

Jean Paul Le Moël

Nationale 7

Roman

Une chaleur lourde pesait en cette fin de journée de juillet. Une R 25 V6 turbo haut de gamme, avançait péniblement sur la Nationale 7, en direction d'Aix en Provence, toutes vitres fermées. Grâce à la climatisation le conducteur avait gardé la veste de son costume d'excellente facture dont le pli du pantalon au genou se cassait à peine. De fins mocassins en cuir extra souple chaussaient des pieds plutôt petits. La soie de la cravate, le lin des chaussettes s'harmonisaient avec le bleu des yeux, un bleu lumineux, élément essentiel du charme de cet homme, de son point de vue, ce qui lui faisait regretter que l'époque ne permette pas aux hommes de le mettre en valeur comme le faisaient si bien les femmes. Il n'en usait pas moins de certains artifices, avec grande discrétion toutefois, car, le grand soin qu'il prenait de toute sa personne : coiffeur deux fois par semaine, assorti de manucure, eau de toilette de marque, déodorants divers frisait la limite à partir de laquelle il aurait pu être catalogué 'homo'. Ce qu'il n'était pas, car bien que marié et père de deux jeunes enfants (un garçon, une fille), la chasse aux femmes restait un de ses sports favoris.

Comme chaque jour, et particulièrement à cette heure, la circulation s'écoulait fort lentement. Il mit la radio. On y parlait des incendies dans la région, des bombardements au Liban, d'un accident d'avion, d'une petite fille trouvée morte... Il coupa. Cette fois on était complètement arrêté. Quelques avertisseurs se firent entendre, traduisant un énervement grandissant. Il haussa les épaules, tourna le rétroviseur de façon à pouvoir s'y regarder. Ce qu'il y vit lui plut et il ébaucha un sourire. La voiture devant lui s'éloigna quelque peu. Aussitôt la voiture suivant déclencha son avertisseur. Il porta la main à la tempe avant d'embrayer. Une centaine de mètres plus loin, ils étaient de nouveau arrêtés.

C'est alors qu'il vit, assise sur une borne kilométrique, une jeune femme dont la silhouette lui plut instantanément. Que faisait-elle là?

Deux voitures devant lui, une porte s'ouvrit. Il vit la jeune femme se pencher, dire quelques mots, puis secouer la tête et reprendre sa position d'attente sur la pierre. Il était de plus en plus intrigué, au point d'en effleurer le pare choc arrière de la voiture qui le précédait. De celle-ci sortit en bombe un colosse, en short et petit polo, qui vint vérifier l'intégralité de sa protection arrière. Il ne vit rien qui put alimenter sa grogne, ce qui ne l'empêcha pas de jeter un œil noir au conducteur de la R 25 qui n'avait pas jugé bon d'ouvrir seulement sa vitre. On refit quelques mètres. Cette fois il était à la hauteur de la borne qui indiquait Aix 7 kilomètres. Il ouvrit la vitre du côté droit et lança d'une voix étudiée :

– Vous allez à Aix?

Oui, fit-elle de la tête.

– Montez.

En se penchant, il ouvrit la porte. La jeune femme, d'un pas souple, vint vers la voiture, y pénétra et s'assit, pendant que la voiture suivante actionnait son avertisseur de plus belle, car l'accordéon se déliait de nouveau.

– Il y a des gens, vraiment! commenta le conducteur.

– On ne supporte plus rien de nos jours, répondit en écho la jeune femme.

– Vous habitez Aix?

– Non.

On était arrêté de nouveau. Il en profita pour détailler sa passagère. À commencer par les jambes. C'était la première chose qu'il regardait chez une femme. Rendait grâce à la mode actuelle qui n'en laissait ignorer qu'une faible partie. Le bronzage était parfait. Non pas celui qui ferait douter de l'appartenance à la race blanche de la personne, mais, au contraire, celui qui fait penser à un brugnon: privilège des peaux blondes. Le mollet était ferme, d'un beau galbe; le genou, parfaitement dessiné, nerveux et doux à la fois; la cuisse, concave à l'intérieur, convexe à l'extérieur, affichait la même fermeté que le reste. La jupe, blanche, la coupait en plein milieu, laissant à l'imagination le soin de prolonger la vision un peu plus

loin, vers l'intimité secrète de la femme. Un picotement saisit la gorge de l'homme au volant.

– Ça avance, dit-elle.

– Ah, fit-il en embrayant.

On fit quelques mètres. Les mains de la jeune femme reposaient maintenant sur ses cuisses. Est-ce pour le prévenir d'en faire autant, se demanda-t-il? La main était bien dessinée, elle aussi. Les doigts longs, aux articulations non enrobées, se terminaient par des ongles coupés courts, non peints, mais d'une jolie couleur rose pâle. Un coup d'avertisseur vint le distraire de son investigation. On avança de quelques mètres. Par l'avant-bras, le coude puis le bras, son regard remonta à l'épaule. Rond, tout était rond, délicieusement rond. Rond et long était le cou. Elle se tenait droite sur le siège, le visage vers l'avant, ce qui laissait voir un profil qu'il qualifia de: volontaire. Mais elle venait de se tourner vers lui. Des yeux verts, illuminés par un sourire moqueur, se posaient sur lui.

– Quelle note me donnez-vous?

– Note? balbutia-t-il, cependant qu'il embrayait de nouveau pour un malheureux mètre.

– N'est-ce pas un examen que vous venez de me faire subir? Tout examen débouche sur une note! Combien?

– 18.

– Sur cent?

– Sur vingt.

– C'est la plus forte note que j'ai jamais obtenue. En général on me donne entre 14 et 16.

– Je m'appelle Gérard... et vous?

– Les Gérard sont fins, élégants, quoique virils. Ils savent commander, mais également supplier. Quoi encore? Charmeurs ils peuvent être féroces, si on ne succombe pas à leur charme. J'ai bien connu un Gérard. Il m'a beaucoup fait souffrir.

– Vous êtes mariée?

– Pas vraiment.

– Vous vivez avec quelqu'un alors?

– Pas vraiment non plus.

– Si vous voulez ne rien me dire, c'est votre droit après tout. Ce n'est pas parce que je vous ai embarquée que vous devez me raconter votre vie.

– Vous êtes fâché?

– Pas du tout. En ai-je l'air?

Il fixait avec application la 2 ch. 6 Super arrêtée devant lui. Le panneau arrière était constellé d'affichettes dont la plupart n'étaient plus lisibles. "Je ne suis qu'une 2 ch., mais je suis devant vous." "Souriez, la vie est belle." "Sauvons la forêt amazonienne."

– Vous connaissez le Brésil? demanda-t-il.

– Non, pourquoi? et vous?

– Moi non plus. J'aimerais y aller, mais pas seul.

– Les Gérard ont besoin de compagnie... Vous êtes marié?

Il hésita:

– Oui.

– Des enfants?

– Oui.

– Combien?

– Deux.

Elle se fit songeuse...

– Et vous? demanda-t-il... des enfants?

Elle poussa un soupir.

– Hélas, non.

– Vous êtes encore jeune.

– C'est ce qu'on dit, avant de s'apercevoir qu'on est trop vieux.

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel ils firent cent mètres.

- J’aurais aussi vite fait d’y aller à pied, remarqua-t-elle.
- Vous vous ennuyez avec moi?
- Pas du tout, bien au contraire... Votre voiture est très confortable. C’est bien agréable la climatisation, par ces températures!

Ce disant, elle cala les épaules contre le dossier, ce qui eut comme résultat de tendre son chemisier à la hauteur de la poitrine. Il vit qu’elle ne portait pas de soutien-gorge. Elle avait ôté les mains de ses cuisses. Il posa la sienne sur son genou gauche. Elle ne fit rien pour la retirer. La peau était douce, chaude, lisse. Le contact le troubla. Il se racla la gorge. Ils restèrent ainsi un long moment. Il se racla de nouveau la gorge, elle aussi. Mais c’était pour indiquer que la 2 ch. venait de faire une bonne centaine de mètres. Derrière, d’ailleurs, on venait de s’énervé. Il regretta à ce moment-là ne pas avoir pris le modèle à boîte automatique. Le vendeur lui en avait pourtant vanté bien des avantages. Il ne se souvenait pas qu’il lui ait cité celui-ci: pouvoir garder sa main sur le genou de sa voisine, dans le pire des embouteillages. Il hésita à passer en première ou en seconde. Il finit par opter pour la seconde. Cela ferait une semi-automatique, à condition de garder le pied sur le débrayage. Heureusement, la commande était douce. Et il remit sa main sur le genou, à la même place. Il n’y eut pas davantage de réaction.

- Vous avez de beaux genoux... C’est rare chez une femme.
- C’est souvent ce qu’on me dit.
- Ne seriez-vous pas un peu sportive?
- Beaucoup.
- Ah!

Il n’aimait pas les sportives. Si le sport façonnait un joli corps, il lui enlevait une certaine féminité. Cette notion étant en elle-même difficile à définir. Les sportives ne baisent pas en profondeur, prétendait-il. De belles joutes, certes, mais qui vous laissaient sur la faim.

- Quels sports?
- Un peu de tout.
- Mais encore?
- Athlétisme, natation, ski, cheval, tennis...
- Vous ne faites que cela alors!
- Les journées ont vingt-quatre heures!
- Et les nuits?

Elle ne répondit pas. Il reprit:

- Vous ne m’avez toujours pas dit votre prénom?
- Patricia.
- Les Patricia sont... euh...

– Je vais vous aider... orgueilleuses, personnelles, ambitieuses, dures, arrivistes, sèches... tout le contraire de moi.

La 2 ch. s’éloignait à vue d’œil. Il dut passer en troisième, puis en quatrième. Quelques coups de Klaxon s’élevèrent devant, manifestant la grogne des conducteurs envers la cause du bouchon, qui n’était autre qu’un tractopelle qui se rendait d’un chantier à un autre. Gérard s’abstint de cette manifestation. Il était en train de tirer des plans. On approchait de la descente d’Avignon.

- Où allez-vous à Aix?
- Je ne vais pas à Aix.
- J’avais cru comprendre ...

– Non, non... si cela ne vous dérange pas, vous pourrez me descendre à l’entrée de l’autoroute de Nice.

- Vous allez à Nice?
- Non plus.
- À Saint Trop alors?
- Pas davantage.

- C’est indiscret peut-être de vous demander où?
 - Non, non, pas du tout... mais vous ne devez pas connaître.
 - Dites toujours.
 - Gensenac.
 - Effectivement... vous êtes pressée?
 - Pourquoi?
 - Je vous aurais invité à prendre un verre sur le cours Mirabeau, aux Deux Garçons.
- Elle hocha la tête par deux fois.
- Vous connaissez Aix?
 - Oui.
 - Bien?
 - J’y ai vécu.
 - Et vous ne tenez pas à ce qu’on vous y voie!
 - Pourquoi dites-vous cela? (Le ton laissait percer une certaine inquiétude.)
 - Une idée qui m’est venue.
 - J’en ai gardé, au contraire, un très bon souvenir.

La R 25 venait de s’engager sur la bretelle d’accès à l’autoroute.

- Nous y sommes, dit-elle. Il ne me reste plus qu’à vous remercier.
- Je vais vous laisser un peu plus loin, je ne peux pas faire demi-tour ici.

Silence lourd, pesant. On sentait la nervosité du conducteur au style de conduite. C’est d’un ton qui se voulait dégagé qu’il rompit le silence:

- Que diriez-vous si je vous avançais un peu sur votre route?
- Ne vous croyez pas obligé.
- Rien ne m’oblige: cela me fait simplement plaisir.
- Dans ce cas!
- Je ne vous garantis pas que j’irai jusqu’à...
- Gensenac.
- J’ai envie de rouler... Cela me détend. J’ai eu une dure journée.
- Je comprends.

Nouveau silence.

- Que va dire votre femme?
- C’est mon problème... Elle est en vacances... à la montagne, avec les enfants.
- Ah!
- De toute façon, je suis très libre. Il m’arrive souvent de rentrer tard, à cause du boulot.

Elle ne me pose jamais de questions: je ne supporterai pas.

- Les Gérard ne sont pas très faciles à vivre.
- Ce que j’aime par-dessus tout: c’est ma liberté.
- Quand on vit à deux, cela pose souvent problème.
- Une question de mise au point.
- Evidemment.

Le premier péage sur l’autoroute de Nice était passé. Le compteur affichait 180.

- Vous devriez rouler moins vite... si je peux me permettre.
- Vous avez peur?
- C’est pour vous: il y a souvent un radar dans le coin... Ce serait dommage!
- Comment le savez-vous?
- Je le sais.
- Vous avez des accointances dans la gendarmerie?
- Un peu.

Le compteur redescendit à 130.

- Cela vous va comme cela? fit-il d’un ton un peu aigre.
- C’est pour vous que j’ai fait cette réflexion. Depuis quelques jours, il y a un durcissement des consignes. J’ai estimé de mon devoir de vous prévenir. Maintenant, vous faites ce

que vous voulez.

– Vous avez raison: c’eût été trop bête de me faire sucrer mon permis. (Saint Maximin 17 km, indiquait la pancarte. Gérard consulta sa montre de poignet.) C’est après Saint Maximin, votre bled?

– Oui, oui.

– Vous connaissez Saint Maximin?

– Un peu.

– Il y a un très bon restaurant: le Maximois. Cela vous dit si on s’y arrête pour dîner?

– Ne vous croyez pas obligé.

Il s’emporta.

– Vous m’agacez à la fin. Si je vous le propose, c’est que cela me fait plaisir... Si cela ne vous dit rien, faites le savoir, franchement. (Si, au lieu de serrer les mâchoires et de regarder fixement devant lui, il avait seulement jeté un coup d’œil de côté, il aurait pu surprendre un léger sourire de coin sur les lèvres de la jeune femme.) Alors? aboya-t-il. (On approchait de la bretelle d’accès.)

– Puisque cela vous fait plaisir, j’aurais mauvaise grâce...

– Mais à vous, cria-t-il de nouveau, cela vous fait plaisir ou non?

– Grand plaisir.

– Vous ne pouviez pas le dire, au lieu de...

– Je n’en ai pas l’habitude, avoua-t-elle d’une petite voix.

– Vous avez pourtant l’air d’une grande fille.

– Oui, j’en ai l’air.

La cabine du péage était occupée par une jeune personne du sexe féminin. Lorsqu’elle lui eut rendu la monnaie, il lui lança:

– Vous êtes bien mignonne, savez-vous.

La jeune fille balbutia un remerciement. Il embraya.

– Oui, vraiment mignonne, soliloqua-t-il, un moment plus tard.

– Vous auriez peut-être préféré l’inviter à ma place.

– Il aurait fallu la remplacer à la cabine.

– Je connais le boulot, je l’ai déjà fait.

– Dites-moi plutôt ce que vous n’avez pas fait!

Elle rit. Il rit.

Le Maximois était presque plein lorsqu’ils y pénétrèrent. Une jeune femme, jolie elle aussi, s’avança à leur rencontre, en souriant.

– La terrasse est complète. Il me reste deux places à l’intérieur. Mais il y fait bon. Vous verrez, vous y serez très bien.

– On vous fait confiance, mademoiselle, dit Gérard. Vous êtes bien jolie.

La jeune fille rosit de contentement. Elle jeta un rapide coup d’œil en direction de Patricia. Bien souvent, une réflexion de ce genre, ou tout simplement un sourire un peu appuyé du client, entraînait, de la part de sa compagne, réflexion aigre ou tout simplement mauvaise humeur. Celle-ci semblait ne pas avoir entendu, à moins qu’elle ne s’y soit habituée. L’hôtesse les avait précédés dans une arrière-salle, au plafond voûté, où la température, effectivement, contrastait, par sa fraîcheur, avec celle de la terrasse. L’éclairage y était assuré par de fausses bougies.

– L’hiver, ce sont des vraies, précisa-t-elle. L’été elles dégageraient trop de chaleur.

La pièce contenait une dizaine de tables, de quatre couverts. Lorsqu’ils passèrent devant l’une d’entre elles, située près de l’entrée, un homme agita soudain la main, en s’exclamant: “oh, oh, Lucie!” Patricia passa devant sans s’arrêter. L’homme répéta: “Lucie!” Il s’était levé. Gérard toucha le bras de Patricia.

– Il y a quelqu’un là, qui a l’air de vous connaître.

Patricia s’arrêta, fit demi-tour et fixa l’homme d’un air froid. Celui-ci ramena son bras

vers lui, commença à se rasseoir, puis balbutia:

- Excusez-moi, madame, je vous avais pris pour quelqu'un d'autre.
- Je vous en prie, monsieur.

Et Patricia reprit sa progression, cependant que l'homme finissait de se rasseoir, l'air un peu penaud, en marmonnant:

- Une ressemblance comme cela! C'est pas possible.

Lorsque Gérard et sa compagne prirent place à la petite table en coin, l'homme se retourna et fixa encore une fois longuement Patricia en hochant la tête.

- Vous avez apparemment un sosie, dit Gérard.
- J'ai une sœur jumelle, mais elle ne s'appelle pas Lucie. (Elle eut un petit rire en ajoutant: Elle adore changer de prénom.)
- Elle vous ressemble tellement?
- Pour ça, oui. Il n'y a que nos parents qui s'y retrouvent.
- Elle vit dans la région?
- Oui.
- C'est chez elle que vous allez?
- Non.
- Il paraît que les jumeaux n'arrivent pas à vivre l'un sans l'autre.
- Ce n'est pas notre cas: cela fait plus d'un an que je ne l'ai pas vue.

Le maître d'hôtel s'avança pour la commande. La jeune femme paraissait mal à l'aise. Elle semblait avoir du mal à faire son choix.

- Rien ne vous plaît?
- Si... mais... c'est cher... Je ne sais pas si je pourrai.

Grand seigneur, Gérard déclara:

- Vous êtes mon invitée.

Elle parut s'effaroucher:

- À quel titre?
- Ah! Vous craignez que... Rassurez-vous...

– Je n'aime pas devoir quoi que ce soit à quiconque. Au restaurant, je paye habituellement mon écot, mais j'ai quelques difficultés en ce moment. Vous allez me laisser votre adresse. Dès que je pourrai, je vous adresserai un chèque.

- Si c'est ce que vous voulez, comment pourrais-je ne pas être d'accord?

C'était bien la première fois qu'une femme ne se laissait pas inviter. Ce serait peut-être bien également la première fois qu'il n'arriverait pas à ses fins! À vrai dire, cela ne lui était encore jamais arrivé que son charme, indéniable, allié à une technique bien rodée, aboutisse à un échec. S'y ajoutaient des alliés incontournables que constituent l'ambiance feutrée d'un bon établissement, la qualité des mets, la classe des vins. Ne lui avait pas échappé le discret clin d'œil du maître d'hôtel. Il n'était, en effet, pas un inconnu dans ce restaurant classé au Gault et Millau. Si d'habitude, à peine le hors d'œuvres servi, la confiance en l'issue programmée de la soirée, ne lui faisait pas défaut, cette fois un léger doute s'insinuait. Il n'arrivait pas à la saisir. Les premiers moments, lorsqu'elle avait accepté de monter à bord de sa voiture, sans montrer aucune réticence, elle lui avait donné l'impression d'une jeune femme moderne, sans complexes, libre d'esprit et de corps. Lorsqu'il lui avait posé la main sur le genou, elle n'avait rien fait pour l'enlever. Le contact avait été agréable. Depuis qu'ils avaient quitté l'autoroute pour reprendre la nationale 7 en direction de Saint Maximin, il avait l'impression de se trouver en face d'un être effarouché, timide, prude, sur la défensive. Peut-être n'avait-elle pas apprécié sa réflexion à la jeune employée du péage ainsi qu'à l'hôtesse du Maximois. Cela faisait un peu homme à femmes, courant après la bonne fortune. En général, ce n'était pas pour déplaire. Etre remarquée par un homme que les plus belles femmes du monde s'arrachaient, entraînait un petit côté compétition qui n'en laissait aucune indifférente. Ici, on donnait dans un registre qui paraissait tout à fait différent. Il ne s'y sentait pas trop à l'aise. Raison de plus pour essayer. D'abord, avant tout, mettre en confiance. S'intéresser à

l'âme davantage qu'au corps.

Elle avait choisi en entrée 'La crevette géante de Gambie, sauce Mogol'. Lui, un soufflé à la queue de langouste. On l'avait servie la première. Le maître d'hôtel avait recommandé de manger chaud.

– Ne m'attendez pas: faites comme il vous a dit.

Les crevettes, dans leur carapace, nageaient dans une sauce couleur rousse. Le genre de plat dont il se méfiait, car, invariablement, aussi bien les cravates que les chemisiers ou corsages des dames n'en sortaient pas sans dommages. Il l'observa. La précision de ses gestes tenait de la chirurgie. Le couteau se plantait à l'exact endroit où il ne rencontrait aucune résistance. Un rapide et précis tour de poignet enveloppait la carapace par l'intérieur. Il ne restait plus à la fourchette qu'à l'ôter pour que la chair rosée de l'animal fût mise à nu. Lorsqu'elle en eut fait trois, elle le regarda. Son sourire lui alla droit au cœur: c'était celui d'une enfant, d'une enfant contente de soi.

– Où avez-vous appris à décortiquer les crevettes de cette façon?

– Sur place.

– Vous voulez dire: en Afrique?

– En Casamance. Mon père avait une flotte de pêche.

– Vous parlez l'africain?

– Le Wolof, la langue du pays.

Le garçon venait d'apporter le soufflé à la langouste.

– Elles viennent peut-être de là-bas aussi! dit Gérard.

– La plupart viennent de Cuba, affirma-t-elle.

En soufflant sur sa première bouchée, il demanda, d'un ton ironique:

– Vous y avez été, aussi?

Elle fit oui de la tête, car elle avait la bouche pleine.

– Avec votre père?

– Non, mon mari.

Il avala sa bouchée.

– Très bon, excellent... et vous?

– Egalement... les crevettes, un peu trop cuites, cependant.

– Le cuisinier ne savait pas qu'il aurait affaire à une spécialiste!... J'avais cru comprendre que vous n'étiez pas mariée!

– Je ne le suis plus... Divorcée.

– Que faisait votre mari?

Elle eut un sourire, un peu équivoque.

– Négociant... négociant international.

– En quoi?

– En tout.

– Mais encore?

– Plus spécialement en armes. Nous voyagions énormément.

– Forcément, ironisa Gérard qui se dit à ce moment-là qu'il ne fallait pas continuer sur ce terrain. En dehors de Saint Tropez, l'été; Megève, l'hiver; Paris, en toutes saisons; Marseille et Aix, où il habitait, il ne connaissait pas grand-chose de la planète. Correction: il avait 'fait' Venise pour son voyage de noces, comme il se doit!

Il leva son verre de Meursault, le fit tourner pour admirer la couleur du vin, le huma, puis en but une gorgée. Il fit clapper sa langue. Bon, mais un peu jeune. Légère acidité. Il hésita à faire son numéro. Cela consistait à faire venir le sommelier pour lui faire remarquer que la bouteille présentée n'était pas à la hauteur de ce qu'elle prétendait être, les termes employés ne laissant aucun doute sur la compétence du client. Cela ne manquait pas d'impressionner. Il pensa que cette fois, il valait mieux s'en abstenir. Elle avait également levé le sien, et fait à

peu près les mêmes gestes.

– Qu’est-ce que vous en pensez?

– Bon, mais un peu jeune. Légère acidité.

Les propres termes qui lui étaient venus à l’esprit! Il fronça les sourcils et reposa son verre. Il termina son plat en silence. Ayant fini avant lui, elle le regardait en souriant. Par deux fois, il lui jeta un rapide coup d’œil, mais revint à son assiette. Il ne se sentait vraiment pas à l’aise. Un comble! Cette femme l’intriguait au plus haut point, mais il n’arrivait pas à la cerner. Il reposa sa fourchette, se tamponna les lèvres, et toussota légèrement.

– D’où veniez-vous quand je vous ai fait monter?

– De Paris.

– Tout en stop?

– Oui... je n’aime pas... Mais cette fois je ne pouvais faire autrement. Je n’aurais même pas pu me payer le train.

– Même pas un ami pour vous avancer l’argent?

– Oh, les amis!

– Un amant alors?

– C’est pour le quitter que j’ai pris la route.

Son visage s’était soudain assombri, le regard durci.

– Excusez-moi, j’ai été indiscret.

– Mais non, vous ne pouviez pas savoir.

Elle avança la main, la posa sur la sienne, lui adressa un pauvre sourire, en disant:

– Vous êtes gentil.

C’était bien la première fois qu’on lui faisait cette remarque. Gentil n’était pas précisément sa qualité première. Il en fut touché. Le contact de la main de cette femme était doux, son sourire attendrissant.

– Cela fait longtemps que vous le connaissiez?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

C’est peut-être à cause de lui qu’elle avait divorcé? Il la regarda, cependant qu’elle semblait perdue dans un songe intérieur. Jusqu’alors il n’avait pas vraiment fait attention à son visage. Son corps accaparait toute l’attention. Les traits étaient doux, le grain de la peau fin. Les lèvres, pleines, entrouvertes légèrement, laissaient voir une dentition bien équilibrée, d’une belle couleur blanche. Une émotion le saisit, insolite. Un désir de la prendre dans ses bras, non pas pour la posséder, mais pour la protéger. Cette jeune femme qui avait tout pour conquérir, était en réalité une petite chose fragile. Il croisa son regard qui venait de reprendre vie. Elle lui souriait. Il lui prit la main en essayant d’y faire passer de la tendresse. La jeune fille de salle s’approchant pour desservir les trouva touchants. Elle n’avait droit, quant à elle, qu’à des mains sur les fesses, frôleuses, appuyées, claquantes. Patricia retira sa main, se cambra sur sa chaise, ferma les yeux, respira fortement par le nez, puis dit:

– Je me sens bien, cela fait longtemps que je ne m’étais sentie aussi bien.

– Vous m’en voyez ravi, fit Gérard, qui commençait à oublier ce pourquoi il était entré dans ce restaurant.

Un silence suivit. Patricia s’était de nouveau retirée dans un songe. Quand elle en sortit, ce fut pour demander:

– Vous habitez Aix?

– Oui, oui.

– En ville?

– Tout près. Une villa.

– Des chats, des chiens, une piscine?

– Des enfants.

– Mignons?

– Adorables.

– Le rêve!

– En un sens oui... s’il n’y avait pas...

Elle respecta les points de suspension.

– Nous avons entamé une procédure de divorce. Je lui laisserai tout. Je vais vivre dans un petit appartement. J’ai déjà commencé à chercher.

– C’est toujours dommage un divorce. Vous devez pourtant être un mari adorable, aux petits soins!

– Il arrive un moment où on se lasse. Non pas qu’on demande à être systématiquement payé de retour... Il y a tout de même un minimum.

– Je comprends, commenta-t-elle... Quel est son prénom?

– À ma femme?... Valérie.

D’un ton sentencieux, Patricia égrena:

– Les Valérie ont en effet une certaine tendance à, non pas véritablement faire preuve d’égoïsme mais à manquer d’intérêt envers les autres.

– C’est tout à fait cela, s’écria-t-il. Elle s’est créée un petit monde à elle, dont, peu à peu, je me suis trouvé exclu.

– Et vous en avez souffert?

– Beaucoup.

– Et vous en souffrez toujours.

– Oui.

– Pour moi aussi, le divorce a été une épreuve...

On venait d’apporter le deuxième plat. Patricia avait choisi un turbot à l’oseille, Gérard, un carré d’agneau aux herbes de Provence. Un petit rosé sans prétention, mais “fort agréable par ces chaleurs” leur avait été recommandé. Gérard le goûta distraitement. La soirée ne se déroulait pas selon le programme habituel, lequel consistait en petits numéros, soigneusement mis au point, au cours desquels il brillait, éblouissait, n’ayant qu’une seule idée en tête: la conquête du corps féminin lui faisant face. Cette fois, il s’agissait d’un des plus beaux qu’il lui était arrivé de côtoyer, mais cela ne lui semblait plus être la priorité première.

Une ombre s’approcha. Elle se fit corps. D’un homme. Celui-là même qui avait interpellé Patricia à l’entrée. Il posa ses mains sur le rebord de la table.

– Excusez-moi de vous déranger encore, mais c’est très important... vous permettez, monsieur? Il y va de la vie de votre dame, si...

Gérard regarda Patricia: son visage était glacé.

– J’habite Paris, dans le quinzième. Souvent nous nous sommes rencontrés chez Ahmed, l’épicier tunisien... enfin, je rencontrais une femme qui vous ressemble étonnamment, au point que je n’arrive pas à... Je ne voudrais pas être indiscret, monsieur, cette dame est-elle votre épouse?

– Qu’est-ce que cela peut vous faire?

– Si tel est le cas, dites lui bien que Sacha est fort décidé à lui faire la peau... Excusez-moi encore de vous avoir dérangé.

Un silence gêné s’installa. Ce fut Gérard qui le rompit.

– Vous m’avez bien dit que vous habitiez Paris!

– Oui, dans le seizième, rue Latour.

– Il s’agit peut-être de votre sœur!

– Sylvia n’a jamais habité Paris.

– Sylvia?

– Je vous ai dit qu’elle avait autant de facilité à changer de prénom que moi de corsage.

– Comment expliquez-vous alors, cette menace?

– Je ne m’explique pas, à moins...

– À moins que?

Elle eut un petit rire de gorge.

- Ce n’est pas la première fois que cela m’arrive.
- Vous voulez dire qu’on vous prenne pour une autre?

Elle rit de nouveau.

– Non... il s’agit d’une sorte de jeu. Faire mine de reconnaître la femme qui entre au bras d’un homme.

- Dans quel but?
- Semer le trouble, pour ne pas dire autre chose.
- Mais je vais aller lui casser la gueule à ce type, s’énerva soudain Gérard.

Patricia lui prit la main.

- N’en faites rien. Vous entreriez dans son jeu.

Jeu ou pas, l’homme avait réussi à perturber l’atmosphère. Alors que l’instant d’avant, il la sentait en confiance, prête à s’épancher, désormais, elle semblait sur ses gardes. À aucune de ses questions, elle ne répondit franchement.

Au moment du choix du dessert, le maître d’hôtel fit un mouvement de tête de bas en haut, accompagné d’un léger clin d’œil. Gérard secoua la tête. L’homme regarda alors Patricia longuement et dut se dire que c’était dommage. Il s’agissait de demander par signes au client habitué s’il désirait qu’on lui retienne une des chambres du premier.

Patricia se rendit aux toilettes. Lorsqu’elle passa devant la table à l’entrée, le client malotru ricana, puis se tourna vers Gérard. Celui-ci lui adressa un regard assassin. Lorsque la jeune femme revint, elle resta debout. Son regard était dur, le corps tendu. “C’est foutu, pensa Gérard. Tout cela à cause de ce mec!”

En passant de nouveau devant la table, Patricia lâcha:

- Bonne soirée, Igor.

L’homme ouvrit de grands yeux tout ronds et resta coi.

Pendant que Gérard réglait l’addition, Patricia s’avança sur la terrasse. Il n’aurait pas été trop étonné de ne plus l’y retrouver. Ce fut le cas... La nuit était tombée. Elle l’attendait, au parking, près de la voiture.

– J’ai cru que vous étiez partie, révéla-t-il, en tâtonnant de la clef dans la serrure de la portière.

- Pour quelle raison?
- Je ne sais pas: une impression.
- Je ne file jamais à l’anglaise, comme on dit.

Lorsqu’il passa la marche arrière, il constata:

- En définitive, vous connaissiez cet homme.
- Quel homme?
- Celui que vous avez appelé Igor.

Dans la pénombre intérieure, il ne vit pas son sourire.

– Lorsque je suis passée devant eux en allant aux toilettes, j’ai entendu un des hommes dire: “allez, Igor, suffit maintenant de faire le con.” Cela vous satisfait-il?

Sacha, Igor!... il en restait un certain trouble.

Lorsqu’ils approchèrent de la bretelle d’accès à l’autoroute, elle déclara:

- Vous pouvez me laisser là, je ne voudrais pas abuser davantage de votre gentillesse.
- Vous n’abusez en rien. Je vous l’ai dit: j’ai tout mon temps.
- Vous m’aviez promis de me laisser votre adresse, afin que je puisse vous envoyer un chèque. Quel en était le montant?

Il marqua un temps d’hésitation.

- Imprimerie Guitton, les Arnavauds.
- Ce n’est pas à Aix, mais à Marseille.

- Effectivement.
 - Quel nom?
 - Le Directeur.
 - Vous ne voulez pas me donner votre nom?
 - Guitton.
 - Vous êtes le propriétaire?
 - Mon père.
 - Il me faut donc votre prénom.
 - Paul.
 - Ne m’aviez-vous pas dit Gérard?
- L’embarras se traduisit dans le ton.
- Je ne donne jamais mon prénom à une inconnue.
 - J’en déduis donc que je ne vous suis plus une inconnue.

Il se contenta de la regarder.

Ils étaient arrêtés maintenant sur le bord de la route. Un camion les croisa. Il roulait à vive allure. La voiture trembla. Elle sortit un petit calepin de son sac à main, porta la main vers la commande du lecteur de carte avec une précision qui étonna Paul, alias Gérard, puis, décapuchonnant un stylo qui paraissait être en or, écrivit, en commentant tout haut:

- Paul Guitton, Imprimerie Guitton, les Arnavauds, c’est bien cela?
- Laissez donc. Je vous assure que cela m’a fait le plus grand plaisir.
- Le plaisir, c’est la compagnie, la bonne chère... est-ce que cela vous l’enlèvera si je vous adresse un chèque.

- J’aimerais vous revoir, déclara-t-il soudain, à brûle-pourpoint.
- Je ne vous ai pas encore quitté.
- Je sens que vous allez le faire... Vous ne m’avez pas répondu.
- Mon adresse sera sur le chèque.

Un semi-remorque les passa dans un fracas de roulement et d’avertisseur.

- Nous devrions nous ranger un peu mieux.
- Paul se serra sur le bas-côté. Elle jeta un coup d’œil par la vitre ouverte.
- Là, il n’est plus question que je descende.
 - Et vous, Patricia?

- Moi quoi?
- Vous aimeriez me revoir?
- Pour quelle raison?
- Faire plus ample connaissance.
- Est-ce bien raisonnable?
- Si on ne faisait que des choses raisonnables dans la vie!
- En faire de déraisonnables se paye parfois très cher.

Paul resta silencieux un moment.

- De tout cela, j’en déduis que vous ne désirez pas me revoir.

Patricia distilla:

- Ce n’est pas que je ne veuille pas... c’est même tout le contraire. Simplement, j’estime qu’il ne vaut mieux pas. Vous êtes marié...

- Oh! (Il ne répéta pas avoir entamé une procédure de divorce.)
- Je suis sûre que vous aimez votre femme.

Il avait l’habitude de ce genre de réflexion. La difficulté se trouvait dans la réponse. Par une espèce de solidarité féminine, certaines éprouvaient de la culpabilité; d’autres, au contraire, y voyaient une sorte de compétition où elles joueraient volontiers le rôle de remplaçante. Il classa Patricia dans la première catégorie.

- Je ne l’aime plus.
- Et elle?
- Elle ne m’a jamais aimé.

Très souvent, les femmes, émues par la détresse d'un homme aspirant à l'amour, ne pensent plus, en réponse, qu'à ouvrir leurs bras.

– Et pourtant! se contenta de dire celle-ci.

Paul attendit la suite, qui ne vint qu'un long moment après.

– Vous êtes le type d'homme qu'une femme normale ne peut pas ne pas aimer. Mais j'aime mieux vous prévenir: je ne suis pas normale.

Il éclata de rire, lui prit la main et entreprit, petit à petit, de l'attirer vers lui. Une forte émotion semblait agrandir les yeux de la jeune femme.

– Patricia, chuchota-t-il.

– Paul, susurra-t-elle en réponse.

Elle était dans ses bras. Ses lèvres, chaudes, l'enflammèrent. Son désir surgit, intense, violent. Il chercha la commande du dossier.

– Non, pas tout de suite, exprima-t-elle dans un souffle.

– Où alors? s'écria-t-il.

– Prenons la route, ce n'est plus loin.

Les nombreuses voitures qui les dépassèrent sur la nationale 7, jusqu'aux 2 ch. de bas de gamme – la Luxe – ne comprirent pas pourquoi une R 25 V 6 Turbo roulait si doucement, alors qu'aucun morceau de voile blanc n'ornait antenne, essuie-glace ou rétroviseur.

Peu après la traversée du Muy, elle lui indiqua un petit chemin sur la droite, à peine carrossable. Les phares éclairèrent une pancarte, fraîchement repeinte. Il lut: 'La tanche'. La maison surgit devant eux. Pierres apparentes. Pas très grande. Les volets, peints en blanc, étaient fermés.

– Gardez les phares un moment, le temps que j'ouvre.

Elle descendit, fouilla dans son sac, en ressortit une grande clef, qu'elle introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit. Elle lui fit signe de venir. Il éteignit les phares, remonta les vitres, ferma la voiture à clef et enclencha le système d'alarme.

– Ce n'était pas la peine, lui dit-elle lorsqu'il la rejoignit. L'endroit est on ne peut plus calme; il ne s'y passe jamais rien.

La porte d'entrée débouchait sur un couloir. Sur celui-ci donnaient deux portes. Celle de gauche était ouverte.

– La cuisine, indiqua-t-elle.

Il jeta un coup d'œil. La décoration semblait fort moderne.

– À droite, le salon, avec une fort belle cheminée. J'adore les feux de bois.

Lui aussi. Il regretta qu'on ne fût pas en hiver. Ils auraient fait l'amour devant la cheminée. Sur une peau de bête. Un souvenir ému lui revint, qu'il rejeta comme inconvenant. Au fond du couloir, un escalier, en pierre. Rambarde en bois, patiné. Elle lui prit la main. L'escalier débouchait sur un palier. Quatre portes y donnaient.

– Salle de bains, WC, deux chambres.

Elle les désigna du doigt.

– La chambre de droite est celle de mes grands-parents. C'est à eux la maison.

– Ils ne sont pas là au moins! s'inquiéta Paul.

– Ils sont à la montagne, eux aussi.

Rappel désagréable, un peu méchant même, si voulu. Mais il ne pensait plus qu'au moment où elle serait enfin, nue, contre lui.

La chambre était moderne. Le lit large, en rotin. Elle alluma une veilleuse qui dispensa une lumière rouge, chaude, intime.

– Vous désirez vous servir de la salle de bains? demanda-t-elle.

Le ton était devenu impersonnel. Il prit le parti de rire.

– Pourquoi n'y allons-nous pas ensemble?

– Parce que je déteste.

La voix était sèche, glacée. Il se surprit à frissonner. Mais ce fut bref. C'est de cette même voix douce qui lui avait laissé entrevoir des moments de rêve, dans la voiture, qu'elle corrigea.

– J'aime errer, seule, nue, dans la salle de bains, prendre soin de moi, sans contrainte d'aucune sorte. Jeune, j'y restais des heures. Cela mettait mon père en rage. Mais, rassure-toi, ce soir, je ne serai pas longue. J'en ai autant envie que toi.

Elle poussa un profond soupir. Il fut rassuré.

– Je t'attendrai, soupira-t-il lui aussi.

Il n'en avait pas l'habitude. S'il avait utilisé la chambre du Maximois, il serait déjà sur le chemin de retour. Un ami lui avait dit, à moins que ce ne fût son père, que le plus grand plaisir se trouve dans l'attente. Ce soir il l'expérimentait pour la première fois. Certes, il ne s'était jamais senti aussi impatient, excité comme un collégien, la première fois qu'il va s'approcher d'une femme. En ce qui le concerne, il avait quinze ans. Elle, c'était la femme du proviseur. L'endroit: la propre chambre du 'provo'. Il y avait du rotin également. Peut-être pas le lit, mais un canapé, ou un fauteuil. Il l'avait revue une autre fois, peu avant les grandes vacances. À la rentrée, il y avait eu un changement à la tête de l'établissement. La nouvelle n'était pas 'baisante', au sens propre comme au figuré. Entre temps, il avait trouvé son 'casse-croûte', une vieille également, veuve, qu'il partageait avec un copain, en toute fraternité.

Si cela continuait, il allait passer en revue toutes ses bonnes fortunes, au Lycée, en Fac, à l'Armée. Il consulta sa montre. Il n'avait pas regardé à quelle heure elle l'avait quittée, mais cela faisait au moins un bon quart d'heure, si ce n'est une demi-heure.

Il crut entendre un bruit de voiture. Un moment, un bref moment, l'effleura l'idée que... Mais non, l'alarme aurait joué. Les clefs étaient toujours dans sa poche. Il le vérifia. Une fois levé il en profita pour ouvrir la porte de la chambre. Il tendit l'oreille. On entendait l'eau couler. Il se donna cinq, dix minutes et il irait frapper à la porte de la salle de bains.

2

Nouveau bruit de moteur. Cette fois plus nettement. Un bruit de portière claquée, lui succéda. Puis ce fut la porte d'entrée. Elle avait dû se rendre au village pour y acheter quelque chose. Des cigarettes, peut-être? Elle n'avait pourtant pas manifesté le désir de fumer, au restaurant. Il remit son caleçon pour se rendre sur le palier. On entendait toujours l'eau couler dans la salle de bains. Après un moment d'hésitation, il se décida à ouvrir la porte, après avoir frappé, cependant. Il n'y avait personne, pas davantage que d'habits posés sur la chaise. La douche coulait. Il ferma le robinet. C'est alors qu'une voix retentit derrière son dos:

– Ne vous gênez pas, faites comme chez vous.

Un couple de personnes âgées se tenaient sur le palier. L'homme, grand, encore assez fort, pointait sur lui une canne menaçante. Heureusement qu'il avait pensé à passer un caleçon! Il se sentait plus à l'aise, d'autant que c'était un Lacoste.

– Vous êtes les grands-parents? Patricia ne vous attendait pas si tôt. Elle va être heureuse.

Son ton léger n'avait pas l'air d'être apprécié. Il voulut faire un pas en direction de la chambre.

– Ne bougez pas, intima l'homme, en pointant son bâton.

– Mais, bredouilla-t-il, c'est votre petite fille qui m'a conduit ici.

– Sachez, monsieur, que nous n'avons eu qu'un enfant. Qu'il est mort dans un accident d'avion. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant.

Cette fois c'était la vieille dame qui venait de s'exprimer. Le ton n'était guère plus aima-

ble.

- Je suis désolé, dit Paul. Mais alors qui est cette Patricia?
- Vous même, qui êtes vous?
- Je m'appelle Paul Venet. J'habite Aix.
- Que faites-vous ici, alors, dans cette maison qui est la nôtre, à cette heure de la nuit.
- Je peux vous expliquer, mais laissez-moi d'abord m'habiller.
- Vous vous expliquerez devant la gendarmerie. Mélanie, va donc les appeler, le numéro

est près de l'appareil.

– Non, je vous en prie, pas de scandale. Je suis marié, j'ai un père qui n'apprécierait pas...

- Qui me prouve ce que vous dites.
- Mes papiers. Vous les trouverez dans ma petite sacoche.
- Tu veux aller voir Mélanie.

Elle se dirigea vers la chambre.

– Vérifie bien, s'il n'a pas une arme.

– Je n'ai jamais d'armes sur moi.

– C'est ce qu'on dit. On croit et soudain on se voit avec un pétard sous le nez. Si je suis arrivé à mon âge, c'est que j'ai toujours été d'une grande prudence. Alors, Mélanie, ça vient.

– Où a-t-il dit qu'ils se trouvaient? cria la vieille dame.

– Dans ma sacoche en cuir, madame.

– Il n'y a pas de papiers dans votre sacoche. Un portefeuille avec beaucoup d'argent, beaucoup trop pour un homme honnête, un calepin, des clefs, un stylo en or, je le connais: j'ai le même... pas de papier.

– Ce n'est pas possible, hurla Paul. Apportez-moi la sacoche.

Mélanie sortit de la chambre, tenant à la main le fameux sac.

– Tu es certaine qu'il n'y a pas d'arme dedans, ne serait-ce qu'un couteau? demanda l'homme.

– Certaine. Je garde le stylo et le portefeuille.

Pendant que Paul, frénétiquement, tournait et retournait le sac, Mélanie comptait l'argent.

– Il y en a pour un million.

– C'est un client qui nous a payé en liquide. Je devais le déposer à la banque aujourd'hui.

– Et ces papiers? demanda le vieux.

– Je ne comprends pas.

– Et le stylo? s'enquit Mélanie.

– Il n'est pas à moi. Est-ce que j'ai une tête à avoir un stylo en or?

– Il se trouvait dans votre sac.

– C'est celui de Patricia.

Mélanie tournait l'objet dans ses mains. Elle le tendit au vieux.

– Regarde, toi, Ernest, tu as de meilleurs yeux. Est-ce que tu ne vois pas une croix, après le R de Cartier.

– Il y a effectivement une croix. C'est au magasin qu'il l'avait faite. "Comme cela, si on vous le vole, vous saurez le reconnaître!" m'avaient-ils dit. C'est bien le mien. Comment vous expliquez qu'il se trouve dans votre sac? Cent mille francs il vaut, hein Ernest?

– Mille francs, c'est déjà bien cher pour un stylo. Les miens je les achète deux francs. Ce qu'il faisait dans mon sac, je ne me l'explique pas.

– Les gendarmes sauront bien vous le faire dire.

Soudain Mélanie parut inquiète. Elle se précipita dans la pièce voisine. On entendit un hurlement.

– Ernest, viens.

– J'ai peur, sinon il se sauve.

– Le coffre!

– Quoi, le coffre?

- Il est vide.
- Combien il y avait dedans?
- Neuf cent mille.
- C’est ce qu’il y a dans votre portefeuille.
- C’est insensé tout cela. (Cela tournait à plein régime dans la tête de Paul, mais il n’en sortait rien. Si.) Téléphonez donc à la maison, on vous confirmera tout ce que je vous dis.

Comment allait-il expliquer qu’il se trouvait au milieu de la nuit, en caleçon, dans une maison à une centaine de kilomètres d’Aix? Il trouverait bien. Cela valait mieux de toute façon qu’une comparution devant la gendarmerie. Ce n’est pas tant celle-ci qu’il redoutait mais les réactions de son père.

- Quel numéro?
- Il se souvint à ce moment-là que Valérie était en vacances. La bonne aussi.
- Ma femme est en vacances, il n’y a personne à la maison. Mais, on peut l’appeler là-bas.

- Vous avez le numéro?
- Vous n’avez pas le Minitel?
- Le quoi? demanda Mélanie.
- Tu sais bien, le petit écran avec lequel s’amuse Nelly, même que son père trouve que cela finit par lui revenir cher.

- Qui est Nelly, demanda Paul.
- La fille de nos voisins.
- On peut peut-être aller les réveiller.
- Nos voisins à Paris. Ici il n’y en a pas, à moins d’un kilomètre.
- Il ne restait plus qu’à téléphoner à son père. Celui-ci venait de changer de numéro. Il ne l’avait pas encore noté sur son calepin.

- Alors, ce téléphone? demanda Mélanie.
- Ce n’est pas la peine.
- Vous avouez alors, conclut Ernest.
- Avouez quoi?
- Que vous vous êtes introduit dans cette maison.
- Comment, avec quelle clef?
- Je ne veux pas le savoir. Vous y êtes ou vous n’y êtes pas, dans ma maison?
- J’y suis, évidemment.
- Si vous y êtes c’est que vous êtes entré. Bon. Nous vous trouvons au milieu de la nuit dans notre maison, et dans votre sac à main, qu’est-ce qu’on y voit? le stylo en or de chez Cartier de ma femme, ainsi que les neuf mille francs placés dans le coffre. On ne l’a pas inventé tout cela. Vous l’avez vu, comme je vous vois.

- Admettons.
- Vous avouez?
- Je dis: admettons que j’ai fait tout cela. Quelles en seraient les raisons?
- Ben dites donc: un stylo Cartier, plus neuf mille balles: c’est pas rien.
- Toutes mes économies! glapit Mélanie.
- Je t’avais dit de les mettre à la banque.
- Ce sont des voleurs.

Ernest reprit:

- Pour en revenir à vous, jeune homme.

Paul tenta d’ironiser et de prendre un ton gouailleur.

- Vous avez vu ma voiture?
- Une belle voiture, admit Ernest.
- Des stylos comme celui-là, je pourrais m’en payer des centaines.
- Je ne vois pas ce que vous en feriez! déclara comiquement Mélanie.

- Des voitures comme la mienne, je peux m’en payer une par mois.
- Je ne savais pas que voler les pauvres gens pouvait rapporter autant! constata Mélanie.
- Paul perdit patience et se mit à hurler.
- Je le gagne tout cela, par mon travail.
- Ne criez pas si fort, je ne suis pas sourd. Pour le moment tout ce que vous dites, ce ne sont que des mots. Vous n’avez pas avancé la moindre preuve.
- Téléphonez.
- Donnez-moi un numéro.
- Pas un ne lui venait à l’esprit.
- Passez-moi mon carnet.
- Passe lui son carnet, transmit Ernest à Mélanie.
- Quel carnet?
- Elle fouillait dans le sac.
- Il y a un agenda mais pas de carnet d’adresses.
- Montrez.
- Mélanie lui repassa le sac. Il n’y était pas. Paul l’avait toujours dans son sac. S’il n’y était plus c’est que quelqu’un l’avait enlevé.
- Il brandit son agenda.
- Regardez tous ces rendez-vous: vous voyez bien que je suis un homme d’affaires.
- Ernest branla de la tête.
- On a vu ça dans un film. Pas vrai, Mélanie?
- Quel film donc, mon grand?
- Celui où Arsène Lupin marquait tous ses coups en code.
- Ah oui, je me souviens. Il avait une belle voiture, lui aussi!
- Paul secoua la tête. Il n’arriverait à rien avec ces deux vieux.
- Pouvez-vous m’expliquer ce que je faisais en caleçon sur le palier?
- Vous alliez prendre une douche, parce que vous aviez transpiré pour ouvrir le coffre.
- J’aimerais assez d’ailleurs que vous me disiez comment vous avez fait, pour que j’aie porter plainte auprès du vendeur.
- Paul n’en pouvait plus.
- C’est tout juste si je sais me servir de notre coffre. Je comprends rien à toutes ces combinaisons.
- En tout cas, vous avez ouvert le nôtre... Vous feriez mieux d’avouer.
- Qu’est ce que cela changerait?
- Ernest se fit tout doux, compréhensif.
- Si vous avouez, on peut peut-être s’arranger.
- C’est-à-dire?
- Notre voiture ne va pas tarder à nous lâcher. Elle a plus de dix ans.
- Nous aimerions bien en avoir une autre, une neuve, reprit Mélanie.
- Vous voulez la mienne?
- Beaucoup trop gros pour nous, fit Mélanie. Tu avais envie d’une Diesel, Ernest, quelle marque déjà?
- La dernière Citroën, l’AX, elle consomme rien du tout.
- Combien ça peut coûter, demanda Mélanie.
- Je ne sais pas, moi, cinquante, soixante ...
- C’est tout?
- Nouveaux.
- Cela fait combien?
- Cinq, six millions, plutôt six que cinq.
- Voilà. C’est ça qu’il nous faudrait: six millions. Tu es sûr qu’on en aurait assez.
- Six, c’est bon, trancha Ernest.
- Voilà, conclut la vieille dame. Vous nous faites un chèque de six millions, enfin, vous

traduisez... et vous repartez comme vous êtes venu, en nous rendant la clef, toutefois.

– Je n’ai pas la clef, c’est Patricia qui a ouvert.

– Notre petite fille? reprit malicieusement Mélanie. Plus la peine de vous fatiguer. Vous signez le chèque et vous irez raconter vos histoires ailleurs.

– Je vous jure que c’est la vérité.

– Et si je vous disais que je suis Greta Garbo!

– Elle est morte, corrigea Ernest.

– J’sais pas, moi, Marilyn Monroe.

– Elle est morte aussi.

– Michelle Morgan, alors.

– Celle-là n’est pas morte.

Paul haussa les épaules.

– Finissons en, je vais vous signer le chèque, mais je vous préviens que c’est de la pure escroquerie.

– Escroquerie contre vol, constata Ernest, sarcastiquement. Vous signez ou pas?

– Il me faudrait un stylo.

– Pas avec le mien, vous allez l’abîmer, lança Mélanie.

– Il y a un vieux Bic à côté du téléphone.

Mélanie descendit lentement. Les deux hommes restèrent face à face.

– C’est comme cela que vous avez acheté votre actuelle voiture? tenta d’ironiser Paul.

C’est avec sérieux que le vieux lui répondit:

– Non, non. Avec mes économies. Je travaillais alors. Depuis que je suis à la retraite, l’Etat me rogne chaque jour un peu plus. Alors, vous comprenez!

– Quand vous trouvez un pigeon, vous ne le loupez pas.

– Eh! doucement, monsieur le moraliste, il ne faudrait pas oublier...

– Vous n’allez pas vous en tirer comme cela, coupa Paul.

– Alors, ça vient, ce stylo? cria Ernest.

– Ça vient, répondit Mélanie.

– Vous pourriez peut-être abaisser votre bâton.

– Pas tant que je n’aie le chèque en poche et que vous ayez pris le chemin en voiture.

– J’ai fait du karaté, alors votre bâton!

– Et moi de la boxe française. De toute façon vous n’iriez pas loin. J’ai pris la précaution de dégonfler vos deux pneus avant.

– Comment je vais faire alors?

– J’ai une pompe. Tout est prévu.

– Ah voilà le stylo.

Mélanie, tout essoufflée, venait de le tendre à Ernest.

– Est-ce que je peux m’asseoir? demanda Paul.

Il tira la chaise de la salle de bains et entreprit de rédiger le chèque.

– Nous disons donc, cinquante mille.

– Soixante, corrigea Ernest.

– Mais vous avez déjà dix mille francs en liquide!

– Ceux que vous nous avez volés.

– Vous savez parfaitement que je ne vous ai rien volé et que tout ceci n’est qu’une arnaque mise au point par cette Patricia qui n’a pas intérêt à ce que je la retrouve.

– Nous ne connaissons pas de Patricia, affirma avec force Ernest. Soixante mille ou les gendarmes.

– Chiche que je vous laisse m’y conduire. Comment allez-vous prouver ce que vous avancez?

– Stylo.

– Quoi stylo?

– Rendez-moi le stylo, puisque vous ne voulez pas signer. Mélanie?

- Oui.
 - Va téléphoner à la gendarmerie.
 - J’en ai marre de descendre et monter les escaliers.
 - Ce ne sera pas la peine, madame, je signe: soixante mille. À quel nom?
 - Pas de nom.
- Il tendit le chèque à Ernest qui l’examina sur toutes ses faces.
- Je peux aller me rhabiller maintenant?
 - Allez-y.

Les pneus de la R 25 n’étaient pas dégonflés.

3

La matinée était déjà bien avancée quand Paul pénétra dans l’allée bordée de platanes centenaires conduisant au Château Pecornet, un des fleurons des Coteaux d’Aix. Il gara la R 25 en face d’une pancarte marquée Paul, à l’ombre d’un platane. Un gros chien plein de poils vint aussitôt plaquer ses pattes sur le montant de la portière, puis écraser son museau sur la vitre.

- Allez, tire-toi, Castor, je ne suis pas d’humeur.

Le chien pesait de tout son poids sur la portière. Il dut exercer une forte poussée pour ouvrir. À peine sorti, deux grosses pattes s’appliquèrent sur le revers de son costume, cependant qu’une langue chaude et humide cherchait son visage.

- Suffit maintenant, Castor.

Le ton était celui d’un maître en colère. Castor le comprit et reposa les pattes à terre. Paul épousseta les revers de sa veste par de rapides chiquenaudes. C’est alors qu’une odeur de fumée le saisit. Il approcha le nez du capot. Ce n’était pas une odeur d’huile, pas davantage que de gaine électrique. Il leva les yeux. Au nord, des fumées s’élevaient à l’horizon, direction d’où venait le vent. Il suivit la flèche indiquant ‘Bureaux’, arriva devant une porte ancienne ornée d’une plaque en cuivre où s’inscrivait en creux ‘Monsieur Paul’. Il entra dans son lieu de travail et se pencha sur une table pour examiner un dossier lorsque, d’une porte intérieure, surgit une personne dans son dos. Sans se retourner il lança:

- C’est toi, Maria?
- Oui, monsieur Paul.
- Tu as encore changé de parfum?
- Monsieur Emile est très en colère après vous.

Il se retourna et lui fit face. Maria était née au château; elle représentait pour Paul une sorte de petite sœur. Elle avait obtenu son baccalauréat à 16 ans, mais n’avait pas voulu poursuivre ses études, ce qui l’aurait éloignée du château. Le père de Paul l’avait engagée comme secrétaire, avec une certaine réticence, mais s’en félicitait désormais. Vive, avenante, souriante, peu de clients ne tombaient pas sous son charme. Paul et elle s’entendaient à merveille. Le regard de sa jeune amie était chargé de sévérité, tout en exprimant une certaine désolation. Avec un sourire désinvolte, il s’étonna:

- Qu’est-ce que j’ai encore fait?
- Vous ne savez pas?
- Je ne sais pas quoi? Arrête de faire des cachotteries, Maria.
- Les incendies!

- Quels incendies? J’ai bien vu quelques fumées au nord.

– On a passé une sale nuit. Le vent était tellement fort. Heureusement il a tourné, sinon je ne sais pas ce qu’on aurait pu faire.

Paul fut soudain atterré. Château Pecornet avait failli brûler! La terreur de son père!

– Plusieurs fois il a appelé chez vous, mais cela ne répondait pas.

Et pour cause! De retour à la villa vers 2 heures du matin, il avait débranché le téléphone.

– Où est-il en ce moment?

– Dans les vignes.

La panique le saisit. Comme un petit garçon pris en faute.

– Qu’est-ce que je fais? D’après toi, Maria? Je vais le rejoindre ou je l’attends ici?

Maria avait bien dix ans de moins que lui. Elle fronça les sourcils avant de répondre:

– Je pense qu’il vaudrait mieux que vous alliez le rejoindre.

– Je vais le faire, Maria, je vais le faire. Je te remercie.

Il s’affola.

– Comment est le sol? Tu crois que je peux y aller avec mes mocassins?

Maria eut un sourire un peu méprisant.

– C’est ça qui vous préoccupe, monsieur Paul?

– Tu as raison, je suis nul.

Comme chaque fois qu’il devait affronter son père, en mauvaise position, il perdait les pédales.

Une vieille Jeep permettait de circuler dans la propriété. Il s’en approcha. Les sièges étaient d’une propreté douteuse. N’importe qui s’en servait: les ouvriers marocains... enfin ceux qui savaient conduire. Castor et Corail, les deux bergers beaucerons, s’y vautraient à plaisir, semant leurs poils sur les sièges. Il avait commandé le petit 4x4 Santana qu’il serait le seul à utiliser mais le concessionnaire Suzuki ne l’avait pas encore livré. “T’as qu’à te mettre en salopette!” lui avait dit une fois son père quand il se plaignait d’avoir fait une tache sur son costume. Lui en salopette, quelle horreur! Seule Maria avait compris la sorte d’armure que représentaient ses costumes de prix. Sur le pas de la porte, elle le contemplait.

– Apporte-moi une serviette, lui lança-t-il.

Elle disparut et revint en courant. En lui tendant le tissu, elle fit la remarque:

– Effectivement, ce serait dommage.

Il se contenta de hausser les épaules.

Habituellement Paul retrouvait avec plaisir les chemins de terre longeant les vignes. C’est là que, gamin, il s’éclatait en vélo cross, bien vite relayé par les motos tout terrains. Un peu plus tard, il s’était pris pour Kantanen, un fameux pilote de rallye finlandais, ce dernier attribuant son fameux coup de patte au fait que, tout gosse, il s’entraînait dans les chemins forestiers. Les chemins de vignes ne devaient pas avoir la même valeur formative, car les quelques rallyes régionaux auxquels il participa ne l’avaient même pas propulsé au niveau national. Son père n’avait pas caché sa déception. Lui, un peu moins, car il s’était vite rendu compte qu’il ne possédait pas la trempe de caractère permettant d’affronter à la fois les dangers de la conduite et la compétition féroce entre conducteurs. Après s’être fait peur une ou deux fois, il avait abandonné le ‘cirque’ sous prétexte qu’il fallait une disponibilité totale ainsi que beaucoup d’argent pour réussir. Il déclara ne pas vouloir ruiner son père! Ce dernier ne fut pas dupe.

Au volant de la Jeep, il conduisait plutôt lentement, tout à l’affrontement qu’il prévoyait avec son père. Il l’aperçut de loin. Sa haute taille le faisait émerger du groupe l’entourant, en bordure nord du domaine. Dans cette direction, celui-ci s’étendait sur plus de six kilomètres, trois dans le sens est-ouest. Lorsque son père en avait hérité il n’en faisait pas le quart. Un travail acharné, un sens incontesté des affaires, un ‘manque total de moralité’ – pour ses concurrents ainsi que les propriétaires qui avaient dû lui abandonner leurs terres –, lui avaient permis d’agrandir considérablement les limites de Château Pecornet pour en faire un des plus importants de la région. Emile Venet était le contraire d’un tendre, sauf avec son fils, à qui il finissait par tout pardonner, quand sa colère initiale, qui laissait tremblants ceux qui devaient

l'affronter, finissait par tomber. Paul ralentit encore un peu sa progression. Un des ouvriers, un Marocain, Bacrif, l'aperçut.

– Oh, patron, regarde: ton fils.

Emile Venet tourna la tête. Ses énormes sourcils broussailleux, couleur poivre et sel, paraissaient en bataille. Sous la casquette de lad, débordait une épaisse chevelure. L'image d'un hérisson vint à l'esprit de Paul. Depuis que l'un de ceux-ci lui avait occasionné un douloureux panaris, il ne les évitait plus lorsqu'ils avaient la malchance de se trouver sous les roues de sa voiture. Son père lui fit un grand geste avec la canne en buis sur laquelle il s'appuyait depuis cette mauvaise chute de l'année passée. Il la pointait maintenant sur lui, comme l'avait fait le vieil homme, la veille.

– Approche, lui lança-t-il.

Bien que le ton ne lui parût pas celui d'un homme en colère, Paul prit son temps pour descendre de la Jeep.

– Regarde, lui dit-il en faisant un grand geste circulaire avec sa canne.

Tout le bois en bordure nord était entièrement brûlé. Des troncs calcinés se dressaient, surmontés de leurs branches réduites à l'état de charbon. Cadavres tristes d'arbres, victimes du feu, leur implacable ennemi. Le sol était recouvert d'une poussière noire, charbonneuse. Des taillis où, à pied, on passait difficilement, ne restaient plus que quelques baguettes noircies, transformées en charbons de bois. Seuls quelques chênes paraissaient avoir résisté, leurs feuilles roussies, comme en hiver. Un spectacle de désolation. Une petite brise du nord attisant quelques braises, soulevait des bouffées de fumée. Sur une dizaine de mètres en profondeur, les pieds de vigne avaient commencé à brûler.

– Si le vent avait tourné de quelques degrés, continua Emile, le bois prenait feu: on pouvait dire adieu à Château Pecornet. Quand ton grand-père – il ne disait jamais: mon père – l'a acheté, il venait justement de brûler. C'était en 32. C'est Bacrif qui a arrêté le feu dans les vignes cette nuit, avec cette borne à incendie.

– C'est normal, patron.

– Tu aurais pu te brûler sacré bougre.

– Le feu, il a peur de moi... mon père, il était pareil.

– On va te nommer capitaine des pompiers, plaisanta Emile.

– Sergent ça ira, répondit Bacrif, tout sérieux. Dans l'armée, j'étais caporal.

– Enfin, on a eu chaud, conclut le père de Paul. (Il semblait soulagé, heureux en quelque sorte, malgré la fatigue qui creusait les traits de son visage, sous les poils gris d'une barbe de vingt-quatre heures.) On ne peut en dire autant pour les malheureux là-bas, reprit-il en désignant de la canne quelques villas sur la colline en face, lesquelles s'étaient trouvées en plein cœur de l'incendie. Il n'y a rien de pire que le feu, conclut-il. Pedro, tu restes quand même avec deux hommes, au cas où ça repartirait. Les autres, vous pouvez aller faire la sieste.

Pedro Lopez était le père de Maria. Homme de confiance du patron pour tous les travaux extérieurs.

Le groupe se sépara. Emile Venet s'approcha de son fils.

– Et toi, où t'étais pendant ce temps-là? On n'a pas arrêté de t'appeler. Maria voulait aller te chercher; elle s'inquiétait.

Bien que le ton ne fût pas celui des mauvais jours, Paul n'arrivait pas à se libérer de son sentiment de culpabilité. Après tout, ils s'étaient bien débrouillés sans lui! Qu'auraient-ils fait de plus s'il avait été là? Il avait bien le droit d'avoir sa vie à lui, une fois le boulot quitté! Ce n'était pas l'avis de son père. Pour celui-ci, une affaire ne pouvait pas marcher si le patron ne s'y impliquait pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Alors, où t'étais?

Paul n'avait pas encore réussi à forger une histoire qui se tienne debout. Son embarras finit par tenir lieu de réponse.

– Ça va, j'ai compris... Rassure-toi, je ne dirai rien à Valérie.

Il n'aimait pas la femme que son fils s'était choisie. Certes, les petits-enfants étaient ado-

rables et il ne les regrettait pas, surtout la petite Justine dont le sourire mutin le faisait fondre. Ce qui n'enlevait rien au petit air de chat crevé qu'arborait en toutes saisons sa belle-fille. Toujours dolente, toujours geignante.

– Blonde ou brune?

– Rousse, répondit Paul, qui commençait à se sentir soulagé.

– J'en ai connu une. Elle a travaillé ici pendant près de dix ans. Alice, elle s'appelait. Une femme de caractère. Il a fallu que je m'en sépare: elle commençait à se prendre pour la patronne. Tu n'as pas connu: tu n'étais pas né.

– Victoire m'en a parlé.

– Ah, celle-là! Pas moyen qu'elle tienne sa langue!... Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

– Rien de particulier, sinon que tous l'aimaient ici.

– C'est le genre de personne qui ne pouvait laisser indifférent: ou on aimait, ou on détestait.

Paul crut noter un ton inhabituel chez son père quand il parlait des femmes.

– Qu'est-ce qu'elle est devenue? s'enquit-il.

– C'est bien le dernier de mes soucis, explosa soudain Emile. Assez causé d'elle. Tu me remmènes?

Lorsqu'ils approchèrent de la Jeep, ils furent précédés par deux boules de poils sortant des taillis brûlés et qui sautèrent sur les sièges avant; leurs pattes noircies s'imprimèrent sur le tissu pourtant déjà passablement sale.

– Sacrés bougres, s'écria Emile, d'où vous venez comme cela. Il ne faut plus compter sur la chasse cette année. Pauvres lapins, ils ont dû cuire dans leurs terriers. Allez, derrière, laissez-nous monter.

Pendant que Paul replaçait la serviette avant de s'asseoir, Emile prenait place avec une certaine difficulté, ce qui le fit maugréer.

– Maudite patte! Il paraît qu'il va falloir que je la traîne pour le restant de mes jours!

Sur le chemin du retour, il fit arrêter la Jeep par trois fois, tout près d'un pied de vigne. Se penchant, il soupesa amoureusement une grappe dans le creux de sa main. ("Comme un sein de femme!" pensa Paul.) Puis il hocha la tête d'un air entendu, pour dire:

– Une bonne année qui se prépare.

Au troisième arrêt, il précisa:

– Une année exceptionnelle, comme celle de ta naissance.

4

Cette année 59 était à jamais gravée dans le souvenir d'Emile Venet. Non pas parce que le général de Gaulle était de retour au pouvoir et qu'on allait de nouveau pouvoir être fier d'être français. Pas davantage parce que le cru Château Pecornet serait un des meilleurs du siècle. Essentiellement du fait que le grand bonheur d'avoir un fils avait entraîné un plus grand malheur: la mort de la mère, Adrienne.

Emile avait déjà passé les quarante ans, qu'au grand désespoir de ses parents, Paul et Emilie, il n'avait toujours pas pris femme. Non pas qu'il déplût: c'était tout le contraire; ou qu'il ne s'intéressât pas au sexe féminin: l'inverse également. Pourquoi s'encombrer d'une femme, quand elles se pressent à la porte de votre chambre à coucher? À la grande honte de sa mère Emilie, laquelle priait chaque soir avant de s'endormir, et chaque dimanche à l'église, pour que cesse pareil comportement choquant. Si Paul, le père, ne voyait pas la chose du même œil – il aurait eu plutôt tendance à envier son fils – ce qu'il craignait, par contre, c'est qu'Emile se décide trop tard pour lui donner un petit-fils, sans lequel Château Pecornet passe-

rait en des mains étrangères.

Un dimanche de fin mai 1958, alors que la classe politique française était en effervescence, pour ou contre le général de Gaulle, Emile Venet foulait le sol du domaine, en compagnie de son fidèle berger allemand, Victor, lorgnant vers les terres voisines du nord. Depuis un certain temps déjà il négociait leur acquisition. Cela traînait un peu trop à son goût. Il allait de nouveau relancer le notaire. Soudain, Victor, qui trottnait sagement à ses côtés, partit comme une flèche. Un peu plus tard, des aboiements retentirent, accompagnés de hennissements. Pressant le pas, Emile dépassa le bouquet d'arbres qui lui cachait la vue et aperçut, à une centaine de mètres, un cheval qui battait des sabots avant, en face de Victor, toujours aboyant. Le cavalier, en l'occurrence une femme, agitait sa cravache. Lorsqu'elle l'aperçut, elle cria :

– Vous ne pouvez pas appeler votre chien ?

– Victor, au pied.

Celui-ci, à contre cœur, cessa d'aboyer puis, lentement, revint vers son maître, manifestant la plus nette incompréhension dans son comportement. Comment ? Il surprenait un cheval dans sa propriété et on ne le laissait pas le mettre dehors ? Emile avançait.

– Votre chien a failli me faire tomber, lança d'une voix aigre la cavalière.

– Il ne faisait que son boulot, répondit Emile, d'une voix calme. Vous êtes sur une propriété privée : la mienne.

– Je ne faisais que passer, je n'en ai pas après vos raisins.

– Au cas où vous ne le sauriez pas, chère madame, il y a eu une révolution en 1789. Le droit de passage à cheval chez les manants a vécu.

La réaction de la jeune femme, qu'entre temps Emile avait pu détailler comme fort belle, ne fut pas du tout celle escomptée : elle rit.

– Aidez-moi plutôt à descendre, au lieu de jouer au ronchon.

Il avança la main. En s'appuyant dessus, elle descendit avec légèreté. Plutôt grande. Son front arrivait à la hauteur des yeux d'Emile. Elle ôta sa bombe, la tendit à celui-ci.

– Tenez-la-moi deux minutes, voulez-vous ?

D'une des poches de sa chemise veste, elle sortit une brosse qu'elle passa vigoureusement dans sa chevelure blond pâle, étonnamment fournie. Puis elle secoua la tête, reprit la bombe des mains d'Emile.

– Voilà, je suis un peu plus présentable... Adrienne Voland.

– Aviatrice ?

Elle rit.

– Très drôle. Et vous ?

– Emile Venet.

– Ah, c'est vous ?

– Pourquoi ? on vous a parlé de moi ?

– Un peu.

– En bien ?

– En mal.

Elle rit de nouveau. Elle semblait avoir le rire facile. Pour une fois il n'était pas agaçant, comme le sont si souvent les rires de femmes. Il le trouvait même sympathique, rafraîchissant. Les yeux, couleur noisette, se plissaient jusqu'à ne plus laisser voir que les magnifiques cils longs, recourbés comme des cimenterres. La voix, légèrement rauque, lui sembla un peu étudiée. L'accent n'était pas de la région.

– Vous êtes de passage ?

– On ne peut rien vous cacher, répondit-elle.

– Vous venez de loin ?

– De Paris.

– A cheval ?

Elle s'esclaffa.

– Mon Dieu non.

– Ce n'est pas si idiot: je l'ai fait il y a quelques années.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Simplement cela ne me serait pas venu à l'esprit...

Vous êtes bon cavalier?

– Je l'étais. J'ai arrêté.

– Pour quelle raison?

– Plus le temps.

– Quand on aime, on trouve toujours le temps.

– C'est ce qui se dit, fit Emile d'un ton un peu sec.

– En tout cas, moi je le trouve, où que je sois.

– Qu'est ce que vous faites dans la vie, en dehors du cheval? demanda-t-il, un peu abruptement.

– Je suis actrice.

– Je m'en doutais.

– Pourquoi?

– Comme cela.

– Vous n'aimez pas les actrices?

– Pas trop.

– Vous en connaissez?

– Non.

– C'est donc un peu gratuit comme affirmation, ne trouvez-vous pas?

Le ton un peu condescendant avec lequel elle prononça cette phrase indisposa fort Emile.

– Excusez-moi, j'ai du travail, rompit-il. Et il lui tourna le dos.

Victor, qui, lui aussi, après avoir fait ami-ami avec le cheval en lui reniflant plusieurs fois les naseaux, s'était couché en rond, tout près des pattes avant, se leva d'un bond, sans attendre que son maître ne le siffle. Ils avaient déjà fait quelques mètres, quand la cavalière cria:

– Est-ce que je peux continuer ma promenade, sur vos terres?

– Tant que vous voudrez, répondit Emile, d'une même voix forte, sans toutefois se retourner.

Un peu plus tard, ils furent dépassés par un cheval au petit trop. Emile ne put s'empêcher de noter l'élégance de la cavalière, dans cette allure, pourtant peu propice à la beauté du maintien. Il la suivit des yeux un moment. Victor leur avait emboîté le pas. Il ne le rappela pas. Il était en train de se dire que jamais il n'avait tenu une aussi longue conversation avec une femme, sauf parfois avec Alice, mais c'était pour le boulot. Quand il se trouvait au lit avec elle, c'était soit pour la traiter comme une femme, fort désirable au demeurant, soit pour dormir – rarement, car il préférait dormir seul. Ils s'étaient d'ailleurs disputés un peu la veille, à ce sujet.

– Je ne suis bonne qu'à faire un bref passage dans ton lit, lui avait-elle reproché.

– Estime-toi heureuse, il y en a tant qui ne demanderaient que ça.

– Tu pourras t'adresser à elles désormais, car pour moi, c'est fini.

Il avait ri – jaune –, ce n'était pas la première fois qu'elle proférait ces menaces, qu'elle n'avait jamais mises à exécution. Elle aimait autant cela que lui. C'est vrai qu'il n'avait jamais rencontré une telle entente avec une femme, aussi bien dans un lit qu'en dehors.

Dix ans déjà qu'Alice travaillait à Château Pecornet. Elle s'était présentée, un matin de mai. Emile était absent. Paul Venet, le père d'Emile, sortait du bureau lorsqu'il aperçut cette jeune femme de haute taille dont l'abondante chevelure rousse flamboyait au soleil levant. Elle était vêtue d'une robe légère et tenait une petite valise à la main. Le cœur de Paul fit un bond dans sa poitrine.

– C'est pourquoi? demanda-t-il d'une voix légèrement étranglée.

– Je cherche du travail, on m'a dit qu'il y en avait ici.

– Pour sûr que ce n'est pas le travail qui manque. Qu'est-ce que vous savez faire?

– Tout.

Il ne s'arrêta pas à cette affirmation que son fils aurait trouvé osée.

– Vous savez taper à la machine?

– Oui.

– Sans faire de fautes?

– La moindre des choses.

– Compter sans vous tromper?

– J'étais la première à l'école.

– Nous avons effectivement besoin d'une secrétaire qui sache compter sans se tromper et taper à la machine sans faire de fautes.

– Alors, vous m'embauchez?

– Pas si vite, jeune fille. Il faut que j'en parle à mon fils.

– Vous n'êtes pas le patron?

– Si, mais aussi à ma femme.

Paul vit aussitôt dans le regard de son interlocutrice qu'il était tombé d'un bon cran.

– Où est-ce que je peux voir ces deux-là?

– Mon fils est absent pour la matinée mais ma femme est là, je vais la chercher.

Paul s'en retourna les épaules légèrement voûtées, Alice posa sa valise et se mit à inspecter les bâtiments et les alentours. Son regard s'attardait sur les champs de vignes lorsqu'elle s'entendit interpellée.

– C'est vous qui cherchez du travail?

C'est le regard soupçonneux et le front barré qu'Emilie avait franchi la porte du petit bureau où elle tenait les comptes depuis le départ de la dernière secrétaire. Pas une n'avait encore tenu plus de six mois. Mais, au fur et à mesure qu'elle s'approchait de la nouvelle venue, une idée prenait forme en elle: "voilà la femme qu'il faudrait à Emile!"

Quelques échanges plus loin et elle en était persuadée.

Lorsque Emile revint en fin de matinée, la nouvelle venue avait déjà fait une douzaine de lettres, sans fautes, et vérifié les comptes d'Emilie, où elle avait décelé quelques erreurs. Le charme, si charme il y avait, qui avait opéré aussi bien sur le père que la mère, échoua dans un premier temps sur le fils.

– Qu'est-ce que vous foutez là?

Alice, pas le moins du monde impressionnée, lui répondit:

– Je suis votre nouvelle secrétaire.

– Dehors.

– C'est votre mère qui m'a embauchée, arrangez-vous avec elle. (Et le cliquetis de la machine reprit de plus belle.)

Emile sortit comme une bombe et revint longtemps plus tard, plutôt penaud:

– C'est bon, on vous prend à l'essai, mais j'aime mieux vous prévenir, les secrétaires ne font pas long feu ici.

Dix ans qu'Alice était là. Elle n'avait pas davantage exigé de contrat pour devenir son amante. Dans aucune matière elle n'était restée longtemps au stade de débutant. Douée, elle apprenait vite. Elle en connaissait maintenant autant que lui sur la marche du domaine. Emilie n'avait pas varié d'un iota depuis le premier jour. Elle n'avait pas vu d'un mauvais œil, bien au contraire, que la secrétaire devienne maîtresse, en espérant que la nature ferait bien les choses et que l'annonce d'une grossesse entraînerait une régularisation. Cela tardait; Emilie décida de ne plus attendre: "Jamais tu ne trouveras une fille pareille, honnête, travailleuse. Crois-en ta vieille mère, elle te fera de superbes enfants". Il y songeait de plus en plus, mais n'arrivait pas à se décider. Est-ce que, la bague au doigt, elle n'allait pas devenir insupportable, comme sa mère avec son père. Au point que celui-ci ne pouvait faire sa partie de boules, sans une permission dûment accordée, toujours avec réticence, par son épouse. De même lui

fallait-il quémander son argent de poche!

Dix ans étaient passés; le temps était venu de faire le point: c'était la raison de cette promenade dominicale. Un événement imprévu venait de tout chambouler. Il reprit difficilement le cours de ses pensées, les yeux à terre. Un bruit de sabots les lui fit lever. La cavalière, ayant fait demi-tour, revenait vers lui, au pas cette fois. Arrivée à sa hauteur, elle s'arrêta.

– Je voudrais m'excuser, dit-elle, de sa belle voix, dont les vibrations ne le laissaient pas indifférent.

– De quoi donc? fit-il semblant de s'étonner.

– Je me suis un peu moquée de vous.

– Bof! fit-il, en accompagnant le mot d'un large geste de la main.

– Vous êtes fâché... si, si, je le vois.

Cette femme l'agaçait, mais quand elle lui demanda de nouveau de l'aider à descendre, il lui tendit la main. Maladresse ou geste voulu, elle se trouva temporairement dans ses bras, suffisamment pour qu'il s'imprègne de l'odeur de sa peau, ainsi que de son parfum. Elle ne se retira pas très loin. Il eut chaud soudain. Une artère se mit à battre dans son cou.

– J'ai vu vos bâtiments, ils datent de quand?

– 1710, le château, enfin la maison de maître.

– Dommage, fit-elle, nous aurions été mieux ici. Nous tournons un film, au château Linguet.

– Mes voisins, remarqua Emile.

– C'est la raison pour laquelle je me suis trouvée chez vous; je croyais toujours être dans leur domaine.

– Qui sera bientôt le mien, ne put s'empêcher de dire Emile.

– Ce n'est pas très bien tenu, à côté de chez vous.

Rien ne pouvait davantage faire plaisir à Emile, qui en quitta son air renfrogné.

– Ah, vous tournez un film chez lui! Voilà pourquoi il ne semble plus pressé de vendre. C'est vous qui allez me faire louter cette affaire!

– Je n'y suis pour rien. Il n'est pas trop tard, je peux encore convaincre le producteur que ce serait mieux ici.

– Non laissez, dans six mois il aura bouffé tout le pognon, et je lui achèterai encore moins cher.

– Je vous aurais donc fait réaliser une bonne opération.

– En quelque sorte!

– Plus fâché alors?

Il sourit. Elle s'approcha de son visage et lui posa un furtif baiser sur les lèvres.

– C'est une habitude dans le métier. Cela ne porte pas à conséquence, corrigea-t-elle.

Vite dit: ce baiser allait lui rester sur les lèvres un certain temps.

Le dimanche suivant il se remit en selle pour faire découvrir à Adrienne les environs immédiats. Une superbe ballade dans le Lubéron leur prit deux jours. A la suite desquels, la jeune comédienne se sentit la proie d'une passion irrésistible pour la région. Elle se promit de prendre une année sabbatique à la fin du film. On la vit de plus en plus souvent au château Pecornet, aussi bien à cheval, qu'en bicyclette, ou qu'en Pontiac décapotable. Emilie vit cela d'un très mauvais œil. De cette Parisienne, actrice de cinéma de surplus, on ne pouvait rien attendre de bon. C'est ce que pensait, au centuple, Alice. Elle fit d'abord bonne figure. Ce n'était pas la première fois qu'une rivale se présentait dans son champ d'action. Cette fois, pourtant, le danger n'était pas négligeable. Lorsque, le tournage du film terminé, elle vit que, non seulement, l'intruse ne quittait pas la région mais s'intéressait chaque jour davantage à celui qu'elle considérait comme son homme, elle décida d'agir. Une lettre anonyme arriva au courrier, adressée à M^{me} Emilie Venet. Elle mettait en garde la vieille dame contre les agissements d'une certaine Adrienne Volland. Son nom semblait bien mérité, car un certain nombre

de fils de famille qu'elle avait fréquentés, s'étaient bien vite retrouvés les finances fort à plat. La bonne Emilie n'eut de cesse de montrer cette lettre à son fils unique qui la rejeta d'un air dédaigneux, n'ayant pas l'habitude de faire foi en des gens qui n'avaient pas le courage de signer. Quelque temps plus tard, une forte somme disparut du coffre, alors qu'Adrienne avait passé de nombreuses heures, seule dans le bureau d'Emile, afin de s'initier au monde, si passionnant, de l'élevage du vin. On reçut un courrier inquiet de leur plus gros négociant, celui de la région parisienne, qui s'alarmait de rumeurs comme quoi la gestion de Château Pecornet s'en allait à vau-l'eau. Rien n'y faisait. Emile chevauchait aux côtés de son amazone. Alice voulut tenter un ultime coup en déclarant qu'elle ne pouvait rester dans une maison qui s'en allait tout droit vers la faillite. Nul n'est indispensable. On ne la retint pas. L'esprit du patron était ailleurs. C'est la mort dans l'âme qu'Emilie vit s'éloigner celle sur qui elle avait tout misé. Elle lui avait demandé une adresse: "vous verrez, Alice, cela ne durera pas, cela ne peut pas durer!"

Les vendanges se firent cette année-là, en vertu de la vitesse acquise, à peu près au moment où, à Paris 16^{ème}, Emile Venet, vigneron, épousait Adrienne Volland, comédienne. Une bonne partie de la récolte partit ce jour-là, tellement les amis(es) de l'artiste étaient nombreux. Après le voyage de nocces qui se fit à Los Angeles, quartier d'Hollywood, le couple revint se poser à Château Pecornet. Il était temps, car l'absence de tête dirigeante commençait à se faire sentir. Emile reprit le chemin de la terre, du bureau et des clients, cependant que la jeune épouse s'assombrissait chaque jour un peu plus. Plus de promenades à cheval, pas davantage qu'à bicyclette, qu'en voiture décapotable, laquelle s'empoussiérait sous les hangars. Elle passait ses journées dans sa chambre, XVIII^{ème} siècle, somptueusement redécorée – une chambre de cocotte, avait déclaré Emilie, sans l'avoir vue, uniquement sur les dires de Victoire. Point ne fut besoin de faire venir médecins. La nouvelle épouse n'était pas malade: elle attendait simplement un enfant. Comme ne se privait pas de dire Emilie, relayée par Victoire, il n'y avait vraiment pas de quoi faire un fromage. De ce fait, cependant, l'hostilité envers la belle-fille s'était un peu atténuée. On était prêt à accepter la mère, à défaut de la femme, à condition, toutefois, que l'enfant fut du sexe mâle. Bizarrement, la joie du futur père ne semblait pas être à la hauteur de l'événement. "Nous verrons bien." "Il sera toujours temps d'aviser." "Laissons les choses aller à leur terme.": tels étaient les propos tenus par Emile quand sa mère l'entretenait d'un événement qui l'intéressait, elle, au plus haut point. Des nouvelles de la grossesse, elle n'en avait que par son fils, que tous ces détails semblaient ennuyer profondément. Elle réussit cependant à apprendre deux choses, l'une que la naissance était prévue à peine six mois après le jour du mariage, l'autre, que cela ne se passait pas trop bien. En plus du médecin qui venait chaque semaine, plutôt deux fois qu'une, Emilie réussit à placer une sage femme en qui elle avait toute confiance et qui, à la première visite, en sortit, en disant qu'à six mois cette femme était encore plus plate qu'une limande et que dans ces conditions, si le petit pesait plus d'un kilo, on aurait de la chance. La future mère montrait-elle davantage d'enthousiasme que son mari? Il paraissait que non. On la vit, à peine deux mois avant la date prévue d'accouchement, exprimer le désir de remonter à cheval. Emilie fit savoir à tous les employés que le premier qui l'aiderait à harnacher et à la monter sur l'animal, pourrait faire ses paquets, dans l'instant même. Adrienne y renonça. Cahin-caha, on s'achemina vers la délivrance, terme ô combien vrai pour la malheureuse jeune femme qui s'interrogeait à longueur de journée sur la possibilité de retrouver un jour sa beauté, sans laquelle elle n'était rien.

Paul vit le jour; pour sa mère ce fut la nuit, une nuit définitive. Il pesait trois kilos. Elle trente. Victime de l'amour, n'hésita-t-on pas à déclarer dans son ancien milieu où la maternité n'était pas considérée comme une fin en soi, mais bien plutôt comme un ennui. La joie d'Emilie fut double: l'une avouable, l'autre non. La peine d'Emile fut moins grande qu'on aurait pu s'y attendre, étant donnée l'atmosphère de folie dans laquelle l'éphémère aventure

du vigneron amoureux de l'étoile avait baigné. Cependant, le culte de la morte, qu'il allait entretenir pour le restant de ses jours, allait tenir de la même déraison. La chambre fut condamnée et transformée en petit musée d'Adrienne Voland. Elle n'avait pas tourné beaucoup de films. Trois. Maintenant qu'elle n'était plus, tous s'accordaient à lui prédire une carrière de plusieurs dizaines; peu n'osaient lui dénier un grand talent. Dans le concert des lettres de condoléances louangeuses, s'immisça une lettre anonyme, en lettres imprimées, découpées aux ciseaux, qui disait simplement: "ainsi meurent les vipères". Les murs de la chambre furent tapissés de photos, d'articles. Dans le grand porche d'entrée de Château Pecornet, une pancarte indiquait: 'bureau'; une autre, en face: 'musée Adrienne Voland'. Les premières années, au moment du festival d'Aix, le musée recevait de nombreuses visites. Au fil des temps, elles s'espacèrent.

On peut raisonnablement s'interroger sur les conséquences d'un tel culte sur l'éducation d'un enfant. Non seulement Paul ne connut pas sa mère, mais quand son père l'évoquait – souvent – elle était tour à tour fée, sainte; en tout cas, un être mythique auprès duquel aucune créature terrestre ne pouvait trouver grâce.

Il fut d'abord élevé par sa grand-mère, Emilie, puis, à la mort de celle-ci, par Victoire, la cuisinière factotum, laquelle ayant élevé elle-même Emile, ne s'en laissait pas conter par lui. Ces deux femmes eurent le mérite, non seulement de faire bénéficier le petit Paul d'une présence féminine dans ses jeunes années, mais de ramener sur terre, dans son esprit, celle qui lui avait donné le jour. Certes, Adrienne était belle, belle à faire damner – on l'avait vu – mais, comme disait Victoire: "la beauté ne se mange pas en salade, même assaisonnée!" Elles lui parlaient souvent également d'une certaine Alice. Il n'y avait aucune photo d'elle. Aussi bien l'une que l'autre semblaient regretter qu'elle n'ait pas été sa mère. Il aurait sans doute été fort différent, car d'Adrienne, Paul avait hérité une certaine fragilité physique et psychique. Malgré les affirmations d'Emilie quant aux nombreux points de ressemblance avec le père, à vrai dire, il n'y en avait guère, sinon pas du tout. En ce qui concerne le gamin, l'exemple de ce dernier, un colosse à ses yeux, l'avait incité à corriger sa nature par la pratique d'activités viriles, mais, nous l'avons vu, cela n'allait pas très loin. Cette complexion un peu féminine lui valut, au collège, un succès qui ne se démentit pas auprès des filles. Si le terme 'mignon' signifiait attirance pour les collégiennes, il en était de même pour une certaine catégorie de garçons, au grand dam de la réputation de Paul. A défaut de performances sur les terrains de sport, il ne dut son brevet de virilité qu'à une précoce activité hétérosexuelle, accompagnée d'une publicité bien faite. Peu osèrent désormais lui contester son statut de 'mec'. Chouchou des professeurs femmes, il était un peu la tête de Turc des hommes. Les résultats scolaires reflétèrent parfaitement cette dualité. Comme, à cette époque, la féminisation du corps professoral n'avait pas encore atteint le niveau connu de nos jours, les matières scientifiques lui restèrent abstraites, cependant qu'il excellait en langues étrangères, français, histoire et géo. Il se trouvait donc à contretemps de la tendance qui allait envahir l'Education Nationale, selon laquelle "point de salut hors des Maths – modernes de préférence". A vrai dire, cela n'avait pas une grande importance, étant donné que, de toute façon, une place l'attendait, dans un bureau qui était déjà construit, non loin de celui de son père.

L'attitude de celui-ci envers le fils qui avait enlevé la vie de la femme qu'il idolâtrait, refléta parfaitement cette ambiguïté. Bébé, il n'y prêta guère attention. Ce n'était pas encore l'époque des 'nouveaux pères'. Un homme ne s'intéressait à ses enfants qu'au moment de ses premières paroles. Les vagissements, les biberons, les pipis, les cacas, c'était bon pour les femmes. Paul parla de bonne heure. Emilie et Victoire s'enchantèrent de son babil. Paul, le grand-père, dans une moindre mesure. Emile prétendit attendre que ce babillage ait un certain sens. Lorsqu'il décida qu'il en avait un, la première chose qu'il fit fut d'emmener le bambin dans la pièce musée où il cultivait un souvenir. Paul fit la connaissance, en photos, personnel-

les ou tirées de journaux et périodiques, d'une personne qu'on lui dit être sa mère.

- Où est-elle? fut la première question qu'il posa à son sujet.
- Au ciel, répondit son père, lequel n'avait pourtant rien d'un croyant.
- Là-haut? demanda le bambin, en pointant son doigt vers le plafond.
- Tout là-haut, précisa Emile.
- Quand est-ce qu'elle revient?

L'inconsolable ne put se résoudre à dire, jamais. Peut-être ne le croyait-il pas lui-même!

- Un jour.

“Quand ma maman qui est au ciel reviendra” constituera une phrase utilisée par le garçonnet quand il en voulait à Emilie ou Victoire, lesquelles étaient ses véritables mamans.

Quand il fut un peu plus grand, il eut droit aux inévitables séances de cinéma au cours desquelles il put voir une belle jeune femme parler, se déplacer et beaucoup embrasser des hommes qui n'étaient pas son père. Heureusement, il n'y avait que trois films, qu'il finit par connaître par cœur, au point qu'il annonçait par avance les épisodes, ce qui agaçait Emile.

Tant que son grand-père vécut, c'est auprès de lui qu'il trouva une présence masculine. C'est lui qui le prit sur ses genoux, qui lui racontait des histoires, qui lui apprenait les mille petites choses de la vie. Sur son lit de mort, son petit fils aurait voulu lui confier un message à sa maman, puisque lui aussi il allait monter au ciel: “lui dire qu'elle revienne vite”. Mais il ne l'entendit pas. Maman Adrienne ne redescendit pas. Lorsque Emilie, puis Victoire s'apprêtèrent à monter elles aussi, il avait suffisamment grandi pour comprendre certaines choses. D'autre part, il savait qu'aussi bien maman Emilie que maman Victoire n'aimaient pas trop maman Adrienne et qu'elles se garderaient bien de transmettre son message.

Il resta seul avec son père, lequel ne manifesta pas davantage de tendresse. Il faut dire qu'il venait d'entrer au collège, qu'il était grand désormais, trop grand pour ces choses-là. L'avait-il seulement embrassé une seule fois, en dehors du bonjour, bonsoir, simples rites sans implication sentimentale? Et lui-même, quels étaient ses sentiments vis à vis de son père? C'était son père, point. Par contre, Emile l'impressionnait fortement. D'abord, il était grand. Fort. Avec une grosse voix. Des sourcils épais conféraient aux yeux gris une certaine froideur. Il les avait plus souvent vus grondeurs que rieurs. Les employés fuyaient son regard. Certains clients mêmes ne se sentaient pas trop à l'aise avec le patron de Château Pecornet. “Il vaut mieux être craint que méprisé, jalosé que faire pitié!” n'hésitait pas à proclamer Emile Venet. Personne ne s'était avisé à l'appeler “Mimile”, mais bien plutôt l’“Emile”.

A trente ans, marié et père de deux enfants, Paul Venet en était encore à se demander comment se comporter vis à vis de son père.

5

– Des nouvelles de Justine? demanda Emile à son fils, alors que la Jeep entrait dans la grande cour pavée du domaine.

- Je l'ai eue hier soir au téléphone.
- Tu étais donc chez toi?
- J'y suis passé avant de ressortir.
- Comment va-t-elle? Elle me manque, sais-tu?

Avait-il jamais employé cette expression, en ce qui le concernait, lui son propre fils? Il ne le saurait jamais. Seuls, ses grands-parents auraient pu le dire. Ils n'étaient plus de ce monde.

– T’a-t-elle parlé de moi? reprenait le grand-père.

Il fit un gros mensonge: “Tu feras un gros bisou à ‘papimile’.”

C’est dommage que Paul ne regardait pas son père à ce moment, car il y aurait lu de l’émotion; il y aurait même noté une certaine humidité dans son regard. Il aurait su, enfin, que l’“Emile” avait du cœur.

– Elle est adorable, cette petite. Sais-tu qu’elle me rappelle de plus en plus ta mère.

Cette réflexion ne toucha guère Paul. Cela faisait un certain temps qu’il avait fait le deuil de sa mère.

Au moment où il garait la Jeep non loin de la R 25, Maria sortit du bureau.

– On vous demande au téléphone, monsieur Emile.

– Il ne peut pas y aller, lui? grogna-t-il en désignant son fils.

– Non, non, c’est à vous qu’on veut parler.

– Comment ils feront quand je serai mort? grommela-t-il. Aide-moi donc à descendre.

Il fallait vraiment qu’il ait des difficultés pour prononcer une telle phrase! Paul fit le tour du véhicule en courant et aida son père à mettre pied à terre.

– Merci, mon grand, lui dit-il, quand il eut posé les deux pieds sur le sol.

Paul fut surpris: ce devait être la première fois qu’il prononçait ces mots. Il le regarda s’éloigner, claudiquant. Il avait lu quelque part que la vieillesse amollissait le cœur des hommes.

Au moment de s’asseoir sur le fauteuil de cuir de son bureau, les événements de la veille lui revinrent en mémoire. Comment avait-il pu se laisser ainsi extorquer ce chèque? Il fallait mettre opposition. C’est ce qu’il aurait dû faire à la première heure. Peut-être n’était-il pas trop tard? Il forma le numéro de l’agence du Crédit Agricole, cours Sextius à Aix.

– Ici Paul Venet, je voudrais faire opposition à un chèque.

– Bien sûr, monsieur Venet.

– Je vous donne le numéro.

– Nous sommes désolés, monsieur Venet, nous ne pouvons le faire par téléphone.

– Enfin, vous me connaissez, vous reconnaissez ma voix.

– Bien sûr, monsieur Venet, mais c’est le règlement.

– Au diable le règlement, c’est important.

– Nous comprenons bien, mais c’est impossible, il faut écrire ou passer à l’agence.

Furieux, il raccrocha. Ecrire! Il y a belle lurette que les petits vieux seraient au volant de leur, quoi déjà? ah, oui: une AX Diesel! Il prit sa sacoche, vérifia que les clefs de la voiture étaient dans sa poche, sortit une première fois, revint sur ses pas, pour ouvrir la porte de séparation avec la pièce où travaillait Maria, afin de lui dire qu’il se rendait à la banque.

– Des problèmes? s’inquiéta celle-ci.

– Pas graves.

Le trafic sur la Nationale 7 était fluide. Rien à voir avec la veille. En passant devant la borne 7 km, il revit Patricia assise sur celle-ci, leur dîner au Maximois, le désir fou qu’il avait eu de cette fille, son attente fébrile dans la chambre, puis les petits vieux. Ah, elle l’avait bien eu! “Tu te feras toujours avoir par les femmes!” lui avait dit son père, au moment de son mariage. L’image de cette fille ne le quitta pas tout au long du parcours. Il se voyait la main sur son genou, l’émotion qui l’avait saisi alors. La douceur de sa voix, sa fragilité sous des dehors de grande sportive. Ce n’était pas possible qu’elle fût cette salope, ou alors il ne connaissait plus rien aux femmes.

Il ne trouva à stationner que fort loin. Ce qui entraîna une marche conséquente. Avec sa cravate et son costume, il transpirait en entrant dans l’agence. La climatisation le surprit

agréablement. S’approchant d’un guichet, il demanda à voir la sous-directrice. “De la part?” demanda l’employée. Le nom ne lui dit rien. Elle fit répéter. La suite ne traîna pas. La sous-directrice l’attendait en haut de l’escalier.

– Quel bon vent vous amène, monsieur Paul?

C’était une femme d’une cinquantaine d’années. Elle avait dû être belle, avant que quelques kilos ne l’enveloppent plus qu’elle n’aurait désiré. Malgré cela, elle restait élégante. Ses cheveux, teints en roux donnaient un air de jeunesse à son visage sans rides, la peau bien tendue – un heureux avatar du surpoids.

En s’asseyant sur une chaise en plastique, derrière la table métallique qui servait de bureau, Paul déclara:

– Je voudrais faire opposition à un chèque.

– Ce n’était pas la peine de demander à me voir pour cela, vous auriez pu le faire au guichet.

– Je n’aurais pas eu le plaisir de bavarder avec vous, fit-il remarquer avec son plus beau sourire.

La fausse rousse rosit de plaisir. Elle avait connu le père. Oh, il y a bien longtemps, quand elle débutait à la banque. Bien que fort différent, le fils lui plaisait également. Avec quinze ans de moins, elle aurait tenté sa chance. Célibataire, après un mariage raté, maintenant que la cinquantaine se profilait, elle éprouvait certaines difficultés du fait d’une inadéquation entre ses goûts et ses possibilités. Elle aimait les jeunes.

– De quoi s’agit-il? reprit-elle, en s’appuyant légèrement sur le rebord de la table, ce qui eut pour effet d’ouvrir une vue plongeante sur une poitrine dont elle était très fière et sur laquelle ne pleuvaient que des éloges. Elle nota effectivement un certain intérêt de son vis-à-vis, qui tarda à répondre. Elle n’était pas pressée. Ce Paul Venet qu’elle avait connu mignon bébé était devenu un bel homme qui ne paraissait pas avoir toutefois quitté totalement l’enfance. Cependant que ce dernier cherchait à mettre au point une histoire dans laquelle le ridicule ne serait pas de son côté.

– Eh bien voilà, commença-t-il. Vous connaissez ma femme?

– Non, je n’ai pas ce plaisir.

Elle n’aimait pas trop les hommes qui évoquent leurs femmes en sa présence. Paul reprit:

– Sans être naïve, sa bonne nature aurait plutôt tendance à la laisser sans défense, vis-à-vis des escrocs, petits ou grands qui ont une fâcheuse tendance à proliférer de nos jours.

– A qui le dites-vous! (Elle était particulièrement bien placée pour en parler.)

– On lui a fait part d’une œuvre humanitaire qui consiste à construire un barrage au Bangladesh, afin de mettre le pays définitivement à l’abri des terribles inondations qui le ravagent de temps à autre. (Il venait de lire cette demande d’une organisation humanitaire dans le Figaro.)

– On lui a demandé une participation.

– Voilà.

– Combien?

– Euh... soixante.

En énonçant le chiffre, il ressentit un peu plus la honte de s’être laissé ainsi bernier.

– Ce n’est pas rien... de quand date-t-il?

– Hier... enfin c’est ce que m’a dit ma femme qui se trouve en vacances à la montagne.

“Intéressant!” se dit la banquière, qui se pencha un peu plus en avant.

– Vous avez le numéro?

– Oui, oui, j’ai tout cela.

Et il écrivit sur un papier toutes les références. Elle prit le téléphone et transmet les données à son correspondant. Puis raccrocha.

– Ce ne sera pas long.

Elle recula son fauteuil, inclina celui-ci et se tourna légèrement de profil. Puis, négligemment, croisa sa jambe gauche sur sa jambe droite, ce qui fit apparaître un genou, ma foi, encore tout à fait présentable. Que n'avait-elle vingt ans de moins? C'est ainsi qu'elle avait positivement emballé Emile Venet, le père de Paul. Il l'avait emmenée passer un week-end à la mer, à Hyères. Elle en était revenue éblouie, prête à quitter la banque où elle n'était encore qu'une modeste employée. La suite n'avait pas donné les résultats escomptés. Il l'avait présentée à sa mère. Les deux femmes avaient sympathisé. Point positif, avait-elle alors pensé, ne sachant pas qu'Emile ne tenait pas grand compte des avis de sa mère. La visite, obligée, au musée avait commencé à lui faire entrevoir qu'elle ne serait pas de taille à lutter contre un fantôme. Aussi, quand il lui avait proposé la place de secrétaire du domaine, avait-elle refusé. Ils avaient continué à se revoir, mais le cœur n'y était plus. Encore un peu les corps, mais guère pour longtemps. C'était la seule et unique fois où elle avait profondément envisagé de lier sa vie à un homme.

- Comment va votre père?
- Un peu fatigué.
- Est-ce possible, lui, cette force de la nature?
- Mal à une jambe, séquelle d'un accident.
- Un roc, votre père! On a du mal à penser que vous soyez son fils.
- Dois-je le prendre pour un compliment ou non?

Elle rit. Charmant, son rire. Il lui rappelait celui de l'autre, celle qui se faisait appeler Patricia.

– C'est une parole malheureuse, dont je ne vais pas savoir comment m'en sortir, minaudait-elle.

– Si je vous dis que, moi-même, je me le demande parfois, est-ce que cela vous aidera?

La sonnerie du téléphone lui évita de répondre. Elle écouta, d'abord distraitement, puis plus gravement. Et raccrocha.

- Le chèque a déjà été encaissé.
- Où?

– Ici même, dès l'ouverture. Il y a d'ailleurs un petit problème, car votre compte n'était pas suffisamment approvisionné. Selon vos instructions, on a complété avec le compte titres. Il ne fallait pas?

– Si, si, je ne reviens pas sur mes instructions. Je suppose qu'il n'est pas possible de connaître l'identité de celui qui a encaissé.

– On ne la demande pas, puisque le chèque n'était pas barré. Vous devriez mettre en garde votre femme contre l'usage de ces chèques... Désolé pour vous.

Effectivement, Paul avait l'air passablement ennuyé. Ce ne pouvait être la somme! Pour les Venet, soixante mille francs ne devaient pas représenter davantage que mille francs pour elle. Il devait y avoir autre chose.

– Ce que je peux vous proposer par contre c'est d'examiner le film, mais ce ne sera pas possible avant ce soir. Venez après la fermeture. Appelez-moi avant.

– Je verrai.

Point n'était besoin de prolonger l'entretien. Le regard du fils Venet était ailleurs.

La journée fut pénible. Paul remballa Maria un couple de fois, sans raison valable. Le caractère de celle-ci ne la prédisposait pas à se laisser marcher sur les pieds, par qui que ce soit; son père, Pedro, s'en plaignait suffisamment. Elle lui ferma la porte au nez, en déclarant qu'on ne la payait pas pour que les patrons passent leur humeur sur son dos. Paul aimait bien Maria. C'était une jeune fille piquante, à défaut d'être réellement belle. Quand ses yeux, aussi noirs que sa chevelure, commençaient à lancer des éclairs, cela avait eu plutôt tendance à l'amuser, au début. Vive, intelligente, elle faisait merveille au secrétariat-standard téléphonique. Les clients ne tarissaient pas d'éloges sur elle, même ceux qui s'efforçaient en vain de la draguer. "Une perle vous avez là", avait dit le propriétaire d'un grand hôtel, "faites attention à ne pas vous la faire piquer".

Maria assurait qu'elle ne quitterait Château Pecornet, où elle avait passé toute son enfance, que pour se marier "et encore, remarquait-elle, je ne suis pas prête à me laisser enfermer, comme ma mère!"

Ce fut Paul qui renoua le contact. Passant la tête par la porte de séparation, il murmura, avec son plus beau sourire:

- Tu peux venir? Je voudrais te parler.
- Si c'est encore pour me jeter, j'aime mieux pas.
- Comment tu causes, Maria!
- C'est vrai, quoi, je ne vous ai rien fait, moi, monsieur Paul, bougonna-t-elle.
- Allez, tu as raison, comme d'habitude.
- Pas comme d'habitude: j'ai souvent raison.

Peu de temps après, elle entra, un crayon et un bloc sténo à la main. Comiquement, elle s'assit sur le bord d'une chaise, en se tenant bien droite. Paul rit.

- Tu m'amuses, tiens.
 - Vous avez quelque chose à me dicter, monsieur Paul?
 - Pourquoi toujours, monsieur Paul? Je t'ai connue pas plus haute que cela.
 - Pas de familiarité avec les patrons, déclara-t-elle avec un air fort sérieux.
- Sur le coup, Paul éclata de rire. Elle avait réussi à le détendre.
- Tu as toujours ton petit ami inspecteur de police?
- Comme si une guêpe l'avait piquée, elle répliqua:
- Comment savez-vous cela?
 - Je sais, affirma-t-il avec un air mystérieux.
 - Ce n'est pas mon petit ami... un amoureux, parmi d'autres.
 - Eh bien, Maria! quelle petite cachottière tu fais!

Elle lui aurait bien envoyé qu'elle ne faisait qu'imiter son patron, dont les bonnes fortunes étaient secret de polichinelle, mais elle se retint.

- Pourquoi vous me demandez cela?
- J'aurai peut-être besoin de lui.
- C'est tout?
- Non.

Pour la bonne forme, il lui dicta quelques lettres qui auraient pu attendre.

Ainsi se passa la matinée.

Dans l'après-midi, son père l'entretint d'un projet qui lui tenait à cœur. Partant du principe qu'il ne vaut mieux pas mettre tous ses œufs dans le même panier, il envisageait une diversification dans l'hôtellerie. Ce n'était pas pour déplaire à Paul qui n'avait jamais eu une passion pour le négoce du vin, d'autant que Château Pecornet n'était pas Château Laffite,

encore moins Mouton Rothschild.

A cinq heures, il prit le chemin d'Aix, en prévision d'un éventuel embouteillage. Ce qui était le cas. Il mit la radio, puis une cassette. Soudain, à quelques voitures devant lui, il aperçut une femme rousse sur le bord de la route. Son sang ne fit qu'un tour. On était arrêté. Il klaxonna. Le conducteur devant mit son doigt sur sa tempe. Comme s'il pouvait savoir! Il eut l'idée de descendre, mais la file se remettait en mouvement, pas assez vite à son gré. Le temps de porter son regard sur la voiture le précédant, la jeune femme avait disparu. Il avait dû rêver, à moins que l'auto stoppeuse ne soit montée dans une voiture! Il se traita d'imbécile et tenta de penser à autre chose. Peine perdue. Il se surprit même à poser la main sur le siège de droite. Celle-ci ne rencontra que du tissu.

Six heures étaient passées quand il se présenta devant la porte d'entrée du Crédit Agricole. La sous-directrice lui avait demandé de téléphoner avant. Il ne l'avait pas fait. Il se traita d'abruti. Elle ne l'avait sûrement pas attendu! A tout hasard, il enfonça le bouton de la sonnette d'entrée. Rien ne bougea. Il s'apprêtait à repartir, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit au premier. "Je descends", cria une voix féminine. Peu après une porte s'ouvrit, à quelques mètres sur le côté de l'entrée principale. "Entrez", entendit-il.

– Vous deviez m'appeler, je m'apprêtais à partir.

– Je suis désolé, s'excusa Paul, sans donner d'autres explications.

Elle le fit pénétrer dans une pièce sombre. Un écran, légèrement éclairé, se détachait.

– Prenez place, je fais défiler la bande.

On vit les employés pénétrer dans le hall. L'enthousiasme de commencer une nouvelle journée de travail ne se lisait guère sur les visages. Puis ce fut le premier client. Celui-ci semblait inquiet et regardait autour de lui. Il portait une grosse mallette en cuir.

– La recette de Rallye, souffla la banquière.

A huit heures cinq, une jeune femme entra. Elle portait des lunettes de soleil foncées. Le film, en noir et blanc, ne permettait pas de voir la couleur de ses cheveux, de même que le bronzage de la peau. La démarche était souple, aisée, élastique. La jupe, courte laissait voir des jambes bien faites, musclées. Paul se concentra. La cliente venait de se présenter au guichet. Quelques mots furent échangés avec l'employée. Celle-ci se leva, alla voir un supérieur, lequel s'approcha du guichet puis échangea quelques mots avec la cliente.

– Peut-on avoir le son? demanda Paul.

– Habituellement nous l'avons, sur cette bande il est absent.

L'employée se mit à compter des billets devant celle qui lui avait remis le chèque. Le nombre paraissait important. Billets de cent, deux cents ou cinq cents? Difficile de le dire.

– Est-il possible de voir le montant du chèque?

– Maintenant oui, puisque nous avons l'heure et le guichet. C'est le vôtre?

– Je crois bien.

– Nous n'allons pas plus loin?

– Pas la peine.

Elle arrêta la projection. On sortit pour se rendre en salle. Paul resta du côté client du comptoir, cependant qu'elle ouvrait un tiroir. Après un court moment, elle lança:

– Le voilà... soixante mille, tout rond... au nom de Madame... Amoros... mais, dites donc, c'est votre signature!

Plutôt gêné, Paul marmonna:

– Montrez.

Il prit le chèque, l'examina sur les deux faces. Pas de doute: c'était bien le sien.

– Je ne comprends pas, bégaya-t-il légèrement, ça ressemble tout à fait à ma signature. Je sais que ma femme s'essayait ces derniers temps à l'imiter.

– Quel intérêt, si elle a la signature sur votre compte? remarqua la sous-directrice.

– Je ne pourrais pas dire.

Ainsi c'est cette garce de Patricia qui avait encaissé le chèque! Les deux vieux devaient être ses comparses. Paul rageait.

– Vous avez l'air embêté, je vous comprends... puisque vous êtes seul en ce moment, que diriez-vous si je vous invitais à dîner à la maison. Je devais recevoir une amie, elle s'est décommandée. (Le fils Venet ne parut pas avoir entendu. Elle dut ajouter:) Qu'est-ce que vous en pensez?

– Hein? Ah oui... pourquoi pas!

– Huit heures?

– Huit heures, d'accord... c'est-à-dire que... j'aimerais mieux demain. (Une idée venait de le traverser, laquelle ne pouvait pas attendre.)

Un peu déçue, car le coup était préparé depuis le matin, c'est à contrecœur qu'elle accepta de remettre le rendez-vous au lendemain. Ce ne serait peut-être pas plus mal après tout. Son expérience lui avait appris qu'un homme préoccupé n'est pas totalement disponible.

7

Une brusque intuition fit lever le pied à Paul. Le compteur oscillait autour de 200, nettement au-dessus de la limite de 130. Il se trouvait dans la descente de Saint Maximin. En bas de celle-ci, quelques voitures étaient arrêtées sur la bande d'urgence. Deux motards et un Trafic Renault de la gendarmerie s'y trouvaient également. L'un des motards le regarda d'un air soupçonneux, Paul lui répondit par un charmant sourire, lequel surprit le pandore – à part quelques conductrices coutumières de l'arme du sourire, ce n'était pas le propre des hommes. En vertu d'un principe statistique, fort répandu bien que faux, lequel veut qu'on n'installe pas deux radars à proximité l'un de l'autre, à peine hors de vue, Paul réappuya sur le champignon. A part quelques automobilistes, quelque peu réprobateurs d'un tel manquement à la règle, aucune entrave ne vint limiter son élan. A la sortie du Muy il hésita un peu. De jour, les repères différaient quelque peu. Comment s'appelait déjà la baraque? La Jatte? Non. Un nom de poisson. La carpe? Le brochet?... La tanche, voilà c'était bien cela. Il prit deux chemins qui débouchaient sur des champs. Pas de pancarte. Le troisième fut le bon. Effectivement il y avait une pancarte. En s'approchant, l'inscription devint fort lisible: "A vendre". Continuant néanmoins il déboucha dans une cour de maison. Les volets étaient clos. La disposition extérieure semblait conforme à ses souvenirs: une porte centrale, une fenêtre de part et d'autre au rez-de-chaussée, idem au premier. Beaucoup de maisons anciennes étaient construites sur ce style. Il chercha un indice quelconque au sol. Des traces de roues apparurent sous le pinceau de sa lampe électrique. Seul un Indien d'Amérique aurait pu en déduire la marque de la voiture. Un paquet de cigarettes vide. Des Marlboro. Il ne fumait pas. Patricia non plus. Si le vieux avait pratiqué la cigarette, il le voyait plutôt avec une Gauloise. Non, il ne tirerait pas grand-chose de cette inspection. Il s'apprêtait à remonter dans sa voiture quand son regard fut attiré par un petit objet en peluche. Il se baissa, le ramassa et eut un coup au cœur. C'était une reproduction de Minnie, la petite souris de Walt Disney que Justine lui avait donné pour mettre à son porte-clef de voiture. Effectivement, elle n'y était plus. Il songea à la déception de sa fille s'il lui avait dit l'avoir perdue. C'était donc bien cette maison dans laquelle Patricia l'avait introduit. S'approchant de nouveau de la porte, il essaya de l'ouvrir. Fermée à clef. Tout en remettant Minnie à sa place, il regagna sa voiture, fort songeur. Arrêté devant la plaque, il l'examina. Celle-ci ne paraissait pas neuve. Le nom de l'agence était à peine visible. C'était au Muy. Un numéro de téléphone. Il le nota. Roulant doucement, il réfléchissait. A cette heure là, huit heures passées, l'agence devait être fermée. Demain il les contacterait. Malgré sa facilité à avaler des kilomètres, il jugea préférable de rester sur place. A l'entrée de la petite ville, un hôtel-restaurant se présenta. Une chambre restait libre. Il la prit. En posant sur le lit sa sacoche, son seul bagage, il songea qu'on avait essayé de le joindre par téléphone

la veille. Certes, le feu n'allait pas reprendre. Mais...

L'équipement de la chambre ne comportait pas le téléphone. Il lui fallut descendre au bar. Maria ne posa pas de questions et se contenta de noter le numéro de téléphone où on pourrait joindre monsieur Paul. Il ne lui révéla pas qu'il s'agissait d'un hôtel. Pas une seconde il ne songea, par contre, que Valérie pouvait avoir besoin de le contacter à la maison. Il se commanda un whisky. Le barman était jeune et sympathique. C'était le neveu du patron. Etudiant, il se faisait ainsi un peu d'argent de poche pour l'hiver. La saison était bonne, lui confia-t-il. Beaucoup d'Allemands. Par chance il avait étudié la langue au lycée. Paul lui demanda s'il n'aurait pas remarqué par hasard un couple de vieilles personnes, dont il donna une description. Le jeune homme s'en souvenait très bien et surtout de leur vieille voiture déginglée. Non, ils n'étaient pas de la région. Il avait cru comprendre qu'ils venaient d'Alsace à la recherche du soleil. Paul n'en sut pas plus. Quant à une belle femme rousse, non, il n'avait pas vu... il l'aurait sûrement remarquée.

Paul eut du mal à s'endormir. Il regretta de ne pas avoir accepté l'invitation de la sous-directrice; la soirée eut été plus drôle. Il ne se souvenait plus de la pulsion qui l'avait précipité sur la route.

A huit heures précises, le lendemain matin, il se trouvait devant l'agence Bernot dont il avait noté le nom et l'adresse sur la plaque de la maison où... Cela faisait plus de deux heures qu'il était levé. Il avait lu et relu les deux journaux régionaux, bu force cafés, ce qui n'était pas pour réduire une pression interne qui croissait. Vingt minutes s'écoulèrent dans un énervement grandissant. Nul endroit pour s'asseoir; se serait-il d'ailleurs assis? La scène de la villa ne cessait de se rejouer en lui. Comment pouvait-on être si naïf? Tout cela pour passer un moment avec une fille qui n'avait rien de plus que les autres! "Les femmes te perdront", lui avait un jour dit son père. Il en vit justement une qui débouchait d'un coude de la rue. Jeune d'allure, un peu ronde; d'immenses lunettes lui mangeaient un visage au demeurant souriant. Serait-elle la responsable de l'agence? Elle passa devant lui, lui adressa un sourire et sortit une clef de son sac, clef qu'elle introduisit dans la serrure du rideau de fer abaissé devant l'entrée de l'agence. Paul s'avança. Elle se retourna:

– Vous m'attendiez?

– Plutôt, répondit-il en s'efforçant de calmer sa nervosité, tout en regardant ostensiblement sa montre de poignet.

– Vous savez, à cette époque-ci de l'année, les clients ne se précipitent pas. Vous avez de la chance qu'aujourd'hui je dois envoyer un fax avant huit heures et demie, sinon je n'ouvre pas avant dix heures.

– Vous ne m'auriez pas vu.

– Vous seriez revenu plus tard.

Elle posa son sac sur le bureau, ouvrit le rideau de la fenêtre, passa un chiffon sur le siège avant d'y prendre place, puis leva un visage toujours souriant, à croire qu'il ne possédait pas d'autre expression, vers le visiteur dont elle ne semblait pas noter l'agitation intérieure.

– Que puis-je pour vous, monsieur?

– A la sortie du Muy, j'ai vu une petite maison qui risque de m'intéresser.

Elle voulut en savoir un peu plus; il en fit une description relativement précise. Il ne risquait pas de l'oublier de sitôt.

– Je pense savoir de quelle affaire vous parlez. Si toutefois on peut utiliser le mot 'affaire'! Cela fait longtemps qu'elle est en vente. Le propriétaire en voulait trop cher, il vient de baisser le prix.

– J'aimerais la visiter. (La mimique de la jeune femme le surprit.) Il y a un problème?

– Je n'ai pas la clef.

– Ils mettent en vente une maison et ils ne vous donnent pas la clef.

– Tout de même!

- Alors, elle est où, cette clef?
- C’était la semaine dernière. Une femme, accompagnée de deux vieilles personnes, a demandé à visiter la maison, comme vous. Ils ont dû garder la clef; je ne m’en suis pas aperçu sur le moment.
- Une femme, vous dites: jeune?
- Plutôt.
- Rousse?
- On peut le dire.
- Belle?
- Un peu masculine à mon goût.
- Vous trouvez?
- Pourquoi? Vous la connaissez?
- Pas spécialement, mais il y a quelques jours, j’ai pris en stop un trio comme celui dont vous me parlez, une jeune femme et deux vieilles personnes. Ils m’ont bien fait rire...(jaune) et m’ont demandé de les déposer au péage du Muy. J’ai trouvé une certaine allure à la jeune femme qui avait pris place à l’avant à côté de moi. Les deux vieux étaient bavards comme des pies.
- Ça ne peut être qu’eux qui ont gardé la clef, je n’ai pas eu d’autres demandes de visite. J’espère qu’ils vont me la renvoyer.
- Demandez leur au téléphone.
- Ils ne m’ont pas laissé de numéro.
- Ecrivez leur.
- Je n’ai pas leur adresse.
- Ils vous ont bien donné un nom.
- Même pas.
- Vous faites visiter vos maisons à n’importe qui!
- Ils peuvent me donner le nom qu’ils veulent. Si on demandait les papiers d’identité à nos clients, on n’en verrait pas beaucoup.
- Donc vous ne savez rien d’eux.
- Rien... En quoi d’ailleurs cela peut-il vous tracasser?
- En, en... rien... sauf qu’ils ont la clef et que je ne vais pas pouvoir visiter.
- Vous êtes si pressé?
- Oui... je ne peux pas vous en dire plus, mais je suis pressé. Si ça se trouve, ils ont gardé la clef pour pouvoir cambrioler la maison à leur guise.
- Il n’y a rien dedans pour ainsi dire.
- Même pas un coffre-fort?
- Un coffre-fort dans une baraque pareille! Je veux dire... dans une jolie maison, plutôt petite à mon goût, mais tous les goûts sont dans la nature.
- Dans mon studio d’étudiant, j’avais un coffre-fort.
- Je préfère un frigo. (Elle rougit soudain:) Pas la peine de me regarder comme cela.
- Je vous trouve mignonne.
- Pas trop...? (Et elle se passa les mains rapidement sur le corps.)
- Juste ce qu’il faut.
- Elle hocha la tête comiquement:
- Quelle heure est-il?
- Huit heures et demie.
- Je veux bien essayer de faire quelque chose.
- Elle forma un numéro de téléphone. Le déclenchement ne se fit pas tout de suite. Elle leva ses yeux vers lui, des yeux agrandis par les lunettes et dont le regard paraissait trouble, ce qui le troubla. Il n’avait encore jamais fait l’amour avec une femme portant des lunettes. Cela n’aurait pas dû changer grand-chose puisque, normalement, elle devait les enlever avant de s’allonger.

– Monsieur Lardois, ici c’est Mireille, de l’agence Bernot. La clef que je vous avais demandée, est-elle prête?... Ah, super! Car j’ai un client ici qui est très très pressé, et comme cette maison, nous l’avons sur le dos depuis un moment, vous comprenez... Nous allons passer la prendre. (Elle raccrocha:) Vous avez de la chance.

Il s’en serait bien passé, de cette chance!

Mireille avait de jolies jambes. Elle les montra généreusement en prenant place sur le siège de droite de la R 25. Elle parlait également volontiers, avec un accent chantant. Paul eut le temps d’apprendre, pendant le court temps du trajet, qu’elle était du pays, avait commencé des études de droit, interrompues contre son gré – elle voulait devenir avocate. Cette place à l’agence ne lui plaisait qu’à moitié. Elle aimerait travailler à Aix ou Marseille, ou Nice. Paul promit qu’il lui ferait signe.

A l’approche de la maison, Mireille n’exista plus. La clef allait bien. Paul ne jeta qu’un œil distrait à la cuisine et au salon, pressé de monter au premier étage. Tout était comme dans son souvenir – frais, il faut le dire –, à part qu’il n’y avait pas de coffre dans la deuxième chambre. Pour un peu il en aurait été admiratif. Mireille, après inspection complète, constata que rien n’avait été pris.

– Je ne comprends pas pourquoi ils m’ont embarqué la clef.

Paul aurait pu lui dire.

Mireille fit une longue station devant la glace de la salle de bains, là où les deux vieux avaient surpris Paul en caleçon.

– La semaine prochaine, j’essaye des verres de contact.

– Je vous aime bien avec vos lunettes, affirma Paul.

– C’est vrai? s’inquiéta Mireille.

On voyait que ce problème en était un pour elle.

C’eût été le moment pour Paul de passer à l’action s’il voulait combler un manque: la semaine prochaine elle ne porterait plus de lunettes. Mais, ce qu’avait pensé la sous-directrice était bien vrai: la préoccupation n’est pas propice à la drague. Paul interrogea un peu plus la jeune fille sur le fameux trio, mais elle ne put en dire plus que leur description physique. Pas de nom, pas d’adresse. Elle avait cru comprendre qu’ils venaient de Bretagne, Pont Labbé avait-elle cru entendre dans une conversation. Alsace avait dit le barman! Etaient-ils parents? La jeune femme avait dit Ernest en s’adressant au vieil homme. Le prénom de la jeune fille rousse semblait être Evelyne, quoique, une fois, la vieille dame avait dit Jocelyne. *“Pourquoi lui posait-il toutes ces questions? Qu’est-ce que cela allait à voir avec la maison?”*

Sur le chemin du retour, Paul en apprit un peu plus sur Mireille. En d’autres temps, elle lui aurait bien plu, avec lunettes ou pas. Prévoyant, il nota son adresse sur son carnet secret, lorsque cette affaire serait réglée. C’est seulement en la laissant devant l’agence qu’il lui annonça qu’il donnerait réponse pour la maison, dans quelques jours, ce qui semblait être le dernier souci de la jeune employée.

8

La matinée tirait à sa fin quand Paul entra dans son bureau de Château Pecornet. A peine posée la sacoche, il ouvrit la porte du secrétariat. Maria, qui tapait à la machine, ne tourna pas la tête.

– Bonjour, Maria, je suis là.

– J’ai entendu.

– Pas de coup de téléphone pour moi?

– Si, les fiches sont sur votre bureau.

Elle n’avait toujours pas tourné la tête.

- Tu es fâchée?
- Moi? et pour quelle raison?

“Votre femme a téléphoné.” “Madame Aubert, du Crédit Agricole, a appelé.” “Votre père a essayé de vous joindre.” Tels étaient les messages rédigés par Maria. Qui était cette M^{me} Aubert? Ah oui, c’était le nom de la sous-directrice, il l’avait oublié. Pour son père, il allait devoir inventer une histoire. Qu’il avait passé la matinée à la banque, par exemple. Il forma le numéro de celle-ci. M^{me} Aubert fut en ligne.

- Bonne soirée? s’enquit-elle, d’un ton à la fois grinçant et ironique.
- Très bonne, affirma Paul.
- Je me suis un peu ennuyée, soupira-t-elle. (Voulant sous-entendre: “sans vous!”)
- Vous m’avez appelé, m’a dit ma secrétaire, coupa Paul.

Le ton de sa correspondante redevint sérieux.

– Je ne devrais pas vous le dire, cela m’a posé un problème d’éthique, pour ne pas dire de conscience.

Un peu alarmé, Paul s’inquiéta:

- A propos du chèque?
- Précisément.
- Je croyais que l’affaire était réglée, du moment que vous avez approvisionné le compte.
- De ce côté-là, tout va bien.

Le mystère dont madame Aubert entourait l’affaire, commençait à l’agacer. Le ton avec lequel il relança: “de quoi s’agit-il alors?” sentait l’énervement.

- C’est que ce n’est pas simple, continuait-elle à tourner autour du pot.
- Si vous ne pouvez pas me le dire, ne vous forcez pas, je n’en mourrai pas... ou plutôt vous me le direz ce soir, si ça tient toujours. Vous voyez bien que je n’ai pas oublié.
- Bien sûr que ça tient.

Puis elle se lança:

– Voilà... j’ai reçu un coup de fil de votre père. Il a été averti, par quelqu’un de notre agence, je ne sais pas qui, mais je finirai bien par le savoir, que vous aviez tiré un gros chèque.

- C’est mon compte non? s’indigna Paul.
- Bien sûr... toujours est-il qu’il a voulu savoir à qui il était destiné.
- Et alors?
- Alors... j’ai été prise de court, mettez-vous à ma place. J’ai fini par lui dire que je lui donnerai réponse en fin de matinée. C’est pourquoi je vous ai appelé.
- Et le secret bancaire alors?
- Votre père est un de nos plus gros clients.
- Je vous interdis de dire quoi que ce soit, explosa Paul.

Un silence s’installa.

- Cela m’est difficile, reprit doucement la sous-directrice.
- C’était bien mal venu cette histoire, alors qu’elle attendait tant de la soirée!
- C’est ça, ou je vous retire mon compte.

– Croyez bien que nous en serions désolés... Il faudra trouver une explication pour votre père.

- Je suis adulte et je fais ce que je veux.

M^{me} Aubert en savait suffisamment pour en douter, une des raisons d’ailleurs pour laquelle Paul l’avait attirée. Elle laissa passer un moment, puis renoua.

– Si nous pouvions trouver une explication plausible, ce serait plus simple pour tout le monde... Vous arrive-t-il de jouer, aux courses, au casino?

- Jamais.
 - Raison de plus. Comme vous étiez novice, vous vous êtes laissé entraîner.
- Il réfléchit un moment.
- Vous croyez que cela passerait?

– D'apprendre que votre femme a imité votre signature en vue d'apporter quelques pierres à un barrage fantôme en Asie, lui déplairait-il moins?

– Vous avez peut-être raison.

– Faites-moi confiance... Ce soir huit heures?

– Ce soir huit heures.

Sa rage reprit quand il raccrocha. Son père surveillait ses dépenses! De quel droit? Il le payait pour un boulot qu'il faisait. Son argent, il pouvait le dépenser comme il voulait. A la première occasion il allait le lui lancer dans les gencives, pas plus tard qu'aujourd'hui. Il était temps qu'il se rende compte qu'il ne portait plus ses culottes courtes. Il ne se mettait d'ailleurs jamais en short; en maillot à la piscine ou à la mer, mais en short, jamais. Son regard se porta vers une autre fiche, celle concernant sa femme. Que pouvait-elle bien vouloir? Bah! si c'était urgent, elle rappellerait. Maria le savait peut-être! Il l'appela sur l'interphone.

– Ma femme vous a-t-elle dit quelque chose?

– Qu'elle s'ennuyait de vous et qu'elle envisageait de rentrer ce soir.

– Ce soir?

– Ce soir.

Cela faisait à peine quinze jours qu'elle était partie. Habituellement elle y restait un mois, sinon plus. Il la connaissait. A peine revenue, elle regretterait son retour. D'autant que cette année s'annonçait particulièrement chaude. Valérie ne supportait pas la chaleur. Il chercha sur son répertoire le numéro de l'hôtel le Briançon, où elle était descendue. On lui répondit qu'elle avait réglé sa note. Il pesta. S'il s'était trouvé là au moment de son appel, il aurait pu la dissuader. Tout s'enchaînait vraiment mal. Et cela, à cause d'une fille ramassée sur le bord de la route! La sonnerie du téléphone retentit. Il décrocha: c'était son père.

– On t'attend pour déjeuner au Sofitel de Marignane. Tu as juste le temps de prendre la route. A tout de suite.

Les conversations de son père au téléphone étaient réputées pour leur laconisme: "je dis ce que j'ai à dire, pourquoi envelopper de salade?" Pas un mot de son intervention à la banque, un ton aimable, comme si de rien n'était.

Sur la route de retour de Marignane, en début d'après-midi, il s'interrogeait sur l'invitation de M^{me} Aubert. Elle n'était certes plus de la première jeunesse, encore belle femme, toutefois. Une alliée de poids dans la banque n'était pas à dédaigner. De plus les femmes d'un certain âge n'étaient pas trop collantes, elles réfléchissaient à deux fois avant de gâcher leurs chances par des caprices d'humeur dignes de collégiennes.

C'est avec une certaine allégresse retrouvée qu'il entra dans son bureau, peu après quinze heures. Maria y déposait quelques lettres. Quand elle entendit Paul siffloter, elle le regarda d'un drôle d'air.

– Puisque tu es là, assieds-toi.

– Votre femme a rappelé. Elle va s'arrêter à Manosque, chez une amie, et ne rejoindra Aix que demain.

– Parfait, laissa échapper Paul.

Il enchaîna:

– C'est au sujet de ton ami, ta connaissance, ta relation si tu préfères, l'inspecteur de police.

– Qu'est-ce que vous lui voulez? aboya-t-elle.

Ce que lui fit remarquer Paul:

– Tout de suite, là: tu aboies comme un roquet.

– J'ai le droit de fréquenter qui je veux; même à mon père, j'interdis de mettre son nez dans mes affaires.

– S'il t'avait mis quelques claques de plus quand tu étais môme, le résultat serait peut-être meilleur. Je plains le malheureux qui va te tomber dans les pattes.

– Du moment que ce n'est pas vous, qu'est-ce que cela peut vous faire?

– Trop tard, ma vieille, j’en ai déjà une et cela me suffit.

– Je vous déteste.

Il ne se passait pas de jour sans que ces deux-là se disputent comme des chiffonniers. Il faut croire que cela les amusait, car, après en être venus presque aux mains, l’instant d’après ils éclataient de rire.

Paul tendit la main à travers la table.

– Allez, on fait la paix?

Il nota quelques larmes dans les yeux de Maria, qu’elle eut du mal à refouler. Il se fit tendre en prenant sa main. Elle ferma les yeux, en grimaçant un sourire. Les larmes perlèrent au bord des cils.

– Qu’est-ce que vous lui voulez à Gérard? grogna-t-elle.

– Qui c’est Gérard?

– Mon inspecteur de police.

– Ah, il s’appelle Gérard?

– Ben oui, pourquoi, vous n’aimez pas ce prénom?

– Si, si, fit-il avec un léger sourire. Je voudrais retrouver la trace de quelqu’un.

– Un homme?

– Une femme.

Elle parut déçue.

– Vous connaissez son nom?

– Amoros, comme le joueur de foot. Prénom Patricia, ou Evelyne, ou Jocelyne.

– Une cliente?

– En quelque sorte. C’est lié à nos affaires d’hôtellerie. Je ne peux pas t’en dire plus, mais sache que c’est important.

– Je le vois ce soir, je lui en parle. Elle habiterait où?

– C’est là le problème. La région parisienne, la Bretagne, ou l’Alsace, à moins que ce ne soit tout simplement par ici.

– Vous êtes sûr que ce n’est pas en Amérique?

– Te moquerais-tu de moi par hasard?

– Monsieur Paul! fit-elle d’un air mutin, en clignotant comiquement des yeux.

– Allez, va-t-en, avant que je...

– Avant que je...? le mit-elle au défi.

– Avant que je ne t’embrasse.

– Chiche.

Il se leva, s’approcha de Maria qui l’attendait toute tremblante, les yeux fermés, et posa ses lèvres sur les siennes. Ce fut violent et subit comme la foudre. Jetant ses bras autour du cou de Paul, elle plaqua ses lèvres avec passion sur celles du jeune homme. Il resta sans réaction, non pas qu’il fût indifférent, mais c’est qu’il n’avait pas prévu ce qui allait se passer. Il la connaissait depuis qu’elle était toute gamine. C’était, comme qui dirait, sa sœur. Maria dénoua lentement ses bras. Elle était toute rouge, confuse et n’osait plus le regarder. En refermant la porte de séparation, il lut dans son regard tout ce qu’il aurait préféré ne pas y voir. Désormais, leurs relations allaient être difficiles. A moins qu’il ne mette les choses au point, dès le lendemain.

L’appartement de Sylvie Aubert – il apprit son prénom en lisant la plaque d’entrée – se situait dans le sud d’Aix, près des Facultés. Elle l’accueillit, revêtue d’une robe égyptienne, faite de plusieurs tissus en voile, censés se recouvrir aux endroits que la morale réprovoque de montrer. Lorsqu’elle se déplaçait, leur fonction d’opacité ne jouait plus guère. Elle ne semblait ne rien porter dessous, à moins que le tissu n’imitât parfaitement la chair. C’était assez

troublant. Paul le ressentit fortement. Le problème qui le préoccupait passa au second plan. N'était-ce pas le but de cette soirée? L'appartement de cet immeuble moderne était clair. De larges baies vitrées laissaient entrer la lumière à profusion. Ouvertes, ce soir là, elles génèrent un balayage d'air bien venu, lequel agitait les voiles de la propriétaire.

– Mettez-vous à votre aise, lui dit-elle.

Selon son habitude, Paul portait costume et cravate.

– Je peux vous prêter une gandourah, continua-t-elle.

– Avec des babouches?

– J'en ai.

– Vous donnez dans l'oriental à ce que je vois. J'aime mieux vous prévenir: je déteste leur musique.

– Moi aussi.

– Vous me rassurez.

Elle se dirigea vers une petite pièce penderie, d'où elle ressortit avec ladite gandourah, qu'elle lui mit dans les bras.

– Vous pourrez vous changer dans ma chambre.

Après lui en avoir ouvert la porte, elle se retira discrètement. Les murs étaient recouverts de tissu; le sol d'une épaisse moquette. Le lit, immense, abritait de nombreux coussins multicolores. Aux murs, de multiples photos représentaient Sylvie Aubert au cours des différents âges de sa vie, avec une préférence pour les années vingt et trente. A dos de chameau, sur des skis, en voiture décapotable, au bord d'une piscine, en mer, les cheveux au vent sur un hors-bord. L'une d'entre elles attira l'attention de Paul. On l'y voyait dans une vedette de transport. A son bras, un homme, en pantalon blanc et chemisette. Cette moustache, ces cheveux bien fournis, plantés bas sur le front ne laissaient aucun doute. Il s'agissait bien de son père, Emile. Avait-elle laissé cette photo sciemment? Ou bien n'y avait-elle plus pensé? A quelle époque cela s'était-il passé? Avant la mort de sa mère ou après? Un rapide calcul lui montra que ce pouvait être l'un comme l'autre, quoique, sur cette photo, Sylvie ne paraissait plus être une gamine. Ce fut avec un certain sourire qu'il quitta la chambre. M^{me} Aubert se trouvait dans la cuisine. Il s'approcha sans bruit, puis, lorsqu'il fut près d'elle, suffisamment pour ressentir la chaleur de son corps et se pénétrer de son parfum, il marqua un temps d'arrêt. Un mouvement de Sylvie lui fit comprendre qu'elle l'avait deviné derrière son dos. Sa respiration était devenue un peu plus forte. Il avança. Cette fois il sentait la rondeur de ses fesses contre son ventre. Elle ne bougeait toujours pas. Levant les mains, il les fit glisser le long du tissu, pour s'arrêter aux seins qu'il emprisonna au creux des paumes. Elle commença par onduler de la croupe, respira un peu plus fort puis se tourna. Dans ses yeux soudain agrandis, il lut un désir violent. Contagieux. L'instant suivant elle était contre lui, de face cette fois. Leurs lèvres s'étaient trouvées. Les siennes avaient un léger goût de framboise. Sa langue, agile, douce.

– Viens, lui dit-elle d'un ton rauque.

Avant de se diriger vers la chambre de nouveau, elle prit soin de couper le gaz. Le premier geste qu'elle fit en entrant dans la chambre fut de tirer les rideaux.

– Je n'aime pas avec la lumière, cela me fait mal aux yeux.

Ses voiles tombèrent lentement. Effectivement, elle ne portait rien dessous. Elle s'allongea au milieu des coussins, en tremblant comme une vierge. Lorsque, nu également, Paul se coula à son côté, elle le saisit et le plaqua contre son ventre.

– Tout de suite, gronda-t-elle, je n'en peux plus.

Effectivement, elle l'accueillit tout de go. Huilée, douce, chaude, aspirante. Les rideaux étaient tirés, mais les fenêtres ouvertes. Si la lumière n'entrait pas, ses gémissements, bientôt suivis de véritables cris, furent dispersés généreusement aux alentours. Les voisins devaient en avoir l'habitude. Certains devaient fermer leurs fenêtres, occulter leurs oreilles, augmenter le son de la télé – pour les enfants – alors qu'à d'autres cela devait donner des idées.

Sylvie Aubert gisait maintenant, les yeux fermés, comme à la sortie d'un long coma. Paul, reposant de côté sur un coude, la regardait, imaginant son père à cette même place. L'avait-il

fait rugir de la sorte? Une autre image vint se superposer. Celle d'une autre rousse qu'il avait vainement attendue sur un lit en rotin. Un bras rond, chaud, vint à sa recherche. Il se laissa aller.

– Merveilleux, mon grand, merveilleux, tout simplement merveilleux, et toi?

Il n'aimait pas mentir aux femmes.

– Moi aussi... un peu trop rapide toutefois.

– Excuse-moi, mais cela faisait tellement longtemps que je te...! longtemps!

– Depuis que vous m'avez vu tout même chez mon père?

Elle se redressa d'un coup, ce qui lui fit tomber les seins mais elle n'en avait cure à ce moment.

– Comment sais-tu cela?

– La photo, fit laconiquement Paul, en désignant le mur.

– J'avais oublié.

– Il ne serait pas content d'entendre cela.

– C'est vieux.

Elle s'était rallongée, les yeux grand ouverts.

– Vingt ans, trente? Plus?

– Tout de même pas: vingt cinq.

– J'avais cinq ans.

Elle eut un sourire.

– Tu étais adorable avec ta tête toute bouclée. Tu l'es toujours.

– Quand donc les femmes cesseront de me considérer comme un enfant? s'exclama-t-il.

– Cela fait partie de ton charme.

– Je m'en passerais bien.

Ils restèrent un moment silencieux. Paul jouait avec un des seins de Sylvie. C'était la première fois qu'il faisait l'amour avec une femme qui aurait pu être sa mère et, qui plus est, l'avait fait avec son père. Il n'avait plus aucun désir, simplement de la curiosité, ainsi qu'une certaine tendresse. Remontant du cœur elle gagnait lentement sa gorge.

– A quoi penses-tu? demanda-t-elle un peu imprudemment.

– Peut-être à la même chose que vous.

– J'en ai peur.

Elle voulut se lever. Il l'en empêcha.

– Non, restez, je suis bien.

– Moi aussi, avoua-t-elle.

Il se roula sur elle. Son corps encore adolescent épousait celui de la femme mûre, le front niché au creux de l'épaule.

Ils restèrent ainsi un long moment. Le vent s'était levé et soulevait les rideaux. La première parole que Paul prononça fut:

– C'était comment avec mon père?

– J'étais jeune.

Puis d'une voix étonnamment douce, douce comme était le contact de son corps en ce moment, elle continua:

– Est-ce nécessaire d'en parler?

En guise de réponse, Paul lui embrassa le cou. Elle frémit. Puis l'épaule, puis les seins, le ventre, les cuisses. Le sexe était brûlant. Elle gémit sourdement. Il entra progressivement en elle, cependant qu'elle lui refusa sa bouche pendant un moment. Ce fut tout à fait différent. Les voisins pouvaient rouvrir leurs fenêtres; ses gémissements ne risquaient pas de passer les rideaux. A un moment elle fut prise d'un tremblement qui, de la peau, se transmet aux muscles. Paul se sentit la proie d'un étau de chair, comme si elle voulait le faire pénétrer en elle, le tout accompagné d'une sorte de feulement rauque, en sourdine. Après un ultime soubresaut, elle se relâcha soudain et mit les bras en croix. Paul resta un long moment en elle, décontenancé lui aussi par ce qu'il venait de ressentir. Il songea à une histoire que lui avait raconté un

copain quand ils étaient en Fac.

Celui-ci avait fait la connaissance d'une veuve, ayant largement dépassé la quarantaine. Ils ne se voyaient qu'en cachette. Lui comme elle avait honte. "Je sais qu'un jour, cela aura une fin, lui avait-il confié, mais jamais je ne pourrai l'oublier; jamais plus je ne connaîtrai de tels rapports. Je ne peux pas t'en dire plus, mais, si un jour tu en as l'occasion, ne la manque surtout pas."

Il avait raison: il venait de vivre une expérience qui allait certainement rester unique. Cela faisait partie de ces choses qui n'ont pas de lendemains parce qu'elles ont atteint d'emblée un sommet! Du moins, c'est ce qu'il pensait en ce moment même. Il roula lentement sur le côté et se mit sur le dos. L'envie de griller une cigarette lui vint. Deux ans pourtant qu'il avait arrêté de fumer. Sylvie ouvrit les yeux. Si Paul n'avait contemplé le plafond, il aurait pu y lire une gravité qui l'aurait inquiété. Elle se mit sur le côté, avança une main et la passa lentement sur le front et les cheveux du fils Venet. Celui-ci ferma les yeux. Aucune parole ne fut échangée.

– Je vais aller m'occuper du repas, souffla-t-elle.

On revenait sur terre. Paul, la suivant des yeux, la vit entrer dans le dressoir, et en ressortir, habillée d'une robe longue, ample, couleur rouge, dont le tissu n'était pas transparent cette fois. Il la rejoignit quelque temps après, dans la cuisine.

– Tu peux ouvrir la télé si tu le désires, dit-elle d'une voix grave.

Il secoua la tête. Peu après, elle le regarda. Jusqu'alors il n'avait pas tellement fait attention à ses yeux. Il y lut comme une sorte de détresse. Lui-même se sentait la gorge serrée.

– Tu veux boire quelque chose? lui demanda-t-elle en esquissant un pauvre sourire.

– Je veux bien.

Elle lui désigna le bar. Il s'y rendit.

– Et vous, que prenez-vous?

– Tu peux me tutoyer.

– Je ne tutoie pas facilement.

– Ce n'était peut-être pas assez intime!

– Trop, peut-être!

– Fais comme tu voudras.

Lorsqu'il lui tendit le verre, elle étreignit furtivement sa main. Il ressentit un léger frisson. Ils levèrent en même temps leurs verres, mais gardèrent par-devers eux les toasts.

Une bougie éclairait la table ronde, recouverte d'une belle nappe brodée. Ils commencèrent par manger en silence, se contentant d'échanger des regards plus significatifs que les paroles.

– J'ai eu tort, finit-elle par s'exprimer.

– Peut-être! soupira-t-il.

– Mais c'était...! ajouta-t-elle, en fermant les yeux.

– Oui, c'était... confirma-t-il.

Elle voulut reprendre une bouchée, mais la fourchette s'arrêta au bord des lèvres. Elle la reposa.

– Paul, dit-elle, avec une telle charge émotionnelle qu'il en sentit le poids.

Les larmes avaient jailli soudain, avec force. Elle porta sa serviette aux yeux, puis se leva pour se diriger vers sa chambre. Elle y resta un long moment. Lorsqu'elle en revint, les yeux étaient rougis, mais le visage paraissait serein.

– Je suis idiote, déclara-t-elle, en s'asseyant.

– Je ne pense pas, répliqua Paul.

– Tu es gentil.

Elle lui prit la main. Ils restèrent ainsi longtemps.

– Je me comporte comme une gamine.

– Nous sommes deux gamins.

Peu de paroles furent échangées, au cours du repas. Les pensées se pressaient, mais elles

n'avaient pas le droit à l'expression. Paul attendit cependant la fin avant de se lever pour se diriger vers la chambre. Il revêtit son costume, renoua sa cravate. La robe en voiles gisait par terre. Lorsqu'il en ressortit, elle le regarda s'avancer, assise à la table.

– Je vais m'en aller, Sylvie. Le repas était très bon. Vous êtes une merveilleuse cuisinière. Elle eut un sourire qui lui alla droit au cœur.

– On me le dit. Je vais finir par le croire.

Il fit encore quelques pas, pour prendre congé.

– N'approche pas davantage. Va-t-en maintenant, lâcha-t-elle en mettant les mains en avant.

Il n'y eut ni "au revoir", ni "à bientôt", pas plus que "je vous téléphonerai".

Ni l'un ni l'autre ne savait ce qui allait découler de cette soirée, ô combien riche en révélations.

10

Il était près de neuf heures lorsque Paul gara sa voiture dans le parking privé de Château Pecornet. Le ciel était bleu, d'un bleu intense. Pas un souffle de vent n'agitait les vénérables platanes qui dispensaient leur ombre au-dessus du parking. L'humeur de Paul n'était pas au diapason de la nature. Il entra sans plaisir dans son bureau. Depuis quelque temps déjà, il ne se sentait plus attiré par le commerce, si toutefois il l'avait jamais été. Deux de ses copains de lycée étaient médecins, un à Aix, l'autre en Afrique. Un troisième était pilote dans une compagnie aérienne et parcourait le monde. Soudain, sa vie lui était apparue étriquée, vide, sans autre but que ramasser de l'argent. A l'interphone, il souhaita le bonjour à Maria. La scène d'hier lui revint à l'esprit. Chargée, la journée d'hier! Maria, puis Sylvie, le soir.

– Votre père n'est pas à prendre avec des pincettes, avertit la jeune fille. Il vous a déjà réclamé deux fois. Il veut vous voir tout de suite.

"Je ne suis pas à sa botte!" marmonna Paul, tout en se dépêchant vers le bureau de son père. Celui-ci téléphonait. Il lui fit signe de s'asseoir, d'un geste impératif, cependant qu'il éclatait au téléphone. Il raccrocha avec fracas.

– La connerie est ce que je supporte le moins, lança-t-il. (Puis, sans transition, il lâcha:) C'est à cette heure-ci que tu arrives?

– Tu veux me faire pointer maintenant?

– Pas question de pointer, mais il y a un minimum. Tu sais à quelle heure j'étais là?

– Tu vas me le dire.

– Sept heures.

– D'habitude c'était six.

Il n'allait pas pouvoir tenir longtemps comme cela. Habituellement, il finissait par baisser la tête. Cette fois, ce fut son père qui se radoucît.

– Ce n'est pas encore tellement cela, après tout nous n'avons pas besoin d'être deux en permanence, mais qu'est-ce que c'est que ce chèque de soixante mille francs?

La veille il s'était promis de lui répliquer que cela ne le regardait pas.

– Une dette de jeu.

– Tu as toujours eu horreur du jeu.

– J'ai voulu voir ce que c'était. J'ai perdu. C'était au poker.

– Soixante mille francs, c'est pas rien! C'est légal, ça, de se faire piquer, il n'y a pas d'autre mot, une telle somme au jeu? On va mettre Peretti dans le coup: c'est le patron de la brigade des jeux à Marseille. Ton client, il doit le connaître sûrement. Quel est son nom?

– Son nom?

– Ben oui, quoi! T’as bien mis un nom sur le chèque!

“Est-ce qu’il ne le savait pas déjà?”

– Voisin, lâcha-t-il à tout hasard.

Emile ne cilla pas:

– De quoi a-t-il l’air? (La description qu’il en fit était tout aussi fantaisiste.)

Si le visage de son père restait toujours aussi dur, le ton s’était radouci.

– Bon, conclut-il, on fait des conneries à tout âge, moi-même... (La confidence ne suivit pas.) Il paraît que ta femme revient aujourd’hui. (Paul confirma.) Cela ne fait même pas quinze jours qu’elle est partie! Il y a un problème?

– Pas à ma connaissance.

Son père le fouillait des yeux. Il se sentit vaciller comme s’il était coupable.

– Par moments, je suis inquiet pour l’avenir. Tu es fragile, comme ta mère.

Il l’avait suffisamment entendu cette réflexion! Qu’y pouvait-il? Puisque fragile il était, il n’y avait qu’à en supporter les conséquences.

– C’est tout ce que tu avais à me dire?

– Pour le moment oui... N’oublie pas: une grosse bise à Justine. (Son visage s’éclaira en prononçant ces mots.)

Au retour de Paul, Maria lui fit part d’un coup de téléphone de Valérie. Elle serait à Aix vers dix sept heures et comptait sur la présence de son mari.

Cinq minutes avant dix sept heures, une BMW blanche pénétra dans l’allée de la villa l’Aubisque, située dans les faubourgs d’Aix, quartier du Tholonet. En sortit une saucisse déguisée en chien – dixit Paul – qui se dirigea illico vers lui. Arrêté dans son élan affectif par un magistral coup de pied, il obliqua vers la R 25 sur la roue arrière gauche de laquelle il leva la patte pour l’asperger de quelques gouttes. Apparut une mignonne petite fille revêtue d’une robe blanche qui se jeta dans ses bras en criant: “mon petit papa”. Puis ce fut un garçonnet un peu plus âgé, lequel s’avança vers lui avec un air que n’aurait pas dénié son grand-père. Enfin parut une personne du sexe féminin, habillée comme une fillette, et qui, d’une voix guère plus adulte, lui lança: “tu m’aides pour mes bagages?”

La famille de Paul Venet était rentrée de vacances.

11

Paul avait fait la connaissance de Valérie au restaurant universitaire. Elle distribuait les tickets de repas, contre espèces: caissière en quelque sorte. D’allure frêle, son teint pâle, accentué par une chevelure d’un blond tirant sur le blanc, elle arborait en toutes saisons un air triste, que venaient à peine tempérer de rares sourires. C’était devenu un jeu parmi les étudiants de s’évertuer à lui en arracher un. Tout y passait, de la plaisanterie la plus osée, jusqu’aux mimiques de clown. Le succès était loin d’être garanti. Pour Paul, tout cela était simplement débile. Il passait devant elle sans lui accorder plus d’attention qu’à un distributeur automatique. Il se surprit cependant à noter des mains longues et fines, presque distinguées; un genou bien formé, laissant supposer de belles formes aux cuisses. Un jour, il put voir une poitrine menue, en toute liberté dans un corsage. Il en fut ému. Il s’imagina, la recueillant au creux de sa main. C’est ainsi qu’il commença à s’intéresser à la jeune fille, d’une façon furtive toutefois, notant un détail par ci, un autre par là. Au lieu de prendre un carnet, chaque jour il fit la queue pour prendre un ticket. Pour connaître sa voix, il n’hésita pas à lui demander un jour:

– Comment vous appelez-vous?

– Valérie.

Le son lui plut. Fait encore plus extraordinaire: la réponse fut accompagnée d’un des plus

beaux sourires qu'elle eût jamais prodigués. Ce fut tout au moins l'avis d'un des experts chargés de leur donner une note. Quinze jours plus tard, Paul l'invita à une sortie dominicale. On lui avait prédit un échec cinglant. Combien s'étaient heurtés à un refus, qu'elle exprimait d'un air hautain. "Cette boniche se prendrait-elle pour une princesse?" Avec Paul, elle fut humble et reconnaissante, comme s'il lui avait fait un grand honneur.

Elle ne voulut pas lui communiquer son adresse et lui donna rendez-vous un dimanche à quatorze heures, en bas du cours Mirabeau. On était au début du mois de juin. La jeune fille portait une robe au ras du genou, bien que la mode eût déjà passablement relevé le bas. Un petit sac blanc lui pendait de l'épaule. Paul eut l'impression de sortir une pensionnaire. Son air grave, sérieux, semblait refléter l'angoisse précédant un examen de passage.

– Je ne suis pas en retard? s'inquiéta-t-elle.

Elle était en avance. Jamais Paul n'avait encore entendu autant de mots de sa part. Le timbre de la voix lui plut, bien qu'il fut étonnamment jeune, à moins que ce ne fut: à cause. Assise dans le coupé Alfa Roméo, elle dissimula tant bien que mal ses genoux. Les pieds étaient petits, la jambe bien faite, autant qu'il put en juger. Il la conduisit à Carry-le-Rouet. Fernandel jouait aux boules sur la place, entouré de nombreux admirateurs (trices). Elle voulut le voir de plus près. Elle le trouva très simple, lui, une si grande vedette! Paul crut comprendre qu'elle aurait aimé faire du cinéma. A un certain âge, elles le voulaient toutes. Ils s'assirent gentiment sur le sable. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Quelques gamins. Le regard qu'elle leur porta aurait pu avoir deux significations: soit qu'elle aurait voulu être leur mère, ou tout simplement jouer à leur place. La conversation était difficile, elle le restera tout au long du jour.

– Je n'en ai pas, lui répondit-elle à une question concernant sa famille.

– Orpheline? s'enquit Paul, avec un ton de compassion.

– Non.

Il lui faudra attendre les papiers en vue du mariage, pour apprendre qu'elle avait une mère, mais pas de père connu.

– D'où venez-vous? voulut-il savoir.

– Du Nord (Elle montra ses cheveux.) Le nom ne vous dirait rien.

– Etrangère?

– Un peu.

Si elle fut très discrète, d'une façon qu'il trouva un peu forcée, à la limite du pas naturel, elle le fut également en ce qui le concerne, ce qu'il apprécia. Les jeunes filles qu'il fréquentait habituellement – des étudiantes principalement – étaient au contraire fort curieuses de sa situation de famille et de ce qu'il comptait faire plus tard. "Pourquoi avait-elle accepté de sortir avec lui?" se demanda-t-il pendant la route de retour. Question qu'il aurait pu se poser pour lui-même. A ce moment, il était persuadé qu'il n'y aurait pas de suite. D'autant qu'en prenant congé, à la descente de voiture, elle lui dit, de sa voix de petite fille:

– Au revoir, monsieur, je vous remercie bien, c'était une belle journée.

Elle lui tendit la main: une pauvre menotte qu'il garda un moment dans les deux siennes. Elle ne fit rien pour la retirer. Lorsqu'elle s'éloigna, il nota que sa démarche ressemblait à celle d'une ballerine. Beaucoup moins lymphatique que ce qu'il avait retenu d'elle jusqu'ici. "Bizarre!" se fit-il comme réflexion.

Le lendemain, il prit un carnet de coupons. Elle lui adressa un sourire, léger, mais furtif.

– Je crois que tu as le ticket, lui confia le camarade avec qui il déjeunait.

– Ouais, fit-il d'un air désabusé. (Et elle sortit de son esprit.)

Pas autant toutefois qu'il le pensait!

Les vacances vinrent. La veille, alors qu'elle lui tendait un ticket, il crut lire une interrogation dans ses yeux, qu'il trouva particulièrement expressifs. Quelque chose en elle était changé. Il n'aurait su dire quoi. Ce fut son compagnon de table qui lui fit remarquer que la caissière était en train de devenir jolie comme un cœur. Ses toilettes la mettaient en valeur.

Elle commençait même à se maquiller les yeux. “Elle doit être amoureuse”, conclut-il, en regardant Paul de coin. “*C’est vrai: elle est en train de devenir jolie!*” dut-il admettre en son for intérieur. Mais cela n’alla pas plus loin.

Cette année-là, son père le fit travailler au domaine. Il n’eut droit qu’à quinze jours de vacances qu’il passa à la montagne. Souvent il se retrouvait pour prendre un verre avec ses amis étudiants, à la terrasse d’un des nombreux cafés du cours Mirabeau, commentant les filles qui déambulaient, en exhibant leurs dernières toilettes. Un soir, un des étudiants lui toucha le coude:

– Regarde qui je vois.

Du doigt il lui désigna une jeune fille qui descendait seule le cours. C’était Valérie. Mu par une pulsion instinctive, il se leva, et se dirigea vers elle. Il lui prit le bras. Elle se dégagea.

– Vous ne me reconnaissez pas? Paul, Paul Venet. (Arrêtée, la jeune fille fixait sur lui ses yeux noirs, sans expression.) Vous êtes bien Valérie? (D’un mouvement de tête, elle confirma.) Je suis content de vous revoir. Avez-vous le temps de venir prendre un verre? Je suis avec un camarade. (De la tête, elle fit non.) Excusez-moi. (Et il lui lâcha le bras.)

Et, penaud, il la regarda s’éloigner. Puis, furieux, il revint à la table du bistrot. Son copain le regardait avec un sourire goguenard.

– Avec elle, ce n’est jamais gagné, commenta-t-il.

– Pourquoi, ricana Paul, tu es sorti avec?

– Une fois. Et après, elle m’a fait le même coup qu’à toi.

– Tu l’as baisée?

– Ce n’est pas faute d’avoir essayé, mais, comme coincée, on ne fait pas mieux.

A ce moment, par esprit de compétition, par gloriole, ou tout simplement par connerie, Paul se jura que, lui, il l’aurait.

Il revint chaque soir sur le cours, dans l’espoir de la revoir. Il alla même jusqu’à demander son adresse, au secrétariat de la Fac. On ne put ou ne voulut la lui donner. Le mois d’août passa. Revoir Valérie était devenu une obsession. Ce n’est que dans les premiers jours de septembre qu’il la revit, toujours sur le cours Mirabeau. Pour la première fois elle ne portait pas de robe blanche, mais jaune pâle. Un foulard rouge ceignait ses cheveux. Elle lui parut rayonnante. Comme d’habitude elle était seule. Il se planta devant elle. Elle lui sourit.

– Bonjour, fit-elle.

Ses yeux étaient gais.

– Vous me reconnaissez cette fois? reprocha Paul.

– Je ne vous ai pas oublié.

– Vous acceptez de prendre un verre?

– Avec plaisir.

Elle prit place avec beaucoup d’aisance.

– Pourquoi m’avez-vous refusé la dernière fois? insista Paul.

Son visage se ferma, les yeux perdirent leur éclat rieur.

– J’avais perdu ma mère.

Paul se sentit envahi de compassion. Il lui prit la main.

– Je suis désolé. Cela a dû être terrible pour vous.

– Ma mère était tout pour moi.

Cette notion était un peu intellectuelle pour Paul. Il avait eu beaucoup de peine à la mort de sa grand-mère, ainsi qu’à celle de Victoire, mais ce n’était rien, avait-il pensé alors, en comparaison de la perte de sa mère. Pour lui, la mort d’une mère était le drame numéro un dans la vie d’un homme. Devait-il évoquer sa mère avec elle, ou, au contraire, respecter son chagrin?

– Cela va mieux, maintenant: j’en sors, reprit-elle. Et vous, comment se passent ces vacances?

La page ‘mère’ était tournée. Ils parlèrent du resto U, la seule chose qu’ils avaient en

commun. Elle l'amusa et l'étonna à la fois par les réflexions qu'elle fit sur les uns et les autres, ce qui supposait un esprit d'observation assez aiguisé. Paul lui demanda si elle comptait refaire une nouvelle année, ce qui lui donnerait l'occasion de la revoir chaque jour.

- Non, répondit-elle, j'ai dû démissionner.
- On vous a forcée?
- En quelque sorte.
- Pour quelle raison?
- Personnelle, soupira-t-elle.
- C'est indiscret de vous demander?
- Qu'est-ce que cela changera?
- Puisque vous ne voulez pas me le dire, je respecte votre silence.

Elle hésita un peu, puis lâcha:

– C'est à cause d'un professeur. J'avais accepté de sortir avec lui ... Il a voulu... J'ai refusé. On s'est battu. Il a juré qu'il me ferait mettre à la porte. J'ai préféré devancer.

– Mais c'est ignoble, s'enflamma Paul. Qui est-ce, que j'aie lui casser la gueule?

– Oh, vous devez le connaître!

– Langlois, Lapeyre, Rinaldi?

– Je ne vous dirai pas. Tout cela est loin maintenant.

– C'est dégueulasse, continuait Paul. Je ne suis pas le dernier à essayer de m'envoyer une fille, mais jamais contre son gré, ah ça non!

– Je l'ai bien vu, avec vous, j'ai tout de suite eu confiance.

Ce n'est pas tout à fait l'impression qu'avait eue Paul lors de leur unique sortie, mais il avait oublié. Que cette petite ait confiance en lui, le remplit d'aise.

– Alors vous êtes au chômage?

– Je cherche du travail.

– Je peux peut-être vous trouver cela. Qu'est-ce que vous savez faire?

– Comptabilité, secrétariat.

– Vous tapez à la machine?

– Plutôt bien.

Domage, la veille, son père venait d'embaucher une nouvelle secrétaire. Peut-être que...? Rien ne se ferait sans lui en parler d'abord.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain. Toujours le refus de communiquer son adresse.

– Je croyais que vous aviez confiance en moi, objecta-t-il.

– Ce n'est pas une question de confiance.

Elle n'en dit pas plus. Ce qui eut pour effet d'amener Paul à se poser questions sur questions, échafauder hypothèses sur hypothèses, dont l'une revenait un peu plus souvent: à savoir qu'elle vivait avec quelqu'un. Mariée, peut-être? bien qu'il n'ait pas noté de bague au doigt.

Son père refusa de changer de secrétaire. Il l'avait sélectionnée entre cent. Il n'allait pas la remplacer par quelqu'un dont son fils n'avait qu'une vague idée de sa qualification professionnelle, "même si elle a un joli cul!" Pour ce mot, Paul le haït. Etait vacante, par contre, une place d'embouteilleuse'.

– Si ta jolie n'a pas peur de se salir les mains, la place est pour elle. Je peux même la loger. Comme cela tu n'auras pas des kilomètres à faire, pour te l'envoyer.

Jamais Paul ne détesta son père autant que ce jour-là.

Bien qu'il eut hésité à lui proposer la place d'embouteilleuse', Valérie l'accepta, avec un certain soulagement, lui sembla-t-il, ainsi que le logement y attendant. Ce dernier point plut particulièrement à Paul, qui y vit la preuve que la jeune fille n'avait pas d'attaches.

La remarque de son père, concernant les kilomètres à parcourir, n'était pas si dénuée de fondement. C'est dans la petite pièce, claire, au premier étage d'une des ailes du grand bâtiment principal, gentiment arrangée par la jeune fille, que Paul, un soir frisquet d'octobre, se glissa dans le petit lit, aux côtés d'une Valérie frigorifiée. Ce ne fut pas la grande fête des

sens. Il ne s'y attendait d'ailleurs pas. "Coincée", lui avait dit son copain. Paul eut une autre impression: celle que Valérie avait tout simplement peur. Il imagina un traumatisme pendant l'enfance – on en était au début de la vulgarisation de la psychanalyse.

Le scénario se répéta chaque fois. Bien qu'il eut fait installer un radiateur électrique efficace, Paul passait un long moment à réchauffer Valérie. Lorsque sa chaleur interne retrouvée lui apportait un certain réconfort intérieur, elle s'endormait dans ses bras. De temps en temps, cependant, comme prise de remords envers quelqu'un si gentil et si doux avec elle, elle lui permettait l'usage de son corps, un peu à la façon d'une aumône. Paul en retirait une très grande jouissance. Avare de son corps, elle l'était également en ce qui concerne l'évocation de son passé. Celui-ci ne sortit de l'ombre que par bribes. Son nom d'état-civil était Hoolder, bien que sa mère se nommât Léger. Était-ce celui de son père? Elle ne le savait pas. Il apprit également qu'elle avait pratiqué de longues années la danse classique; on la disait douée. Paul avait remarqué son corps à la fois fragile et ferme. Il l'imagina vedette dans les ballets de Roland Petit, aux côtés de Zizi Jeanmaire. Son teint diaphane aurait fait merveille. Pourquoi avait-elle arrêté? Il ne le sut que beaucoup plus tard. Une histoire semblable à celle du professeur de la Fac. Se refusant à un responsable de l'école, les conséquences furent identiques. Deux autres faits du même ordre, rapportés quelque temps après, donnèrent à Paul l'explication du comportement, ô combien frileux, de Valérie. Il la protégerait, l'amènerait petit à petit, par sa patience, sa douceur et sa compréhension à l'épanouissement auquel toute femme de notre époque a le droit de prétendre!

Emile, le père de Paul, suivait cela avec amusement, bien qu'il n'eut droit à aucune confiance. Bon chien chasse de race, disait-il. Lui-même ne répugnait pas, à l'occasion, à piocher dans son personnel féminin, afin d'agrémenter certaines soirées d'hiver. Jusqu'au jour où son fils lui annonça qu'il avait l'intention d'épouser Valérie.

- Baiser une boniche, à la rigueur, l'épouser: jamais!
- Valérie a beaucoup de classe. Grande vedette de la danse si la malchance ne s'en était mêlée. Toi-même tu as bien épousé une actrice.
- Elle l'était, elle, et pas avec des "si". Connais-tu au moins sa famille?
- Sa mère est morte. Elle n'a pas connu son père.
- Bâtarde avec ça!
- Je ne te permets pas.
- Comment appelles-tu quelqu'un qui ne connaît pas son père?
- Moi non plus, je n'ai pas connu ma mère.

Là, Paul venait de commettre le sacrilège suprême. La colère de son père fut énorme, immédiate. Il crut qu'il allait le frapper: ce qu'il n'avait jamais fait. La scène se déroulait dans le grand bureau. Le visage soudain blême, les poings serrés à s'en faire mal, il se dressait de tout son poids face à son fils, qui, pour la première fois, lui tenait tête. Restait le dernier argument à asséner. Paul le servit, sur le pas de la porte, qu'il avait prudemment gagné à reculer.

- Je pense que maman aurait aimée connaître son petit-fils, elle.
- Que veux-tu dire? tonna-t-il.
- C'est clair, non? Valérie attend un enfant.
- Elle t'aura eu jusqu'au trognon, cette sainte-nitouche.

C'est le dernier mot qu'il entendit de son père pendant de longs mois. Ils quittèrent le domaine. Un ami lui prêta un petit appartement. Il avait envisagé de quitter la Fac et de chercher un travail. Ce qu'on lui offrait lui permettrait tout juste de se loger et de se nourrir. Finis, les chaussures à cinq cents francs, les costumes à trois ou quatre mille; l'essence pour l'Alfa à la rigueur, mais pas l'assurance. Valérie aurait bien voulu travailler. Il s'y refusa. La grossesse n'évolue pas trop bien. Il pensait à sa mère, morte en couches. Cependant, il eut la surprise de constater que le virement, confortable, que son père lui effectuait chaque mois, continuait. Il crut tout d'abord à une erreur. Mais, mois après mois, son compte fut approvisionné. Son

père ne lui coupait donc pas les vivres. Il lui en sut gré. Paul envoya un faire part de mariage au maître de Château Pecornet. Celui-ci ne lui répondit pas, pas davantage qu'il ne vint à la mairie, ni qu'il envoya quelqu'un du domaine. La cérémonie se déroula entre copains. Du côté de Valérie, non plus, ne vint personne. Elle n'avait ni amis, ni famille. Quelques mois plus tard, le faire part de la naissance de Benoît, prit le chemin de Château Pecornet. Deux jours après, Pedro Lopez, accompagné de sa fille Maria, vint leur rendre visite dans leur petit appartement. C'était un dimanche. Pedro était porteur d'un message de paix. Paul embarqua Valérie et le petit dans l'Alfa, direction le château. Egal à lui-même, Emile les reçut, froidement, à la limite du glacial, mais le geste était là. Dolorès Lopez, la mère de Maria, trouva que le petit Benoît avait tout du grand-père. Celui-ci examina son petit-fils avec un peu plus d'attention. Ce n'est pas exactement ce à quoi s'était attendu le jeune père.

On revint chaque dimanche. Emile augmenta considérablement le montant du virement mensuel, sans le dire. On pouvait envisager de changer de logement, voire de faire construire. A la fin de l'année scolaire, Paul obtint sa Licence en Droit. Au mois de juillet de la même année, il prenait place dans le bureau aménagé pour lui au domaine.

A la naissance de Justine, Dolorès Lopez trouva que la petite était le portrait craché d'Adrienne. Il n'en fallut pas plus pour que le grand-père se penchât, réellement cette fois, sur le berceau. Ce devait être le début d'une grande passion envers la petite fille. Ce sera la seule grâce qu'il trouvera à sa belle-fille: d'avoir mis au monde une nouvelle Adrienne.

C'était un peu ce que, dans le secret de lui-même, Paul avait fini par admettre. La mère lui avait donné de beaux enfants. Elle s'en occupait fort bien. La femme, par contre, l'avait fort déçu. Sa longue patience afin de l'amener à cet épanouissement dont il rêvait pour elle avait échoué. A la naissance de Justine, elle fit chambre à part, sans toutefois lui accorder la liberté compensatrice de ces sortes de situations. Sa jalousie, seul signe auquel s'accrochait Paul pour justifier un quelconque attachement, restait intacte. Elle écoutait les conversations téléphoniques, ouvrait le courrier; elle le fit suivre. Ce fut l'occasion d'une tentative d'explication, qui ne se renouvela pas. Au pourquoi de cette filature, elle répondit:

- Parce que tu es mon mari.
- Et toi, si peu ma femme.
- J'ai une autre conception du mariage que celle qui consiste à m'assaillir dans un lit.

Certes, la maison était parfaitement tenue, bien décorée. Les meubles de style et de bon goût. Mais elle manquait de chaleur. On n'y recevait plus personne. Où était le temps des soirées à l'improviste dans le petit appartement de leurs débuts? Que signifiait un mariage dans ces conditions? Divorcer? "Je me tuerai, ainsi que mes enfants", avait-elle prévenu. A mesure que le temps passait, Paul se sentait de plus en plus piégé dans une situation dont il était le seul responsable. Son père aurait peut-être été de bon conseil, mais l'idée qu'il put manifester avoir eu raison, lui était intolérable. En tout cas, il n'était pas mûr pour cela.

12

Les enfants couchés, Valérie se tenait debout devant lui, dans l'impeccable cuisine blanche. Elle déclara ne pas avoir faim et ne pas tarder à rejoindre les enfants. Auparavant elle désirait lui dire une ou deux choses. Peu de paroles s'étaient échangées depuis leur arrivée. Tout le temps fut consacré aux petits. Maintenant que sa femme était disponible, Paul, oublieux du passé, cédant à l'illusion si fréquente du miracle des vacances, aurait voulu la prendre dans ses bras et lui dire: "Pourquoi ne pas repartir à zéro, comme au début, dans notre petit appartement, rappelle-toi!" Il la trouvait amaigrie, pâle. L'air de la montagne ne semblait lui avoir fait aucun bien. Peut-être tout ce comportement découlait-il d'une maladie que personne ne connaissait?

- Je ne te trouve pas en forme, tu devrais consulter un médecin. (Elle balaya l'idée d'un

geste de la main. Il continua:) Au fait, tu ne m'as pas dit pourquoi tu avais écourté tes vacances?

- Je n'avais plus d'argent.
- Tu avais pourtant de quoi.
- J'ai dû faire un chèque important.
- Combien?
- Cent vingt mille.
- Fichtre... tu les as perdus au jeu toi aussi?
- Pourquoi, toi aussi?

Paul bredouilla:

- C'est arrivé à un copain.
- Ce n'est pas au jeu.

Paul attendit la suite, qu'elle énonça très froidement.

- J'ai souscrit pour l'édification d'un barrage au Bangladesh.

Comment était-ce possible? Exactement ce qu'il avait imaginé en guise d'explications pour sa propre affaire. Sylvie aurait-elle parlé? Elles ne se connaissaient pas, tout au moins à ce qu'il en savait.

- Comme placement il y a mieux.
- Ce n'est pas un placement mais un acte de charité.
- Avec mon argent!
- Notre argent.
- Tu n'es pas un peu folle!

Elle ne releva pas l'insulte.

– Vous les riches, vous finissez par perdre de vue complètement la misère des pauvres. Ce barrage va permettre de nourrir des milliers d'enfants.

– Ils en ont déjà trop dans ce pays. (Le mépris avec lequel elle accueillait cette déclaration lui fit un peu honte.) Je n'ai pas cet argent sur mon compte, il va falloir de nouveau que je vende des titres.

- Pourquoi, de nouveau?

Elle le fixait d'un drôle d'air cependant qu'il imaginait tout ce qui allait en découler. Dès que le chèque atterrirait à la banque, son père en serait prévenu, à moins que d'ici là Sylvie Aubert ait réussi à découvrir qui était l'informateur. Peut-être était-ce elle?

- Bon, je vais me coucher, déclara Valérie.
- Un instant, fit Paul. A quel nom as-tu établi le chèque?
- Amoros.
- Quoi? hurla Paul.

– Je ne suis pas sourde: c'est le nom du représentant en France de la compagnie. Il m'a montré sa carte. C'est tout ce que tu voulais savoir? Bonsoir.

Elle quitta la cuisine. Paul était atterré. Il ne comprenait plus rien. Il forma le numéro personnel de M^{me} Aubert, laissa sonner longtemps puis raccrocha.

Le lendemain, il fut un des premiers clients à pénétrer dans la banque, mais dut attendre un moment pour rencontrer la sous-directrice. Celle-ci manifesta sa joie de le revoir si vite. Il n'était pas venu pour cela et lui fit part de son problème. Comme lui, elle trouva la coïncidence curieuse. Il la scruta. Elle ne montrait aucune gêne. Promit de faire diligence. Lui fournirait l'information en fin de matinée. Calmé, il fit un peu plus attention à elle, allant jusqu'à l'embrasser légèrement sur les lèvres en prenant congé.

La matinée fut fébrile. Peu après onze heures trente, Maria lui transmet l'appel de la banque. Le chèque avait été encaissé dans un autre établissement. On allait s'efforcer d'obtenir la photo copie de la signature. Il la remercia vivement. "C'est mon plaisir de vous être agréable", lui répondit-elle.

Immédiatement après avoir raccroché, il décida d'aller tout dire à son père. Contrairement à ce qu'il attendait, celui-ci ne se mit pas en colère. Son fils venait de reconnaître l'erreur qu'il avait faite.

– Je m'y attendais depuis longtemps. C'est pourquoi j'ai fait surveiller ton compte. Cet Amoros est un complice, si ce n'est tout simplement son amant.

L'idée que Valérie put avoir un amant étonna plutôt Paul.

– Lui as-tu au moins supprimé la signature sur le compte?

– Non, avoua Paul.

– Tu attends peut-être qu'elle nous ruine. C'est ce qu'elle a commencé à faire.

Juste avant la fermeture, il retourna à la banque. Pour supprimer l'autorisation de signature de sa femme, il n'avait pas besoin de la sous-directrice. Au moment de franchir la porte, il se rendit compte qu'il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Par le téléphone intérieur, il entra en contact avec Sylvie et lui fit savoir qu'il aimerait la voir le soir-même.

– Dommage, lui répondit-elle, vous m'auriez dit cela ce matin, c'eût été avec un immense plaisir, mais ce soir, je ne suis pas libre.

Aurait-elle un autre amant? C'était probable. Il n'allait tout de même pas oser prétendre être le seul. Sa déception fut pourtant réelle. On se fit la promesse d'une prochaine rencontre.

Au lieu de se rendre sur le parking de la poste afin de récupérer sa voiture, il décida d'aller faire un tour en ville. Beaucoup de monde, des étrangers, Américains, Japonais. Il eut du mal à trouver une place à la terrasse des Deux Garçons. Le hasard voulut qu'à une table se trouvait un ancien de la Fac qu'il avait un peu perdu de vue, répondant au prénom d'Etienne. Après un court essai dans un cabinet d'avocat, il n'avait plus refusé la place que lui offrait son père dans l'agence immobilière qu'il avait créée. Le petit appartement qu'avait habité Paul, au tout début de sa vie avec Valérie, lui appartenait.

– Est-ce que tu as toujours ton petit appartement?

– Pourquoi, tu veux y remettre quelqu'un?

– Non, non, comme cela: j'en ai un bon souvenir. (Et il soupira.)

Son copain demanda des nouvelles de Valérie. "Tu étais tombé sur quelqu'un de bien, ce n'est pas comme moi!" Le ton était amer. Il n'en dit pas plus sur le moment.

Ce n'était pas la joie, ni pour l'un ni pour l'autre semblait-il! On passa à autre chose. A cet âge-là, la vie n'est pas finie.

– Il y a tellement de belles filles en liberté, déclara Etienne, avec un grand geste vers le trottoir. Comme celle-là, par exemple.

Paul porta le regard dans la direction indiquée. Le choc. Patricia! Il se leva d'un bond et courut vers la jeune fille. La prit par le bras au moment où elle s'apprêtait à traverser la rue.

– Mais, monsieur! s'indigna-t-elle, en secouant son bras.

– Excusez-moi, fit Paul, vous ressemblez tellement à une jeune femme que je connais. Patricia, elle s'appelle.

– Moi c'est Sophie, indiqua-t-elle, avec un sourire engageant.

– C'est fou, la ressemblance... même chevelure, même sourire, même voix. Jusqu'à la robe et aux chaussures. A croire que vous avez une sœur jumelle.

– J'ai une sœur jumelle, mais elle ne s'appelle pas Patricia. Alice, le prénom de notre mère.

– Il n'y en a pas une troisième?

– Ah non, s'esclaffa-t-elle, jumelles ça suffit. Je plains ma pauvre mère avec des triplées.

– Vous êtes pressée? demanda Paul.

– Pas précisément, répondit-elle en jetant un coup d’œil à sa montre de poignet.

Etienne lui fit une petite place entre eux deux. Elle parlait volontiers, riait encore plus facilement. La ressemblance avec Patricia ne faisait que s’accroître.

– C’est la première fois que vous venez à Aix? s’enquit Paul, d’un ton détaché.

– Ah oui, la toute première. Cela me plaît beaucoup.

– Et dans le midi?

– Idem.

La spontanéité de la réponse ne laissait aucun doute.

– Et votre sœur?

– Je sais qu’elle aime beaucoup le midi.

– Cela fait longtemps que vous ne l’avez pas vue?

– Oui, hélas... elle me manque beaucoup mais elle a eu le malheur de rencontrer...

– Un Russe, coupa Paul.

L’étonnement de Sophie eut été comique en d’autres circonstances.

– Comment savez-vous?

– Elle me l’a dit. J’ai dîné avec elle il y a à peine quelques jours.

– Sauf que ma jumelle ne s’appelle pas Patricia.

– C’est si facile de déclarer un autre prénom.

– Pas tant que cela, fit remarquer d’un ton étrange Sophie.

– Je peux peut-être dire un mot, moi aussi, intervint Etienne, bien que je n’aie pas l’avantage de connaître la jumelle de mademoiselle.

On rit.

Quand Etienne invita Sophie à dîner, ce qu’elle accepta, Paul pesta intérieurement. Il en avait eu l’idée, mais Valérie l’attendait à la maison. Il n’avait pas encore pris la liberté de passer la soirée au-dehors, quand elle était là, tout au moins, sans avoir prévenu à l’avance, et donné la raison.

14

Rien ne semblait se préparer en cuisine, quand il y pénétra. Les enfants étaient couchés. Valérie regardait la télévision.

– On ne mange pas ce soir? grogna Paul.

– Moi, non.

– Tu fais la grève de la faim? Tu n’es pourtant guère épaisse, pour ne pas manger. Quand je pense que j’ai refusé une invitation à dîner, pour rentrer à la maison.

– Il ne fallait surtout pas te gêner.

Paul n’en croyait pas ses oreilles.

– Tu veux dire, commença à bredouiller Paul.

– Que quoi? continua Valérie, sans quitter des yeux la télé.

– Rien, fit Paul.

– Tu es libre, non... n’est-ce pas ce que tu voulais?

Il eut l’idée d’aller les rejoindre au restaurant. Lequel? Il y en avait des centaines à Aix. La prochaine fois, il ne serait pas si bête. Il s’apprêtait à regagner la cuisine quand elle l’arrêta.

– J’ai oublié de te dire quelque chose hier soir.

Quelle catastrophe allait-elle encore lui annoncer?

– Je suis tombée amoureuse d’un tableau et je l’ai acheté.

– J’aime mieux cela que ta souscription pour un barrage.

– D’autant qu’on m’a garanti que c’était une bonne affaire.

- Combien? demanda-t-il négligemment.
- Deux cent quarante.
- Ce n'est effectivement pas la ruine.
- Mille, deux cent quarante mille.
- Quoi? hurla Paul. Tu es tombée sur la tête.
- Il en vaut le double.
- Tu vas me revendre cela tout de suite.
- Comme tu voudras. Je ne le récupérerai pas tout de suite. Il est dans un musée à Grenoble, pour six mois. Ils en avaient besoin pour une exposition.

Tout ce que voyait Paul est qu'il lui faudrait vendre ses derniers titres. Sur le pas de la porte de la cuisine, il lâcha:

- Je t'ai retiré la signature sur mon compte.
- Il s'était demandé comment l'annoncer à Valérie. Elle venait de lui faciliter la tâche.
- Ce n'est plus la confiance, alors, se contenta-t-elle de répondre.
- J'ai quelques raisons, non? s'étrangla Paul.
- Je suis sûre que cela vient de ton père. Il n'a jamais pu me sentir. Si je te disais combien il m'a offert pour que je m'en aille en te laissant les enfants! Non, ce ne serait pas bien.

Paul était entré dans la cuisine. Il ouvrait le frigo pour chercher de quoi manger. Qu'est-ce que c'était, cette nouvelle histoire? Il repassa la tête dans le salon.

- Tu es en train de me dire que papa t'a offert de l'argent pour que tu t'en ailles. Quand?
- Avant que je parte à la montagne.
- Combien?
- Elle n'hésita qu'un faible moment.
- Un million.
- Nouveau?
- Evidemment!
- Et alors?
- J'ai hésité. Je me rends bien compte que notre couple ne va plus très bien. C'est sûrement de ma faute.

- Mais non, mais non, il y a un peu de la mienne aussi, confessa Paul.

Il se sentait oppressé, ému. Il tenait à Valérie. Si peu de choses auraient suffi pour que cela redémarrasse comme au début. Peut-être avait-il été trop brutal? A force de vouloir lui imposer son désir trop souvent elle avait, petit à petit, pris l'amour physique en horreur. Il lui faudrait retrouver la patience, la douceur de leurs débuts. Il s'approcha de sa femme. Elle avait quitté des yeux le petit écran et le regardait avancer. L'émotion se lisait dans son visage. Il se jeta par terre, près du fauteuil et mit sa tête sur les genoux de Valérie. L'émotion était à son comble. Il crut l'entendre pleurer. En tout cas, elle renifla à plusieurs reprises. Quand il se releva, les yeux de sa femme étaient secs. Il y déposa un baiser. Puis, lentement, il regagna la cuisine, la tête en feu.

Un peu après, alors qu'il avalait, péniblement, les œufs au plat à la tomate qu'il s'était cuisinés, Valérie parut sur le pas de la porte. Encore plus pâle que d'habitude. Une lassitude extrême émanait de tout son être. Il en fut bouleversé, cependant qu'un fort désir montait en lui.

- Je vais me coucher, lui dit-elle, ajoutant un peu après: tu pourras venir me rejoindre si tu le désires.

- Bonne nuit, ma chérie.

- Bonsoir, Paul.

Réfrénant son désir, il décida de ne pas la rejoindre, de peur de tout gâcher.

Quand il se leva le lendemain, en se demandant s'il n'avait pas rêvé, Valérie l'attendait sur la terrasse bordant la cuisine. Elle avait revêtu une robe blanche, toute simple, comme celle qu'elle portait le premier jour où il l'avait sortie, à Carry-le-Rouet. On la sentait reposée.

La couleur avait regagné son visage. Les yeux étaient rieurs. Elle se leva pour venir à sa rencontre, et l'embrassa sur la bouche. Dieu que ses lèvres étaient douces. Il en fut ému jusqu'aux larmes.

– Tu as bien dormi, lui demanda-t-il.

– Merveilleusement, répondit-elle, en étirant les bras vers le ciel.

Puis elle ajouta, d'un air mutin:

– Je t'ai attendu hier soir.

– Je n'ai pas osé.

– Tu étais plus audacieux, dans le temps.

– Ce n'est peut-être pas ce que j'ai fait de mieux.

– Tu veux déjeuner sur la terrasse ou à l'intérieur? Des œufs? (Il en avait mangé la veille.)

Des crêpes? (Il n'aimait pas trop.)

Ce matin-là, il aurait avalé n'importe quoi, du moment que c'était cuisiné par Valérie.

Une seule petite ombre à ce tableau par trop idyllique. Au moment de lui servir une seconde tasse de café – fort bon au demeurant – elle soupira:

– Cela m'embête cette histoire de signature sur le compte. Je ne t'en veux pas, je sais bien que cela vient de ton père.

– Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire, avoue que...

– Je sais, mon chéri, coupa-t-elle, je n'ai pas été raisonnable. Mais je reste persuadé que cela vient de ton père.

Que ce soit vrai: c'est ce qui agaçait le plus Paul.

– Je vais voir ce que je peux faire, conclut-il, en reposant sa tasse.

– Ah! dit-elle incidemment, j'ai décidé de me séparer de Monique (la bonne). Nous serons mieux tous les deux avec les enfants.

– Cela va te fatiguer.

– Mais non, mais non, ne t'inquiète pas.

Sur la route, il se surprit à chanter. Il avait retrouvé sa femme. Au diable Patricia, Sophie, Sylvie, et même Maria. Bien qu'avec celle-ci il ne se fut rien passé. La fougue avec laquelle elle l'avait embrassé lui revint cependant en mémoire.

Lui revint également la confiance que lui avait faite Valérie, concernant une offre d'un million par son père. La colère succéda immédiatement à la joie. De quoi se mêlait-il? C'est un peu vrai, ce que lui avait laissé entendre Valérie, à savoir que la plupart de ses actes étaient inspirés par son père. Une rectification s'imposait. Ce jour même.

15

Emile se trouvait dans le bureau de Maria. Il semblait de bonne humeur. Maria non. Il est toujours difficile de s'attaquer à quelqu'un de bonne humeur. Il vint un peu l'aider.

– Bien rentrée, la famille? Pas d'autre catastrophe à annoncer? C'est le moment, je suis de bon poil.

– Bon ou mauvais poil, ce sont mes affaires, ma famille, ma femme et mon argent, clama Paul le plus violemment possible.

C'est vrai que son père était d'une humeur que rien ne semblait altérer. Le plus calmement du monde, il observa:

– Cela risque d'être bientôt le mien.

– Ecoutez, intervint Maria, si vous voulez vous disputer, allez le faire ailleurs que dans mon bureau, j'ai à travailler.

– Qui parle de se disputer? fit Emile, un peu espiègle. Tu avais envie de me disputer, toi, mon fils?

Encore loupé. Pas le jour. Paul regagna son bureau. Bien que le ciel fut d'un beau bleu lumineux, Paul le vit couvert. Il remballa Bacrif, venu lui demander quelque chose.

– Eh! si t'es de mauvaise humeur, patron, ce n'est pas la peine de t'en prendre à moi, je ne t'ai rien fait.

– Tu as raison, Bacrif, excuse-moi.

– Ça va, dit celui-ci en sortant.

Vers dix heures, il reçut un appel d'Etienne. Emballé qu'il était. La fille, géniale. La soirée, formidable. Il l'avait installée dans le petit appartement. Dommage, sa femme rentrait le soir même.

– Si ça te dit, il y en a largement pour deux. Tu vois, je suis un bon copain.

Paul lui répondit que ce n'était pas son genre. De plus il était fidèle. Ce n'est pas ce qu'avait cru comprendre Etienne, à voir la façon dont il avait sauté de son siège.

– Elle est là pour quelques jours. Tu sais où la trouver.

Et il raccrocha, nullement fâché.

A onze heures, ce fut la banque. Sylvie Aubert en personne. Un gros chèque venait d'arriver. Que fallait-il faire? Paul donna les instructions.

– J'ai regretté, hier soir, glissa-t-elle.

– Vous n'étiez pas libre, lui rappela-t-il.

– Je sais. Ce soir par contre, je le suis.

– Pas moi.

Paul espéra que son ton sec la découragerait. Il n'en fut rien. Il valait mieux, car il allait avoir besoin d'elle.

16

Les jours qui suivirent ne tinrent pas les promesses du retour. Le soir même, Paul ne trouva pas l'épouse aimante, quittée le matin. Il décida de patienter. Les évolutions psychologiques se caractérisent couramment par des dents de scie. Au bout de trois jours, il n'en fut rien. Le quatrième, il accepta une soirée chez la belle M^{me} Aubert, qu'il quitta tard dans la nuit, un peu raccommode avec la gent féminine. Aucun reproche n'émana de Valérie. Le progrès était net. A défaut d'une épouse, il avait retrouvé la liberté.

Le lendemain, en passant devant l'agence du Crédit Agricole, il en vit sortir Sophie. Vrai qu'elle avait fière allure! Il klaxonna. Elle se retourna. Il lui fit signe de monter.

– Vous grimpez dans n'importe quelle voiture? lui reprocha-t-il en jeu.

– Pourquoi me dites-vous cela, vilain?

C'était saisissant. Même voix, même façon de s'asseoir. Il mit la main sur le genou. Elle laissa faire. Sensation identique. Les jumelles ont beau se ressembler, subsistent cependant des petites différences. Il avait pris l'autoroute de Marseille, où il se rendait. A l'embranchement de Nice, il lança:

– Que diriez-vous d'un détour par le Muy?

– Le Muy? connais pas. Où est-ce?

– Un peu après Le Luc.

– Tous ces noms me sont inconnus.

On ne pouvait déceler aucune faille dans le ton. Peut-être qu'une observation attentive du visage aurait pu apporter un élément de réponse? Mais il conduisait: vite comme à son habitude.

– Où alliez-vous? Parce que, là, je suis en train de vous emmener à Marseille.

- Nulle part en particulier. Je cherche du travail.
- Je croyais que vous étiez en vacances!
- Les vacances ont une fin. J’ai perdu mon travail à Paris.
- Qu’est-ce que vous faisiez?
- Un peu de tout.
- Vous venez à Marseille avec moi?
- Pourquoi pas, je ne connais pas... si toutefois je ne vous dérange pas.
- Une jolie fille comme vous ne dérange jamais.
- Parfois.

Silence.

- C’est bien du Crédit Agricole que je vous ai vue sortir.
- J’avais rendez-vous avec la sous-directrice.
- Madame Aubert?
- Sylvie est charmante.

Paul était en train de doubler un immense semi-remorque. La surprise lui fit faire une légère fausse manœuvre qui rapprocha un peu dangereusement la voiture du camion.

– Les conducteurs du midi ont la réputation de conduire vite... mais bien, corrigea-t-elle aussitôt.

- Vous n’avez pas eu peur?
- Pas le moins du monde.
- C’est l’essentiel. Ainsi vous connaissez Sylvie.

– J’ai fait sa connaissance tout à fait par hasard. Une fort belle femme. Elle devait être superbe dans son jeune âge.

- Elle est encore bien. Vous avez un compte au Crédit Agricole?
- Pas du tout. Vous vouliez connaître la raison de ma visite?

Paul se sentit confus.

– C’est vrai, je suis indiscret, veuillez m’excuser.

– Oh mais, je n’ai rien à cacher. Elle pensait pouvoir me procurer un travail... elle a trouvé.

D’un ton rieur, Paul demanda:

– Vous avez toujours autant de chance? Un appartement, un travail, tout cela dans la même journée!

- Je reconnais que c’était un bon jour.
- Je ne sais pas qui a dit: le monde appartient aux jolies filles.
- On ne peut nier que cela aide.

Le bouchon traditionnel à l’approche de Marseille provoqua un net ralentissement.

– Je n’en ai pas pour longtemps en ville. Je vous laisse en bas de la Canebière et vous reprends une heure après, cela vous va?

Cette fois on était complètement arrêté.

– Vous avez de jolis genoux, fit observer Paul.

Il mit la main droite sur le gauche et commença à en dessiner les contours avec les doigts. Il fut immédiatement ramené deux semaines en arrière.

- Vous êtes sûre que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés?
- Je suis peut-être amnésique sans le savoir!

Le roulement reprit. Il remit la main sur le volant. Secouant la tête, il dit:

- Il faudra bien que je m’y fasse.
- Cette Patricia semble vous avoir beaucoup marqué.

Paul ricana:

- Disons qu’elle m’a bien eu.
- Désolée pour vous.

Le retour de Marseille fut long. Peu de paroles furent échangées. Par contre, le corps de Sophie n'eut plus guère de secrets pour les mains de Paul. Etienne avait dit vrai: elle n'était guère farouche. Ils se retrouvèrent tout naturellement dans le petit appartement dans lequel il avait vécu, étudiant. Celui-ci donnait dans une rue du vieil Aix, semi-piétonnière. La décoration n'avait guère changé. Le couvre lit et les rideaux étaient ceux que Valérie avait choisis. Les souvenirs affluèrent, ce qui le refroidit quelque peu. Elle n'en prit pas ombrage, se contentant de déclarer:

– Vous semblez y avoir de bons souvenirs!

La présence de ce beau corps, nu, à ses côtés, les chassa bien vite.

Il faisait déjà bien nuit quand, épuisé, il demanda grâce, allongé sur le dos, les yeux fermés. Sophie aurait continué toute la nuit. Etienne avait dit pour deux. Le chiffre lui sembla faible. La jeune femme faisait l'amour comme un sport. A l'encontre de Patricia, elle n'avait pourtant pas spécialement évoqué ses activités sportives. Son corps parlait pour elle; elle savait manifestement s'en servir. C'était sain, hygiénique. Peu d'émotions comme il en avait connues avec Valérie, parfois; avec Sylvie, récemment. On se prenait, on jouissait – en silence – puis on prenait une douche. Et on recommençait. Une partenaire qui serait sans problèmes. Pas de ces attachements qui gâchent tout.

– J'ai connu un Gérard à qui vous ressemblez étonnamment, dit-elle soudain alors qu'ils reposaient allongés côte à côte sur le dos. (Il se releva brusquement.) Qu'ai-je dit de si étonnant? Vous avez bien fait la connaissance d'un sosie à moi! (Ce disant elle éclata de rire.)

Cette fois le doute n'était plus permis.

– Vous êtes Patricia.

– Et vous Gérard Guitton, de l'imprimerie Guitton.

Il se laissa tomber sur le dos. Bizarrement il ne lui en voulait pas.

– Pourquoi avez-vous fait cela?

– Je vais vous expliquer. De même que vous vous appelez réellement Paul, mon véritable prénom est Sophie. Ce que je vous ai dit au restaurant le Maximois, excellent établissement au demeurant, est en partie vrai. J'ai dû quitter Paris en catastrophe. Deux charmantes vieilles personnes m'ont prise en stop. Leur voiture a rendu l'âme un peu avant Le Muy. Je leur ai promis que je leur en procurerai une. C'est ensemble que nous avons mis au point le scénario. C'est tombé sur vous, je suis désolée. Vous m'en voulez? (Le ton de sa voix, son sourire étaient irrésistibles.)

Ce disant elle lui posa la main sur une cuisse. Etait-ce le souvenir de l'attente frustrée de cette soirée de dupe? Un soudain désir surgit en lui. Elle l'accueillit avec la même fougue que précédemment.

– Pourquoi moi? reprit-il, un moment plus tard. Vous aviez refusé plusieurs voitures avant de vous installer dans la mienne.

– La voiture, le costume!

– Le pigeon type quoi!

– Tout de suite les grands mots!

– C'est vrai, non?

– Vous allez m'obliger à vous dire que vous m'avez plu tout de suite... J'ai autant regretté que vous que ce soir-là ne se termine pas comme ce soir. Le scénario l'excluait. Mais je m'étais juré de vous retrouver et de me rattraper au centuple. L'ai-je fait?

– Centuple? Comme vous y allez. Vous vous êtes bien rattrapée? N'empêche que...

Elle lui mit la main sur la bouche pour la lui clore. Puis elle l'ôta.

– Pourquoi avoir attendu toute la journée pour me le dire?

– J'ai craint une réaction violente qui m'aurait privé de ce que nous venons de connaître... Suis-je complètement pardonnée?

– Oui, mais je ne devrais pas.

– J'ai faim, dit-elle souvent en se levant. Pas vous?

Il l'emmena dîner dans une pizzeria tout près. Elle se montra joyeuse, fraîche. Son moral

grimpa à une hauteur inaccoutumée. Il aurait bien passé la nuit avec elle. Elle comprit parfaitement les raisons qu'il lui donna.

– Ce n'est pas moi qui m'immiscerai dans un couple, lui dit-elle.

Son cœur était lourd quand il la quitta.

Sur la route du retour, il pensa soudain qu'il ne lui avait pas demandé quelle sorte de travail Sylvie Aubert lui avait proposé.

17

Le lendemain Paul n'arriva à Château Pecornet qu'à onze heures passées. Un rendez-vous chez le notaire chargé de la vente d'un hôtel que son père venait d'acquérir l'avait passablement occupé. Maria semblait furieuse. Ses yeux plus noirs que d'habitude. Il n'eut pas besoin de la questionner.

– Je vais perdre ma place, lâcha-t-elle.

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Vers neuf heures, s'est présentée une jeune femme qui m'a dit: "je viens pour la place". Quelle place? lui ai-je demandé? "Tout ce que je sais est que monsieur Venet cherche quelqu'un", m'a-t-elle répondu.

– Pour la vente en cave, sans doute.

– Ce n'est pas le genre. Plutôt bien fringuée, la nénette!

– Ah!

– Vous êtes bien comme votre père. Dès qu'un jupon passe à proximité vous vous mettez à frétiller.

Paul éclata de rire.

– Votre père est arrivé par là dessus, reprit-elle. Je ne l'avais jamais vu si aimable. Il s'est précipité vers l'arrivante et l'a fait entrer immédiatement. Ils y sont toujours.

– Je ne suis pas au courant, fit Paul.

Maria s'accrocha à lui, pleurnichant:

– Dites, monsieur Paul, vous n'allez pas le laisser me faire cela, hein?

– Mais non, mais non, tu le sais bien.

– Non, justement, vous avez peur de votre père.

– Moi, peur?

– Je le vois bien, même que des fois, j'ai envie de vous pousser.

Avec beaucoup de force, et en hochant la tête, Paul déclara:

– Tu as raison pour le passé, mais c'est fini tout cela.

– Je suis bien contente pour vous, dit Maria en séchant des larmes qui avaient commencé à apparaître.

A ce moment, dans l'interphone retentit la voix de son père.

– Paul, peux-tu venir?

La réaction du fils Venet démentit un peu sa précédente déclaration. Il ne perdit pas une minute pour traverser le bureau de Maria et frapper à la porte de celui de son père.

La stupeur le frappa. La bouche béante, les yeux grand ouverts il regardait la personne avec qui son père s'entretenait, laquelle le contemplait en souriant, sans manifester aucune gêne. Emile s'était levé et tendait le bras.

– Paul, je te présente M^{elle} Stuyvesant, comme les cigarettes, Sophie n'est-ce pas? Mon fils Paul.

– Bonjour, Paul, dit Sophie, en lui tendant la main.

– B'jour, bégaya Paul.

– J’ai fait la connaissance de votre fils, pas plus tard qu’avant-hier à la terrasse d’un café d’Aix, reprit Sophie, toujours très à l’aise. Il se trouve que nous avons un ami commun.

– Etienne, celui de l’agence immobilière, crut devoir préciser Paul

– Ce petit connard? s’exclama Emile. Oh, pardon.

– Il est vrai qu’il n’a pas inventé la poudre, dit Sophie avec une certaine condescendance.

– C’est le moins qu’on puisse dire, enfonça Emile. Donc vous avez déjà fait connaissance. Que penses-tu de mademoiselle, à part d’être une fille superbe?

– Vous allez me faire rougir.

– Mais non, mais non et vous le savez bien. Elle me rappelle d’ailleurs... non, c’est pas possible. (Puis, il enchaîna:) Mademoiselle Stuyvesant, je vais vous appeler Sophie, votre nom est trop long, et il se trouve que j’adore ce prénom qui vous va on ne peut mieux, m’a été fortement recommandée par la petite Aubert du Crédit Agricole.

– La sous-directrice?

– Je dis toujours “la petite”, parce que je l’ai connue toute jeune. Sophie est sortie major de l’Ecole Hôtelière de Paris.

– Ce qui compte ce n’est pas l’école, mais après, rectifia-t-elle d’un ton modeste.

– L’après est de la même veine. Elle en a eu marre de Paris. Je soupçonne une petite histoire de cœur là-dessous, mais ce n’est pas mon affaire. Toujours est-il qu’elle tombe à pic pour la direction de l’Hôtel des Pins à Carry.

Paul allait d’étonnement en étonnement. Cette fois il était interloqué.

– Je croyais que c’était moi qui?

– J’ai changé d’avis, coupa son père.

– Si j’avais su? commença Sophie.

– Ne vous en faites donc pas: ce sont des histoires de famille, qui se règlent en famille.

– J’ai peut-être mon mot à dire! se rebiffa Paul.

– En tout cas, pas devant mademoiselle.

Son père en avait toujours rajouté en présence d’un étranger, mais là il passait les bornes.

Paul fit demi-tour, cependant qu’Emile aboyait:

– Où vas-tu?

Il n’eut pas de réponse, pas davantage que Maria, quand elle lança un “alors?” à Paul qui traversait son bureau en trombe. Dans la lancée, Paul se retrouva dans sa voiture, puis sur la route d’Aix. Il ne savait plus où aller. A la maison? Valérie allait en rajouter sur son père. Sylvie Aubert? C’est elle qui avait introduit Sophie auprès de son père. Etienne? Il avait ses propres problèmes. Il ne restait plus que Maria. Elle était un peu jeune, et il ne se voyait pas retourner là-bas! Il prit l’autoroute de Nice, sortit au Luc, y déjeuna et revint lentement vers Aix. Maria qu’il contacta au téléphone lui signala que son père était parti avec la femme. Il ne reviendrait sans doute pas de l’après-midi.

18

Paul n’avait pas encore remis de l’ordre dans ses idées quand il pénétra de nouveau dans son bureau. A peine avait-il ouvert la porte que Maria parut, le visage ravagé.

– Il est arrivé un malheur chez vous.

– Valérie?

– Votre fils.

– Un accident?

– Disparu.

Il se précipita sur le téléphone. Valérie, qui lui parut singulièrement calme, lui confirma

que Benoît avait disparu en début d'après-midi.

- Tu as averti la Police?
- Je t'attendais.
- Il faut le faire tout de suite.
- C'est un enlèvement.
- Raison de plus.

Valérie l'attendait dans la cour d'entrée de la villa.

– J'ai reçu un appel des ravisseurs, lui confia-t-elle. Ils m'ont bien conseillé de ne faire appel à la police en aucun cas si je voulais revoir mon fils vivant.

- Ils disent toujours cela.
- Viens vite.

Valérie était calme, d'aspect serein. Elle ne semblait même pas avoir pleuré. Seul, un tremblement qu'elle avait du mal à maîtriser indiquait le drame qu'elle vivait. Il la prit dans ses bras. Elle se dégagea.

- Où est Justine? demanda-t-il.
- Elle dort.

Il se fit un café, très fort, avec trois sucres. Prit place sur la terrasse en face de sa femme. Celle-ci imprimait des mouvements saccadés à son fauteuil à bascule. Le récit le fut, lui aussi.

– Benoît jouait dans le jardin. Il n'avait pas voulu aller se coucher. Soudain j'entends des crissements de pneus. Une voiture venait de s'arrêter tout près de l'entrée. Un homme et une femme en sont sortis. Ils ont ouvert le portail, se sont approchés du petit et l'ont emmené. Le temps que je réalise, ils étaient déjà repartis. J'ai sauté dans ma voiture, que je n'avais heureusement pas rentrée et me suis lancée à leur poursuite. Je les ai perdus de vue au Tholonet.

- Quelle voiture?
- Je ne sais pas: une italienne peut-être?
- L'immatriculation?
- Pas comme chez nous.
- Il y avait un 'I'?
- Je crois bien.
- Si la Mafia vient chez nous maintenant! Et tu dis qu'ils ont téléphoné peu après?
- Quand je suis revenue, Justine pleurait. C'est le téléphone qui l'avait réveillée.
- Tu l'avais laissée seule? s'étonna Paul.
- Il n'y avait pas de temps à perdre.
- C'était dangereux, on aurait pu la prendre, elle aussi.
- C'était Benoît qu'ils visaient.
- Comment le sais-tu?... Au téléphone, c'était un homme ou une femme?
- Un homme.
- Un accent?
- Peut-être, oui.
- Peut-être, ou oui?
- Oui, il avait un accent.
- Italien?
- Oh, tu sais, moi, les accents! Plutôt Italien, oui.
- Et qu'est-ce qu'ils t'ont dit?
- Je te répète: "si vous désirez revoir votre fille vivante...!"

Paul la coupa aussitôt.

– Tu m'as dit que c'était Benoît! (Il se leva en trombe pour se diriger vers la chambre de la petite Justine, laquelle venait justement de se réveiller. Il la prit dans ses bras en bégayant:) Ah, ma chérie, ma poupée, tu vas bien? maman t'avait laissée seule, tu n'as pas eu peur?

- On a fait une jolie promenade avec maman.
- Quand?

– Tout à l’heure.

Il la reposa dans son lit, en disant:

– Reste un peu jouer dans ta chambre, j’ai à causer avec maman.

– Mais oui, mon petit papa.

Valérie n’avait pas quitté son fauteuil à bascule. Elle paraissait étonnamment calme.

– Pourquoi tu as dit votre fille?

– C’est toi.

– Moi quoi?

– Qui m’a dit que Justine aurait pu être enlevée aussi. Je suis tellement bouleversée que je ne sais plus ce que je dis.

Paul laissa passer un moment.

– Ainsi, ils t’ont dit un million... à déposer où?

– On doit me rappeler.

– Il faut faire mettre le téléphone sur écoute.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Paul explosa:

– Enfin, c’est insensé. Tu donnes l’impression de ne pas être concernée. C’est tout de même ton fils!

– Tu voudrais peut-être que je me roule par terre, en criant comme une hystérique.

– Un million, tu ne te rends pas compte? Où est-ce que je vais les trouver? Déjà deux cent quarante, plus cent vingt, plus soixante.

– Quels soixante?

– Une dette de jeu.

– Tu te mets à jouer maintenant? Tu as bonne mine de me reprocher mes dépenses, au moins elles...

– Est-ce bien le moment? N’oublie pas que nous avons un fils...

– Je ne pense qu’à ça, figure-toi.

L’après-midi se passa en une attente énervée. Plusieurs fois Paul voulut faire appel à la police. Valérie l’en dissuada difficilement. Il eut du mal à garder un visage serein en jouant avec sa fille. Valérie, par contre, était de marbre.

Il était huit heures quand un taxi s’arrêta devant la maison. La personne qui en sortit était la dernière que Paul se serait attendu à voir: Sophie. Il sortit en trombe à la rencontre de la jeune femme, qui lui confia que c’était monsieur Emile qui l’envoyait pour avoir des nouvelles. Comme s’il n’avait pas pu venir lui-même! Entre temps le taxi était reparti.

– Attendez-moi là, je vais vous reconduire.

Et il jeta un coup d’œil affolé vers la maison, à l’instant même où Valérie parut sur le poron.

– Qui est-ce, Paul?

– Une employée de papa.

– Fais entrer.

Il hésitait encore sur la conduite à tenir quand Sophie franchit le portail et s’avança vers Valérie.

C’était vraiment la journée à surprises!

Au fur et à mesure que Sophie avançait, il vit un sourire naître sur le visage de Valérie alors qu’elle venait à la rencontre de l’arrivante. Elles s’embrassèrent, puis, se prenant par le bras, se dirigèrent vers la maison. Paul suivait, interloqué.

Ce fut Valérie qui donna l’explication:

– Sophie et moi avons fait toute notre école primaire ensemble, à Douai, dans le Nord. Nous nous étions perdues de vue depuis.

Elle ne précisa pas quand et où elles s’étaient retrouvées.

En d'autres circonstances, on eut débouché une bouteille de champagne, bien que pour Paul, l'affaire fût plutôt gênante. Son aventure avec Sophie était toute fraîche: la nuit dernière. Savait-elle que Valérie était sa femme?

On s'installa sur la terrasse. Valérie recommença son récit. Paul ne nota aucune divergence. Il était même étonnamment identique.

– Vous ne pensez pas qu'il faudrait appeler la police? répéta Paul à Sophie.

– Votre père attend d'en savoir plus pour le faire, répondit-elle.

– Mais de quoi se mêle-t-il encore? s'enflamma Paul. (Il se leva d'un bond.) Je vais aller mettre les choses au point. S'ils téléphonent, essayez de les faire parler longtemps et enregistrez la communication, il y a un magnétophone dans le bureau.

19

Emile dînait quand son fils pénétra dans la salle à manger ancienne où il prenait tous ses repas, servi par Séraphine, la remplaçante de Victoire. Celle-ci, mal embouchée en permanence, était la seule personne, parmi les employés, qui ne baissait pas la tête devant monsieur Emile. Quand elle eut noté l'humeur du fils sur son visage, elle se contenta de dire:

– Vous allez encore manger froid, monsieur Emile.

– Tu as mangé, Paul? demanda celui-ci.

– Je n'ai pas faim.

– Tu as tort, c'est dans les moments difficiles qu'il faut avoir le ventre plein. Assieds-toi et raconte.

Sans l'interrompre et tout en continuant à manger, sous l'œil vigilant de Séraphine, Emile écouta. Il s'offrit une rasade de vin rouge, s'essuya les lèvres d'un coin de serviette, passa un couteau pointu entre deux dents et, posément, dit:

– Il faut aller raconter cela tout de suite à Merlin.

– Qui est Merlin?

– Le patron de la répression du banditisme à Marseille.

– Non, dit Paul.

– Comment cela, non?

– Il ne faut pas mêler la police à tout cela.

– C'est leur boulot, non? Et ils le connaissent, Merlin est un as.

– Il y a de fortes chances que nous ayons affaire à la Mafia. En Italie, à chaque fois que la police s'en est mêlée, cela a fait une catastrophe.

– Nous ne sommes pas en Italie.

– Je tiens à retrouver Benoît vivant.

– Moi aussi, figure-toi. Que comptes-tu faire?

– Payer la rançon.

– Un million, c'est pas rien! commenta Séraphine.

– Cent millions, traduisit Emile.

– Cent millions, bou diou! s'exclama la servante.

– Tu l'as dit! Et où comptes-tu les trouver?

– Je viens faire appel à toi.

– Evidemment, avec toutes les conneries de ces derniers jours! J'ai appris qu'il y en a encore un gros qui vient d'arriver.

Paul se leva, furieux, le visage blanc.

– C'est mon argent et j'en fais ce que je veux. Quand vas-tu cesser de fouiner dans mes affaires?

- Je ne fouine pas: on vient me raconter.
- Madame Aubert, sans doute!
- Oh, il n’y a pas qu’elle.
- Tu me les avances ou pas?
- Je ne suis pas d’accord. Qui te dit qu’ils ne vont pas remettre cela dans un mois, puisque c’est si facile. Je vais aller téléphoner à Merlin.
- Je t’interdis.
- Emile s’était levé et se dirigeait déjà vers le meuble où se trouvait l’appareil; il se retourna d’un bloc, la moustache en bataille.
- Il y en a peu qui peuvent prétendre m’avoir interdit quelque chose, alors ce n’est pas toi, mon fils...!
- Tu étais bien prêt à les donner à Valérie pour qu’elle me quitte.
- Répète. (Les yeux de son père lançaient des flammes.)
- C’est le cœur battant à tout rompre que Paul reprit:
- Tu étais bien prêt à donner un million à Valérie pour qu’elle me quitte.
- C’est d’un ton calme, contenu, mais où perçait une certaine commisération qu’il répondit:
- C’est elle qui t’a dit ça?
- Ben oui, qui veux-tu que ce soit d’autre!
- Ta femme est une vraie salope, asséna-t-il. (Et il reprit sa progression.)
- Alors, tu refuses? cria Paul.
- La police, répondit Emile.
- Cent millions, c’est pas rien, monsieur Paul! s’exclama de nouveau Séraphine en hochant la tête.
- Oh vous, on vous a pas sonnée, lança Paul.
- Quand il quitta la pièce, il entendit son père:
- Allo, Arthur? excuse- moi de te déranger à cette heure.

20

Paul était dans un état d’énervement extrême quand il regagna la maison. Il en avait après tout le monde. Son père, Valérie, M^{me} Aubert – quel jeu jouait-elle? Sophie était encore là. Ce fut elle qui le reçut. Valérie était allée se reposer. Il l’interrogea. Oui, ils avaient téléphoné. Non, on n’avait pas pu enregistrer. Valérie n’avait pas trouvé l’appareil à temps. Demain soir au plus tard l’argent devrait être déposé.

- C’est avec plaisir que je vous donnerai tout ce que j’ai. Hélas, en grattant bien, cela ne dépassera pas soixante mille.
- Vous êtes gentille.
- Et votre père?
- Il ne veut rien savoir.
- Il s’agit pourtant de son petit-fils!
- Pas un sou.
- Votre père est dur, j’ai eu le temps de m’en rendre compte.
- C’est un salaud, je le hais.
- Il parle pourtant de vous avec beaucoup de gentillesse, il a l’air de vous adorer.
- Moins que ses sous.
- Comment allez-vous faire?
- Je vais emprunter à la banque.
- Désirez-vous une infusion?

– Je veux bien.

Il s'installa sur la terrasse surplombant le jardin. Sophie vint le rejoindre peu après avec une théière et deux tasses. Puis elle prit place sur le fauteuil à bascule. Sous la lumière de la lune qui laissait son visage à l'ombre, elle se balançait doucement, cependant que les cigales grinçaient.

Ils restèrent ainsi un long moment, silencieux, Paul absorbé dans un tumulte de pensées. Il en sortit pour poser cette question:

– Comment était Valérie, petite fille?

– Charmante camarade, toujours gaie. Après la mort de sa mère, on ne l'a plus reconnue. Elle a quitté la région. Je ne l'avais plus revue... Je suis désolée pour l'hôtel, Paul. Je ne savais pas que c'était vous... Je peux toujours dire que, réflexion faite, cela ne me convient pas.

– Non, non... je ne veux plus rien avoir affaire avec mon père. Je vais chercher un boulot ailleurs.

– Ce n'est pas facile dans la région.

– Vous avez bien trouvé, vous.

– C'est vrai, reconnu-elle en riant.

La sonnerie du téléphone retentit. Paul se leva, se dirigea vers l'appareil.

– Ici, le commissaire Merlin. Je suis un ami de votre père. Il m'a fait part de votre problème. J'aimerais vous entendre à la première heure demain à mon bureau. Je vous y attends...

Paul le coupa:

– Je ne veux rien avoir affaire avec la police. Je l'ai dit à mon père.

– Je le sais. La plupart des parents réagissent comme vous. Nous avons l'habitude de ce genre d'affaires et savons comment les traiter avec la plus grande discrétion. Je vous attends donc...

– Ne comptez pas sur moi. Je vous prierai d'autre part de faire en sorte que la police ne traîne pas dans les parages de la maison. Bonsoir, monsieur le commissaire.

Il raccrocha. Il avait été net, calme, mais ferme. C'est ainsi qu'il devrait s'adresser à son père, au lieu de s'énerver et perdre tout sang-froid.

Quand il revint, il fit part de l'appel à Sophie. Celle-ci hocha la tête.

– Je ne suis pas certaine que nous agissions bien. C'est peut-être votre père qui a raison.

– Ah non, s'énerva Paul, vous n'allez pas vous mettre de son côté! Vous aurait-il déjà embobinée?

Elle rit.

Ils observèrent un long silence, que Paul rompit.

– Cela ne va pas très bien entre Valérie et moi, peut-être pourriez-vous nous aider. C'est un peu de l'inconscience, après ce qui s'est passé entre nous, corrigea-t-il aussitôt.

Elle rit.

– Je vous l'ai dit: je ne me donne pas, je me prête seulement. Cela n'a donc pas une grande importance, bien que j'ai fort apprécié, je tiens à le préciser.

Puis, elle se fit grave pour continuer:

– Nous en avons parlé avec Valérie. Pour moi, le diagnostic est simple. Votre père en est la cause. Il ne l'a jamais acceptée. Elle n'a pas connu son propre père: elle vit cela très mal.

– Pourquoi ne s'est-elle pas confiée à moi?

– Elle ne s'estime pas le droit de s'immiscer entre un père et son fils. Il représente tant pour vous.

– C'est fini tout cela.

– Tant mieux pour elle.

Un moment plus tard, Paul lui demandant comment elle comptait regagner son appartement, Sophie répondit que Valérie lui avait offert la chambre d'amie.

Ils couchèrent ce soir-là, sous le même toit, mais dans des chambres différentes.

Paul se présenta dès l'ouverture de la banque, le lendemain matin, mais dut attendre une bonne heure l'arrivée de la sous-directrice, puis, que son premier rendez-vous prenne fin pour être enfin reçu. C'est, tendu, les nerfs à vif qu'il pénétra dans la vaste pièce où la lumière du matin entraînait à flots. Le visage de Sylvie Aubert lui parut fermé, lui aussi.

– Asseyez-vous, lui dit-elle, d'un ton grave. J'ai appris la nouvelle.

– Par qui? s' alarma aussitôt Paul.

– Par Sophie.

– Quand donc les gens cesseront-ils de se mêler de mes affaires? éclata-t-il.

– C'est parce qu'on vous aime, expliqua calmement Sylvie.

– De l'amitié comme cela, je m'en passerais bien, s'exclama-t-il.

– Peut-être un peu plus que de l'amitié, reprit-elle.

– A propos, pour quelqu'un qui prétend avoir... quelque chose pour moi, vous trouvez normal de m'espionner au profit de mon père.

Le visage de M^{me} Aubert ne montra aucune trace d'embarras mais bien plutôt de tristesse.

– C'est lui qui vous a dit cela?

– Pas plus tard qu'hier.

– C'est ma parole contre la sienne.

– Celle de mon père ne vaut plus grand-chose à mes yeux.

Elle se renversa sur son fauteuil, et se tourna pour fixer les baies vitrées.

– Votre père a fait beaucoup de mal dans sa vie... Ai-je le droit de vous en parler?

– Vous en avez déjà trop dit.

Elle prit le téléphone et dicta:

– Jusqu'à nouvel ordre, je n'y suis pour personne.

Puis, elle vérifia que porte et fenêtre étaient bien fermées. Enfin, se penchant vers Paul, elle commença:

« J'ai fait la connaissance de votre père, peu après votre naissance. Je venais d'entrer à la banque. Il en était un des bons clients et on m'avait bien recommandé de le traiter de la meilleure façon. La consigne était superflue car, comme charmeur, on ne faisait guère mieux. Jeunes et vieilles, toutes les employées en étaient folles. Il avait un mot pour chacune, lui faisant croire qu'elle était l'unique. Pour ma part, j'étais plutôt réservée. Le genre dragueur ne m'inspire guère. D'autre part, je trouvais son attitude inconvenante pour un homme qui venait de perdre une femme, prétendument adorée. Est-ce cela qui le fit s'intéresser un peu plus à moi? Quand votre père désire quelque chose, il est difficile de lui résister. Il a été mon premier amant. J'aurais pu beaucoup plus mal tomber. Désolé de dire cela devant vous.

Paul fit un geste signifiant que cela n'avait aucune importance. Elle reprit.

« J'étais éblouie. Il m'affirmait n'avoir jamais été aussi heureux avec une femme – j'ai appris par la suite qu'il avait cette sorte d'assertion facile – et que son vœu le plus cher serait que cela dure toute la vie. J'en vins tout naturellement à imaginer la suite. Elever l'enfant d'une autre, vous, d'autant que vous étiez mignon, n'était pas fait pour me déplaire; moi-même en espérais un du même père. J'attendis d'en avoir la certitude avant de lui en faire part et m'apprêtais à voir ma joie partagée. Hélas! Des sommets de l'allégresse, je suis retombée en un instant.

– Il n'est pas de moi, il ne peut pas être de moi, tu n'es qu'une traînée, cria-t-il.

» En larmes, je lui clamai ma fidélité, mon amour.

– Il n'est pas de moi, il ne peut pas être de moi, répétait-il. Je ne peux pas avoir d'enfant.

– Mais enfin, tu en as eu un.

– Je suis stérile.

– Les médecins qui t'ont dit cela sont des ânes, puisque je viens de nouveau te prouver le contraire.

» Rien n'y fit. J'aurais voulu le garder, même si le père ne voulait pas le reconnaître.

Même ce droit, il me le dénia. Il me força à avorter. Et, à la suite de cette intervention, c'est moi qui devins stérile. Je me suis mariée, ai divorcé très vite, puis ai collectionné les amants. Aucun n'a eu le pouvoir de faire lever en moi la vie. Pourquoi suis-je restée dans la région, dans une banque où je serais appelée à le revoir? Cela fait partie de ces choses incompréhensibles qui jalonnent une vie. »

Elle imprima un quart de tour au fauteuil et lui fit face.

– Voilà, vous connaissez, ou tu connais, je ne sais plus, mon secret.

Paul restait muet. Du drame que venait de lui révéler cette femme, bizarrement il n'avait retenu que son père semblait s'être vite consolé de la mort de sa mère. Est-ce que cela aussi, ce culte ostensible de la morte, allait se révéler creux? Tout un univers s'écroulait.

– Je n'aurais pas dû, déclara-t-elle.

– Mais si, mais si, affirma-t-il avec force. On ne peut toute sa vie vivre dans le mensonge. Le coup est dur, mais je m'en remettrai.

Ce n'était pas tout à fait ce à quoi pensait M^{me} Aubert. Elle se secoua.

– Bon, ce n'est pas pour cela que vous êtes venu me voir. Si nous parlions de votre problème.

Lorsqu'il quitta la pièce, il avait la promesse qu'en début d'après-midi il aurait la somme. Emile n'aurait pas apprécié les garanties entourant ce prêt. Château Pecornet y était fortement impliqué.

22

Lorsque Paul revint à la maison, porteur de la bonne nouvelle, Valérie l'agressa en lui faisant part d'un appel des ravisateurs. Ceux-ci avaient été avertis d'une action de la police. La menace qu'ils brandissaient devait être prise au sérieux.

– C'est à mon père qu'il faudrait dire cela. Je n'y suis pour rien.

– C'est ton père, pas le mien. Par contre, c'est de mon fils dont il s'agit.

Pour rien au monde, Paul n'aurait voulu reprendre contact avec son père. C'est la mort dans l'âme qu'il fit le numéro. Maria lui répondit.

– Passe-moi mon père.

– On ne dit plus bonjour maintenant? s'étonna la jeune fille.

– C'est bien le moment, passe-moi mon père, vite.

– Oh là là, j'en ai marre des Venet, aussi bien du fils que du père. Le voilà, votre papa chéri.

– Ici, Paul.

– J'avais reconnu ta voix, figure-toi. Qu'est-ce que tu veux?

– Que tu dises à ton commissaire d'arrêter son cirque.

Le ton d'Emile monta d'un bon cran.

– Ce n'est pas un petit connard comme toi qui va l'empêcher de faire son boulot et puisque je t'ai au bout du fil, écoute bien ce que je vais te dire: si tu ne changes pas tes manières, ce n'est plus la peine de remettre les pieds ici.

– C'était bien mon intention.

– T'iras chercher du boulot ailleurs, si tu en trouves!

Paul raccrocha sur cette phrase. Il était bouleversé, le cœur chamboulé.

– Alors? demandait Valérie qui était restée près du téléphone.

Paul hurla:

– C'est de ta faute tout cela. J'en ai marre, de toi, de mon père, de tout.

Sans se démonter, Valérie dit:

– Si Sophie te voyait, elle qui te prend pour quelqu'un d'équilibré et de sensé!

– Je m’en fous de l’opinion de ta copine.
 – Elle sera déçue. En ce qui me concerne, tout ce que je te demande est de m’apporter l’argent avant cinq heures. C’est l’heure limite qu’ils m’ont fixée.

A trois heures, Paul se présenta à la banque avec une petite mallette de cuir. Il monta directement au bureau de la sous-directrice. Elle lui fit part d’un appel d’un certain commissaire Merlin.

– Si l’argent de la rançon du petit Venet, vient de chez vous, m’a-t-il recommandé, n’oubliez pas d’en noter les numéros.

– Comment a-t-il su? s’ alarma Paul.

– Je pense qu’il a dû faire la même chose avec toutes les banques, le rassura Sylvie. Vous n’êtes pas contre?

– Du moment que personne ne le sait.

– D’autre part, reprit-elle, mon directeur m’a fait part d’un coup de fil de votre père, disant qu’en cas d’une demande de prêt de la part de son fils, il ne faudrait pas la rejeter mais lui en parler d’abord.

– Cela remet tout en question? s’inquiéta Paul.

– Non, mais d’ici une semaine au plus tard, il sera mis au courant. Je risque ma place. Cela ne fait rien, je ne suis pas loin de la retraite.

– Je ne sais trop comment vous remercier, dit Paul en lui prenant la main sur laquelle il déposa un baiser.

– En me gardant votre amitié, fut la réponse de Sylvie.

En sortant de la banque, Paul vérifia qu’il n’était pas suivi. Valérie l’attendait. Elle lui expliqua le scénario qu’elle avait mis au point en accord avec les ravisseurs. Paul sortirait, portant ostensiblement la mallette en cuir. En passant par Aix il prendrait ensuite la direction de Marignane. Peu après, elle se rendrait elle-même au rendez-vous qu’elle se refusa à désigner. Justine passait l’après-midi chez une petite amie. Incidemment, elle demanda si les numéros des billets avaient été notés.

– Est-ce que ce sont eux qui l’ont demandé? s’enquit Paul.

– Non, mais ils vont sûrement le faire.

Paul l’assura que non.

Au bas de la descente de Vitrolles, Paul fut dépassé par une voiture, qui le força à s’arrêter sur le bord de la route. Il s’agissait d’un véhicule de la police. On lui demanda d’ouvrir la mallette, dans laquelle ne se trouvaient que des papiers d’affaire. “Nous nous sommes faits avoir comme des bleus”, avait déclaré l’un d’entre eux. Mais on ne lui en avait pas dit plus. Lorsqu’il revint à six heures, il trouva son fils Benoît qui jouait à la maison, comme s’il venait de passer quelques jours chez ses grands-parents.

– Alors? demanda-t-il à Valérie.

– Tout s’est passé normalement.

Elle ne voulut pas en dire plus.

Paul profita d’un moment où il se trouvait seul avec Benoît pour l’interroger. Innocemment, celui-ci lui raconta qu’il avait passé quelques jours dans une maison, avec deux vieilles personnes. Un déclic se fit dans son esprit. Il pensa à une certaine maison du Muy. Benoît ne put lui en donner une description, sauf qu’il était resté dans une chambre où il y avait beaucoup de jouets. Le vieux bonhomme était grand et avait une moustache. La vieille dame était grosse. Comment s’appelaient-ils? Il ne s’en souvenait pas. Sur ces entrefaites, Valérie survint et lui reprocha de traumatiser son enfant. Il n’avait pas l’air si traumatisé que cela, fit simplement remarquer Paul.

Le soir même, le commissaire Merlin était en possession des numéros des billets.

Paul passa les jours suivants à s'enquérir d'un emploi. Il s'aperçut avec étonnement – il ne connaissait pas encore bien les hommes – que les nombreuses promesses qu'on lui avait faites, concernant un emploi éventuel au cas, bien improbable, où il se serait trouvé au chômage, se révélaient aussi vides que les bouteilles qu'on lui livrait de la fabrique. Cette même fabrique qui proclamait, il y a encore peu, manquer d'un gestionnaire de valeur, lui répondit que les temps étaient durs et qu'on avait supprimé toute embauche.

Valérie suivait toutes ses démarches avec beaucoup d'intérêt. Au bout d'une semaine, elle suggéra qu'il lui serait peut-être plus facile à elle de trouver un emploi.

– Ce n'est pas une paye de caissière au resto U qui nous permettra de vivre.

Elle ne releva pas le mesquin de la réponse. Trois jours plus tard, alors que les illusions de Paul commençaient à sérieusement s'envoler, sa femme lui annonça qu'elle avait trouvé un emploi, bien rémunéré, "suffisant pour garder notre train de vie actuel". Il s'agissait de la gérance d'un magasin de vêtements, semi-haute couture, dans le vieil Aix.

– Mais tu n'y connais rien, remarqua perfidement Paul.

– C'était mon premier métier, répliqua-t-elle.

– Je croyais que c'était la danse!

– Après la danse.

– Et tu as dû abandonner pour la même raison! s'esclaffa-t-il.

– On ne peut rien te cacher.

– Je n'aurais jamais imaginé avoir épousé une femme qui rende les hommes à ce point fous!

Elle ne releva pas, mais continua avec un rire de gorge.

– Cela va t'amuser. Tu ne sais pas comment s'appelle la boutique? La maison de Valérie.

Il n'eut pas du tout envie de rire.

Tant qu'il n'aurait pas retrouvé un travail, il resterait à la maison pour garder les enfants, lui avait-elle précisé, après, ils engageraient une personne à domicile.

Quelques heures après cette belle déclaration, il rendit visite à Sophie à Carry-le-Rouet. Les travaux de rénovation de l'hôtel avançaient bien. Elle lui fit visiter une chambre. Ils y restèrent un moment, suffisamment long pour que Paul reprenne une certaine confiance en soi. Ce n'est qu'après qu'elle lui demanda des nouvelles de ses recherches. Il lui confia qu'il avait bon espoir. Sophie, de son côté, lui révéla qu'elle avait songé à lui pour l'aider: deux ne seraient pas de trop. Mais elle craignait une réaction négative d'Emile. Incidemment elle lui apprit qu'il venait la voir tous les jours. Il n'allait pas tarder d'ailleurs.

– Tu lui fais visiter les chambres également?

La non réponse en valait une. Cela ne lui fit pas plaisir.

Le soir même, Sophie dînait à la maison, invitée par Valérie. Paul lui demanda si elle avait vu son patron dans la journée.

– Il n'est pas venu aujourd'hui, Maria m'a fait savoir qu'il était un peu souffrant.

– Lui, souffrant? s'exclama Paul. Je dirais plutôt qu'il avait mieux à faire.

Sophie le regarda en souriant. Après que Valérie eut conté la chance qu'elle avait eu de trouver un emploi, et que Sophie n'eut pas donné signe d'étonnement, Paul demanda si, déjà petite, sa femme manifestait du goût pour la couture. Les deux femmes se regardèrent. Valérie hocha la tête:

– Tu peux le dire, il n'y a rien de secret.

– C'est elle qui habillait mes poupées, ainsi que celles de deux de mes camarades. Elle était aussi douée que pour la danse.

– Puisque les talents de l'enfance remontent à la surface, je vais te présenter à Roland Petit, c'est un pote.

- Mon pauvre Paul, dit Valérie, d’un ton navré.
 - Oui, renchérit Sophie, il serait temps que vous trouviez du travail... à moins que vous ne vous reconcilieiez avec votre père.
 - Si vous vous mettez toutes les deux contre moi, je n’ai plus qu’à aller me coucher.
 - Je te laisse la vaisselle pour demain, je commence de bonne heure, ajouta Valérie.
- Il se contenta de hausser les épaules et de claquer la porte de sa chambre. Il eut le temps cependant d’entendre le rire des deux femmes.

24

La quinzaine qui suivit fut très éprouvante pour Paul. Valérie partait de très bonne heure et rentrait tard. Il conduisait les enfants à l’école le matin, les reprenait pour le repas de midi ainsi qu’à la sortie du soir. La très grande majorité des accompagnateurs étaient des mères. Au début, elles lui demandèrent des nouvelles de Valérie. Il commença par jouer le rôle du père moderne dans l’alternance des tâches domestiques. L’enthousiasme qu’il affichait en public tombait bien vite lorsqu’il se retrouvait seul à la maison. Sa recherche d’emploi continua, cette fois par téléphone. Ce fut encore plus négatif, si on peut s’exprimer ainsi. Sophie l’appela une ou deux fois pour lui prodiguer des encouragements. Elle ne parut pas souhaiter le voir. Lui-même n’en avait pas envie. Sylvie Aubert était en stage à Paris. Valérie rentrait le soir, heureuse, lui sembla-t-il, mais fatiguée de sa journée. Elle ne lui parlait pas de son travail. Il ne l’interrogeait pas.

Tout allait de travers. Il se renferma en lui-même.

Dans cette grisaille, seuls les appels de Maria lui apportaient une petite lumière. Elle lui contait les menus potins de Château Pecornet, imitant l’accent de son père, sa mère, Bacrif, Emilienne et même monsieur Emile. Il se surprit à rire.

– J’aime mieux vous voir comme cela qu’avec votre ton d’enterrement des premiers jours, lui dit-elle. (Puis elle ajouta, avec toutefois une certaine prudence:) Vous nous manquez, monsieur Paul. Ils vous regrettent tous ici.

Bien qu’il sût qu’elle mentait, il en fut cependant réchauffé. Car, à part Maria, il ne s’occupait guère du personnel, domaine réservé de son père. Peut-être pas distant, mais indifférent, pour le moins. Si, les premiers jours, ces appels de Maria l’avaient plutôt importuné, il en arrivait maintenant, passée la deuxième semaine, à les attendre. Un jour même, c’est lui qui forma le numéro.

– J’ai fait exprès, lui révéla Maria, je m’étais juré de ne plus vous appeler avant que vous ne l’ayez fait vous-même. Dites qu’on vous manque et ne jouez pas celui qui...

Il le lui dit. Château Pecornet, la vieille bâtisse, les vignes, Pedro, Bacrif, les autres employés dont il ne connaissait pas le nom, mais dont il revoyait nettement les visages, même Séraphine et son accent provençal avait pris une autre couleur, celle d’une fraternité dont il s’était exclu lui-même et dans laquelle il existait. Il fallut cependant quelques jours de plus pour que son ressentiment vis-à-vis de son père s’atténue, se gomme. En proie à ce sentiment, on a un peu tendance à ne se souvenir que du mauvais. Le bon se terre, il n’a pas droit de vie dans l’évocation. Or, des bons moments, il en avait tout de même eus avec son père. Au fur et à mesure qu’ils remontaient, il était même étonné de leur nombre.

– Et ton patron? s’enquit-il, un matin.

– Je n’osais vous en parler, répondit Maria. Je ne le trouve pas comme d’habitude. Il ne m’engueule même plus. Il me dit les choses sur le même ton.

– M^{elle} Stuyvesant m’a dit, il y a déjà quelques jours, qu’il était souffrant.

- Oh, elle!
- Tu ne sembles guère l’aimer!
- Et avec raison, s’enflamma-t-elle. (Mais elle ne la donna pas.)
- Et toi, tu penses aussi qu’il est malade?
- Je ne suis pas docteur, bougonna-t-elle.
- Il n’y a pas forcément besoin d’être médecin pour savoir si quelqu’un est malade ou pas.
- A mon avis, il ne se porte plus comme avant.
- Il y eut un silence. Il entendait la jeune fille renifler.
- Tu pleures?
- C’était comme s’il l’avait piquée.
- Moi, je pleure? Et pour quelle raison? Je me le demande bien.
- Je croyais. Ne te fâche pas. Tu as toujours ton sale caractère, à ce que je vois.
- Qu’est-ce que cela peut vous faire, puisque vous n’êtes plus là pour le supporter.
- Tu veux que je te dise quelque chose? Ton sale caractère: c’est une des raisons pour laquelle je suis content de ne plus travailler là-bas.
- Je vous déteste, cria-t-elle. Et elle lui raccrocha au nez.
- Il en était tout joyeux. Cette conversation lui avait fait le plus grand bien. Il la rappela une heure plus tard.
- Alors, ça va mieux?
- Je n’ai jamais été mal, se rebiffa-t-elle aussitôt. Où est-ce que vous avez pris cela?
- Il rit.
- Je t’adore, tiens.
- C’est d’un ton un peu dépité qu’elle répondit:
- C’est facile à dire quand on est à des kilomètres.
- Je te le dirai en face.
- Quand?
- Un de ces jours.

25

Ce jour arriva plus vite qu’il ne l’avait imaginé. Ce fut, en fait, le lendemain. Paul venait d’accompagner ses enfants à l’école et s’apprêtait à faire sa toilette, ce qui lui prenait toujours beaucoup de temps. Alors qu’il se tamponnait le visage avec un après-rasage de Daniel Hechter, la sonnerie du téléphone se fit entendre. C’était un peu inhabituel. Maria appelait en fin de matinée. Valérie, jamais. Sylvie était toujours en stage. Quant à Sophie, c’était toujours lui qui faisait le premier pas. Cette fois c’était elle. Le message exprimait son désir de le voir au plus tôt.

- Vous avez une nouvelle chambre à me faire visiter? ricana-t-il.
- Ce dont j’ai à m’entretenir est autrement plus important, répondit-elle posément, mais fermement.
- Diable! Que peut-il y avoir de plus important pour moi que de faire l’amour avec une jolie femme? Qui baise bien de plus! s’efforça-t-il de plaisanter.
- Votre vie, cher ami, votre vie tout simplement.
- Et vous volez à mon secours! Je ne vous connaissais pas une telle imagination.
- Je vous attends en début d’après-midi, à l’hôtel, après que vous ayez conduit vos enfants à l’école. A tout à l’heure, Paul.
- Mais, mais! s’écria celui-ci.
- Sophie avait raccroché.
- Il s’interrogea sur la signification de cette conversation. Pour peu qu’il la connaisse, la

jeune femme ne lui avait pas semblé être du genre petit plaisantin. Le ton lui avait paru fort grave, au contraire. Que pouvait bien signifier tout cela? Il ne se connaissait pas d'ennemis susceptibles de... Il ne se droguait pas, ne fréquentait pas ces boîtes de nuit d'Aix qu'on disait entre les mains du milieu marseillais et que se disputaient les Corses. Qui pouvait lui en vouloir au point d'attenter à sa vie? L'image de son père l'effleura un moment, qu'il rejeta aussitôt. Il s'en voulut même d'avoir osé imaginer. Il en était là de ses supputations quand une nouvelle sonnerie retentit.

C'était Maria. Le ton était grave, lui aussi. Le message, court.

– Votre père veut vous voir tout de suite.

– Il veut faire la paix! fanfaronna-t-il.

– Monsieur Paul, passez me voir avant, j'ai quelque chose à vous dire que je ne peux pas au téléphone.

Il ne se demanda pas longtemps ce qu'il allait faire. A peine le combiné reposé qu'il nouait sa cravate, enfila sa veste et vérifiait que les clefs de la voiture étaient bien dans sa poche.

L'emplacement du parking, réservé à M. Paul, l'était toujours. La peinture de la pancarte lui parut fraîche. Lorsqu'il sortit de la voiture, l'odeur si particulière de Château Pecornet le saisit. Une image d'enfance revint.

Son père venait de lui offrir un vélo tout terrain. A peine sorti du carton il n'eut de cesse de l'enfourcher. Dans une descente, il ne trouva pas le frein. Bacrif qui passait malencontreusement par là fut percuté de plein fouet. Il se mit aussitôt à hurler qu'il était mort ou qu'il avait au moins une jambe cassée. Puis, devant l'air un peu affolé du jeune garçon il éclata de rire et, en se frottant la jambe dit:

– Ci pas cassé, mais ti aurais pu. Toi pas freiner?

Paul avoua son ignorance. Bacrif lui avait alors dit: "ti pédales en arrière, ci tout!"

Comme promis, Paul passa par le bureau de Maria. Celle-ci était vêtue de noir.

– Il y a un décès chez toi? demanda Paul.

– Non. C'est la mode et cela me va bien.

– Je reconnais, dit Paul. Cela te vieillit.

– C'est pas plus mal.

Un peu plus de quinze jours avant il avait quitté une jeune fille. Il avait devant lui une femme. Il lui sembla même qu'elle s'était légèrement maquillée. Mais le temps lui manquait pour analyser un peu plus.

– Mon père est là?

– Il vous attend.

– Pourquoi? Il était sûr que j'allais venir?

– Oui.

Cette assurance ne lui plut pas. Imaginait-il que rien ne s'était passé et qu'il suffisait de sonner pour qu'il accoure! Il songea un bref moment à repartir.

Maria dut ressentir cette hésitation.

– Je vous annonce?

– Tu avais quelque chose à me dire, avant.

– J'ai réfléchi: il vaut mieux pas.

Emile ne se leva pas à l'entrée de son fils. C'est d'un air sévère qu'il le suivit depuis la porte jusqu'à se trouver en face de lui de l'autre côté du bureau.

– Assieds-toi, j'ai à te causer.

Son père lui parut effectivement las. Les rides du front lui semblaient plus marquées, les cheveux plus gris. Quinze jours seulement s'étaient écoulés! Il lui avait dit: "assieds-toi" comme s'ils s'étaient quittés la veille. Peut-être son désir était-il de vouloir effacer les paroles

malheureuses qui les avaient séparés? Une fois que son fils fut assis, Emile le regarda bien en face. Paul s'était trompé: ce n'était pas un père qu'il avait en face de lui mais un juge. Avant même qu'il ait prononcé ses premières paroles.

– On a retrouvé la trace des billets.

– Quels billets?

Le regard de son père se fit plus dur.

– Ceux de la rançon... On les a retrouvés dans une banque. Tu m'écoutes?

– Oui, oui.

– Ce n'est pas l'impression que tu donnes.

Cet air sévère, lointain, en un mot: justicier, qu'arborait en ce moment son père, le paralysait. Il se souvint d'une scène, laquelle s'était déroulée dans le même endroit.

Un soir qu'il revenait de l'école, Emile l'avait fait appeler. Et c'est avec ce même air, accentué par la différence de taille entre l'adulte et le jeune garçon, qu'il l'avait accueilli.

– Alors, il paraît que tu triches maintenant?

Il aurait voulu lui dire que c'était pour avoir une bonne note, afin de lui faire plaisir... mais rien ne passait sa gorge serrée à lui faire mal. Il était comme l'oiseau hypnotisé par le serpent: image qu'il avait vue dans un livre.

– J'aime mieux te prévenir, si tu recommences une seule fois, tu n'es plus mon fils. Il n'y a pas de place pour les menteurs chez les Venet.

Emile reprenait:

– Les billets – il fit le geste de les compter – on les a retrouvés à Paris, dans une banque.

– Oui, oui, dans une banque à Paris.

Inexplicablement, cela ne le touchait guère.

– Une femme les a versés sur son compte... une certaine Valérie – Paul commença à s'éveiller – Valérie Hoolder.

Le nom de jeune fille de sa femme!

Cette fois, Paul était, non seulement complètement réveillé mais la proie d'un tumulte de pensées qui se succédaient à une vitesse folle.

– Ce n'est pas tout... de ce compte, elle s'est servie pour tirer un chèque qui a servi à acheter le magasin: la Maison de Valérie... avec mon argent.

Paul n'essaya même pas de discuter ce dernier point. Il était effondré. C'était donc Valérie qui avait organisé toute l'affaire!

Son père continuait de son ton de comptable. Il n'avait même pas l'air en colère, amer simplement ou plutôt, dégoûté.

– Veux-tu connaître le montant du chèque? Exactement un million trois cent soixante mille.

Un million plus deux cent quarante, plus cent vingt. Le calcul fut rapidement fait par Paul. Son père avait dû l'effectuer avant lui.

– Dans un sens, elle a été honnête, fit remarquer Emile avec un rictus. Elle ne nous a escroqués que de la somme exacte qui lui était nécessaire.

Paul remarqua le 'nous'. Cela le réchauffa un peu. Il n'avait encore rien dit. Accablé. Incapable de prononcer quoi que ce soit. Emile reprit.

– Ce n'est pas tant la somme. Lourde, certes, mais j'en ai vu d'autres et nous avons de quoi. Non, c'est ce qui va suivre. Cela va finir par se savoir. Merlin est discret, mais il n'est pas seul sur l'affaire. De quoi vais-je avoir l'air, moi, le roc, l'incontournable en affaires?

– Mais non, c'est moi, s'écria Paul. Tout est de ma faute. J'ai été... nul. Ce que je suis, d'ailleurs. Je m'en suis rendu compte quand j'ai cherché du travail.

– Tu n'es simplement pas fait pour le dur milieu de l'argent, corrigea son père. Tu es un artiste, comme ta mère. J'aurais dû te laisser continuer quand tu voulais tenter le concours du conservatoire à Paris.

- Ne me parle plus de cela. C’est enterré, dit Paul avec hargne.
- Ils restèrent un long moment silencieux.
- J’ai décidé de vendre, déclara soudain Emile. J’ai un acheteur.
- Tu veux vendre Château Pecornet? s’écria Paul.
- Oui. Avant que tu ne le fasses toi-même, le jour où tu hériteras.
- Loin de moi cette idée.
- Tu y seras contraint malgré toi. Il suffit de voir ce qui se passe depuis un certain temps.
- Bref, tu n’as pas confiance en moi.
- M’en donnes-tu l’occasion?
- Tu as sans doute raison.
- Pour ma part, je vais prendre le large. On me propose de participer à une affaire, sous le soleil, aux Caraïbes: un complexe hôtelier de grande classe. Des capitaux du monde entier.
- Qui t’en a parlé?
- Sophie.
- Ah!
- Tu as l’air sceptique!
- Je n’y connais rien en affaires, me dis-tu toujours.
- Donne-moi ton sentiment.
- Que sais-tu du passé de Sophie? As-tu fait une enquête?
- Quand j’embauche du personnel, je me fie toujours à mon instinct. Cela ne m’a pas trop mal réussi. Tu vas sans doute me poser la question de ton devenir.
- Paul n’y avait, à vrai dire, pas pensé, tellement il se sentait accablé.
- Je te laisse l’hôtel de Carry-le-Rouet. Plus tard il y aura sûrement une place pour toi sous les tropiques. Allez, tu ne t’en sors pas si mal. Je ne dis même pas ce qu’il conviendrait de faire avec ta femme. C’est ton problème. Je ne veux plus m’en mêler. Laisse-moi maintenant, j’ai à faire.
- Paul se leva, les épaules lourdes. Il sortit directement, sans passer par le bureau de Maria. Celle-ci, qui devait surveiller, se précipita vers lui, alors qu’il se dirigeait vers le parking.
- Alors? demanda-t-elle, d’un air véritablement inquiet.
- Alors, rien, répondit Paul.
- Je vois bien que non, rien qu’à votre air, s’entêta-t-elle.
- Et si j’ai envie de ne rien te dire, c’est mon droit, non? s’enflamma Paul.
- Est-ce vrai que monsieur Emile désire vendre Château Pecornet?
- Tu écoutes aux portes maintenant?
- C’est parfois utile.
- Il en est question en effet.
- Et vous, qu’allez-vous devenir?
- Il aurait dû remarquer qu’elle s’inquiétait davantage de lui que d’elle-même.
- Papa me laisse l’hôtel de Carry-le-Rouet. Il y aura une place pour toi si tu veux.
- Je ne quitterai jamais Château Pecornet.
- A condition que le futur propriétaire veuille te garder.
- Il n’est pas encore vendu.
- Pourquoi tu dis ça?
- Parce que je ne peux pas imaginer que votre père veuille s’en séparer.
- C’est pourtant ce qu’il vient de me dire.
- Depuis que cette Sophie est entrée ici il n’est plus le même. Vous non plus d’ailleurs.
- On dirait qu’elle vous a ensorcelés.
- L’époque des sorcières est révolue, ma pauvre Maria. Bon, il faut que j’y aille maintenant.
- Où?
- A Carry-le-rouet, voir où en sont les travaux.
- En sortant, il croisa Bacrif qui lui lança:

– Ça va, monsieur Paul?
 – Ça va, Bacrif.
 Il simula un air réjoui pour lui répondre.
 C'est avec une lenteur inaccoutumée qu'il sortit du domaine.

26

Le mistral qui avait soufflé fort la veille s'était calmé, laissant un ciel d'un bleu intense et une température agréable. Paul passa chez lui pour se changer. Il ne trouva personne à la maison. Abandonnant le costume pour un pantalon en toile, une chemisette à col ouvert, il se couvrit nonchalamment les épaules d'un pull de couleur. Si l'ensemble était léger, il se sentait, quant à lui, d'une lourdeur infinie. Sur l'autoroute, il se fit même doubler par des semi-remorques. S'il avait manifesté une certaine aigreur quand son père l'avait dessaisi de la direction de l'hôtel quelques semaines auparavant, à présent qu'il la lui avait restituée, il n'était pas certain que cela lui fasse plaisir. L'annonce de la vente de Château Pecornet l'avait beaucoup plus touché qu'il ne l'aurait cru. Pour un peu, il se serait senti des affinités nouvelles envers les vignobles et tout ce qui entoure le vin.

La Sophie qui l'accueillit était tout simplement rayonnante. La couleur de la peau s'était accentuée, à croire qu'elle passait les journées sur les plages au lieu de surveiller les travaux de l'hôtel. Ceux-ci avaient pourtant bien avancé.

– Comment allez-vous, Paul?

Ils ne se tutoyaient qu'au lit. Telle n'était pas l'intention de Paul, en ce jour.

– Moins bien que vous, je suppose.

– C'est vrai que vous n'avez toujours pas trouvé de travail.

– Si.

– J'en suis bien aise. Dans quelle branche?

– L'hôtellerie... Ici même. Mon père vend le domaine viticole et me laisse l'hôtel. Vous avez fait du bon travail. Ce n'en sera que mieux.

Sophie ne manifesta aucun étonnement, dans un sens comme dans un autre. Elle l'invita au bar. Celui-ci était pratiquement terminé. Par les baies vitrées, légèrement entrouvertes, on pouvait voir une petite plage où quelques personnes prenaient encore le soleil automnal. Ils prirent place autour d'une table ronde. Paul prit un Perrier. Elle, un jus d'orange.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de complexe hôtelier?

– Une affaire tout ce qu'il y a de plus sérieux. Enormément d'argent à gagner.

– Pour qui? Pour vous?

– Paul, vous me décevez.

– Je sais, je déçois tout le monde en ce moment.

– Mais non, mais non, ce n'était qu'une expression!

– Et vous qu'est-ce que vous devenez?

Elle prit un air étonné.

– Comment? Votre père ne vous l'a pas dit?

– Dit quoi?

– Que lui et moi...

– Lui et vous quoi? Vous n'allez pas me dire que mon père vous a demandé en mariage!

– Eh si!

– Tout, mais pas ça!

– En quoi cela vous dérange-t-il? Vous craignez pour l'héritage?

– C'est bien le dernier de mes soucis.

– Nous ferons les choses en règle. Contrat de séparation de biens en bonne et due forme.

– Vous n’allez tout de même pas me dire que vous l’aimez!
 – Je l’apprécie beaucoup. Je sais que je trouverai auprès de lui toute la sécurité dont je rêve. Après ce que j’ai vécu, c’est tout ce à quoi j’aspire.

– Vous lui avez dit que...

– Je vous en laisse le soin si vous estimez que c’est indispensable.

Paul était atterré. Il n’aurait su vraiment dire pour quelle raison. Il avait éprouvé une forte attirance pour cette fille, mais ce n’était qu’une aventure. Il ne l’avait jamais aimée. Il ne pouvait donc s’agir de jalousie! Etant données ses relations avec son père, son départ ne créerait pas un grand vide. Non, vraiment il ne voyait aucune raison à ce qu’il ressentait.

– Vous n’avez pas l’air d’approuver! reprit-elle.

– Mon père a toujours fait ce qu’il a voulu.

– Votre mère est morte il y a suffisamment longtemps.

– Laissez ma mère où elle est.

– Excusez-moi.

– Je prendrai bien un whisky.

Elle se leva. Il ne fit aucune attention à ce corps que la courte robe mettait si bien en valeur. A peine le verre posé sur la table qu’il s’en saisit et le vida d’un trait. C’est en se forçant à sourire qu’il prononça les paroles suivantes.

– Vous avez quelque chose sur ce fameux projet qui a emballé mon père.

– Cela vous intéresse?

– J’aimerais y jeter un coup d’œil.

Elle se leva de nouveau et revint peu après avec un porte-document en cuir.

– Tout est dedans.

Il le prit et se leva.

– Vous ne restez pas? demanda-t-elle en s’étirant.

Cette invite à peine déguisée ne provoqua que dégoût chez Paul. Il se contenta de secouer la tête en guise de négation.

– Dommage, fit-elle. Votre père n’en aurait rien su.

Une garce, il avait en face de lui, une belle garce, sûre d’elle. Il ne pouvait décemment pas la laisser mettre le grappin sur son père.

Sur le chemin du retour, l’idée lui vint de se rendre au magasin où Valérie travaillait. Il n’y était encore jamais allé. Il finit par y renoncer.

27

Après leur retour de l’école, Paul joua avec ses enfants, puis il les doucha, les prépara pour la nuit, leur servit à manger, et les coucha.

Après s’être servi un whisky, il s’installa sur la terrasse, en attendant le retour de Valérie.

Elle parut, joyeuse, et lui déposa un petit bisou sur les lèvres.

– Je ne savais pas que j’avais épousé une femme escroc, lui lança-t-il, cependant qu’elle se dirigeait vers sa chambre.

Sans se retourner, elle répondit:

– Tu permets que j’aie me changer?

Quand elle revint son visage était aussi lisse que celui d’un enfant.

– Tu m’as traitée d’escroc, ai-je cru entendre?

– Effectivement.

– Peut-on savoir pourquoi? (Elle restait d’un calme étonnant.)

Paul raconta: les numéros des billets, retrouvés sur un compte en banque à Paris, au nom d'une certaine Valérie Hoolder; le chèque pour acquérir la boutique. Le sourire ironique avec lequel son épouse accueillait ces révélations l'estomaqua.

– Et alors? se contenta-t-elle de dire.

– Alors? Comment appelles-tu cela sinon une escroquerie!

– Il n'y a pas de vol entre époux.

Ahurissant, ce manque total de scrupule ou de remords de la part de Valérie!

– Mais enfin, pourquoi as-tu agi ainsi?

– Si je vous avais demandé de l'argent pour m'acheter ce magasin, me l'auriez-vous prêté.

– Comme cela, à froid, je ne peux pas le dire. Pourquoi n'as-tu pas accepté le million que papa te proposait pour me quitter?

– Parce qu'il ne me l'a jamais fait. Comme je me doutais bien qu'un jour ou l'autre, sous la pression de ton père, tu allais finir par me larguer, j'ai voulu assurer mes vieux jours, à moi et à mes enfants.

Paul en restait sans voix.

– Sais-tu qu'à cause de toi, papa met en vente Château Pecornet?

– Que veux-tu que cela me fasse: je n'y ai que des mauvais souvenirs.

– C'est là que nous nous sommes connus.

– Tu appelles cela un bon souvenir?

– Pour papa, je suis certain que vendre le domaine est un véritable drame.

– Tu l'appelles papa maintenant? Je vois que tu es rentré dans le giron, encore un peu plus. Je ne peux que me féliciter d'avoir pris mes précautions.

– Non seulement tu n'as aucun cœur, mais de plus, aucune morale, s'indigna Paul.

– Et ton père, il en a de la morale? Veux-tu savoir pourquoi il m'en veut à mort?... C'est parce que je me suis toujours refusée à lui.

– Qu'est-ce que tu dis? hurla Paul.

– Ce n'est pas une mais plusieurs fois que ton cher père m'a fait des propositions.

– Tu n'es guère son genre.

– Il devait être en manque.

– Tu pourrais le répéter devant lui?

– Bien sûr, il ne me fait plus peur.

C'en était trop pour Paul. Depuis ce matin, il avait l'impression d'être une balle que se renvoyaient d'abord Emile, puis Sophie, et maintenant Valérie. Il se prit la tête entre les mains, comme pour l'empêcher d'éclater. Dans cette attitude, il s'adressa de nouveau à Valérie.

– Tu me jures que c'est vrai, ce que tu viens de me dire?

C'est d'un ton glacé qu'elle répondit:

– Qu'est-ce que cela apporterait de jurer? C'est la vérité... Je conçois qu'elle te soit douloureuse.

– Tu y étais peut-être pour quelque chose!

Elle ne répondit pas tout de suite.

– Mon pauvre Paul, je m'aperçois que tu as été véritablement retourné. Quoi qu'il fasse, quoiqu'il ait fait, tu t'arranges toujours pour lui donner raison.

– Mais c'est mon père, sanglota-t-il, je n'ai plus que lui au monde.

– Merci pour moi et les enfants.

Il n'en pouvait plus. Se levant, comme un somnambule, il se dirigea vers la salle de bains. Dans la pharmacie de maison, il prit deux somnifères qu'il avala avec avidité. Dormir, dormir, ne plus penser. L'idée même lui vint d'en prendre une dose plus forte, définitive, mais il la rejeta.

Un bulletin d'information le réveilla, celui de onze heures à Radio Monte-Carlo. Il était de nouveau question d'incendies, cette fois en Corse. Il coupa. Sa tête était lourde, la bouche empâtée. Se levant à demi il aperçut un bout de papier posé sur le poste de radio. Il s'en saisit. C'était un mot de Valérie l'informant que c'était elle qui avait programmé l'heure du réveil afin qu'il n'oublie pas d'aller chercher les enfants à l'école.

Sous la douche, les événements de la veille lui revinrent. Bizarrement, il n'arrivait pas à en vouloir à son père. En revenant dans la chambre, il vit, sur la commode, la serviette en cuir que Sophie lui avait confiée la veille. En sortant les documents il les parcourut rapidement. Inexplicablement, il ressentit un malaise. Pour une seule raison: le projet s'entourait de trop de garanties.

Après un rapide petit déjeuner, Paul prit la route de Château Pecornet. La voiture de son père ne se trouvait pas sur le parking.

- Sais-tu où est papa? demanda-t-il à Maria.
- Il ne me dit pas tout ce qu'il fait... pas davantage que vous.
- Il faut absolument que je le voie.
- Vous n'êtes pas le seul.
- Toi, tu sais quelque chose.
- Où voulez-vous qu'il soit, sinon près de cette...?
- A Carry? J'y vais.
- Attendez, monsieur Paul, j'ai quelque chose à vous dire.
- Cela peut attendre.
- Je ne le pense pas.
- Fais vite alors!
- Asseyez-vous, vous me donnez le tournis.

Il s'assit à contre cœur.

- Voilà... Je me suis permis de fouiller dans le sac de cette Sophie.
- Ce n'est pas bien.
- Gardez votre morale pour vous.
- Et alors sur quoi es-tu tombée?
- Elle l'avait laissé dans mon bureau. Voilà ce que j'ai trouvé.

Du tiroir de son bureau elle sortit une feuille de papier qu'elle lui tendit.

Il s'agissait d'une photocopie d'une photo. Celle-ci montrait un homme en uniforme, un officier sembla-t-il à Paul qui avait échappé au service militaire.

- Bel homme, fit-il.

Maria haussa les épaules et lui tendit une deuxième feuille.

- L'envers de la photo, précisa-t-elle.

On y lisait: "à l'amour de ma vie". Une signature suivait. Deux initiales en lettres gothiques E C.

- C'est toi qui as fait les photocopies?
- Oui, pourquoi... il ne fallait pas?
- Il était quelque peu assommé.
- Et tu en déduis quoi? finit-il par dire.
- Que cette Sophie a un autre homme dans sa vie.
- Elle en a des tas! s'écria-t-il en exhalant sa mauvaise humeur.
- Dont vous.
- Et alors? Tu es jalouse?
- Je me fiche de vous.
- Merci.
- C'est à cause de votre père. Il est question de mariage entre cette Sophie et...
- Je le sais.

– C’est lui qui vous l’a dit?

– Ça te regarde?

Elle lui lança un regard noir. Il se tourna d’un coup, entra en coup de vent dans son bureau, referma la porte d’un coup de pied et saisit son téléphone pour appeler son ami Etienne à l’agence immobilière, afin de le prévenir de son passage.

29

L’agence immobilière fondée par le père d’Etienne était une des plus grosses de la région. Comme il se doit, ses bureaux donnaient sur le cours Mirabeau. Une jolie jeune femme le reçut. Lorsqu’il annonça qu’il avait rendez-vous avec le fils, le visage de cette dernière s’éclaira. Par le téléphone intérieur, elle avertit de la présence de Paul. Après avoir raccroché, elle lui indiqua de la suivre. Une lourde porte capitonnée en cuir noir portait l’inscription Direction. Elle le précéda dans la pièce, très grande. Derrière un immense bureau, Etienne trônait dans un fauteuil en bois et cuir. Il se leva, vint à la rencontre de Paul, puis souriant à la jeune femme, lui dit:

– Vous pouvez nous laisser, Brigitte.

Le visage de celle-ci était tout charme. Les deux hommes la regardèrent pendant qu’elle sortait.

– Comment tu la trouves? demanda Etienne. Elle est toute nouvelle.

– J’ai un tas d’emmerdes en ce moment, alors les femmes!

– Si tu en es là, c’est qu’effectivement cela ne doit pas bien aller, constata Etienne.

Il se réinstalla sur son fauteuil et posa les mains à plat sur le cuir du meuble-bureau.

– C’est le bureau de mon père. Il est parti en croisière pour un mois, dans les Caraïbes, avec une jeunesse. Il veut prendre du bon temps, m’a-t-il dit, et m’a laissé tous pouvoirs.

– Tu ne crains pas avoir des surprises avec cette jeunesse au retour?

– Mon père n’a jamais mélangé le cul et les affaires.

– Le mien non plus, jusqu’à présent.

– Ah bon!

– Il est question de mariage entre Sophie et mon père.

– Je te l’ai dit l’autre jour: non seulement une garce, mais dangereuse.

– Tu as appris quelque chose à son sujet?

– A mes dépens, oui, mais je suppose que tu ne m’as pas demandé rendez-vous pour me parler d’elle.

– Indirectement, si. Papa a décidé de vendre Château Pecornet.

– Je sais. C’est un confrère qui a l’affaire. Il a même un acheteur qui, entre parenthèses, est un vieux filou. Il faudra que tu conseilles à ton pater de se méfier.

– Mon père n’écoute que lui. Et il songe à investir dans ce truc. Tiens, lis-moi cela.

Et il lui déposa la liasse de documents sur la table. Dès les premières lignes il tiqua et lâcha un: “ah!” mais n’en dit pas plus. A la fin, il reposa le document, resta un moment songeur puis fit la moue.

– Trop beau pour être honnête!

– C’est l’impression que j’en ai eue, confirma Paul.

– De plus, cet Eliacin de Caumont: un des promoteurs!

– Tu le connais?

– Moi, non, c’est papa. Je me souviens de l’histoire car le nom m’avait frappé. Mon père a servi dans la Légion Etrangère. Le putsch d’Alger en 61, avec de Saint Marc, il en était. Au contraire de bien d’autres, papa lui a gardé son amitié. Il n’a jamais rien renié. A la suite de

cela il a dû quitter l'armée en clamant tout haut: "je vais leur faire voir, moi, ce dont un Marc Bellot est capable". Le résultat est là, fit-il en montrant les lieux d'un geste circulaire. Le Front National aurait bien voulu le récupérer, de même que le RPR. Si j'ajoutais que le PS lui-même l'aurait bien vu sur leur liste pour les municipales! Te dire si sa vengeance, il l'a eu belle! Le lieutenant Eliacin de Caumont, vicomte, authentique vieille noblesse française, servait sous ses ordres. Beau gosse, charmeur, il faisait des ravages parmi la colonie féminine d'Alger. Mon père fut, lui aussi séduit, dans un premier temps. Mais il n'abandonne jamais son sens critique, c'est pourquoi pour la nénette qu'il se farcit sous les tropiques, je n'ai pas grande crainte. Quelques petites magouilles du lieutenant lui sont alors revenues aux oreilles, qu'il a bien voulu mettre sur le compte: erreurs de jeunesse, jusqu'au jour où le beau vicomte a servi d'intermédiaire pour la vente d'un grand domaine viticole d'Oranie appartenant à un Juif pied noir, lequel craignait l'indépendance de l'Algérie. L'acheteur était un Arabe. Caumont a touché une importante commission. La vente ne s'est pas faite. L'acheteur n'avait pas le moindre petit franc devant lui. Caumont a gardé l'argent en menaçant le vendeur de le dénoncer auprès de l'OAS comme déserteur. Celui-ci est venu néanmoins se plaindre à la Légion. C'est mon père qui a instruit l'affaire. Le lieutenant a tout nié et raconté que l'affreux Juif avait voulu se venger parce qu'il lui avait piqué sa maîtresse. Il n'y avait aucune preuve. Mon père a noté cependant dans les semaines qui ont suivi des dépenses peu en rapport avec la solde de lieutenant. Pendant le putsch où la Légion régnait en maîtresse à Alger, on apprit la mort accidentelle du Juif. A la suite de l'échec du soulèvement, papa quittait l'armée. Un vicomte Eliacin de Caumont, ancien officier de l'armée française, comme le précise le document, il ne doit pas y en avoir un régiment. M'est avis qu'il s'agit de notre homme. Je crois me souvenir avoir entendu papa évoquer une affaire un peu similaire, qui se serait déroulée en Afrique, cette fois, et dans laquelle de Caumont aurait également été mêlé.

– Il faut avertir mon père, s'écria Paul, dès le récit terminé. Dommage que le tien ne soit pas là, ajouta-t-il.

– Les deux hommes ne s'aiment guère, confia Etienne. Ton père croirait qu'il lui raconte cette histoire parce que nous n'avons pas fait affaire pour la vente du domaine. Nous lui aurions d'ailleurs conseillé de réfléchir.

Paul lui tendit alors la première photocopie.

– Il s'agit d'un lieutenant de la Légion, précisa Etienne.

Paul lui tendit la deuxième.

– EC pourrait très bien signifier Eliacin de Caumont. Où as-tu trouvé cela?

– Une photo, dans le sac de Sophie.

– Ce serait elle l'amour de sa vie?

– Fort probable.

– Et ils seraient en cheville.

– Je crois que c'est la conclusion à laquelle il faut s'arrêter.

– D'elle, plus rien ne m'étonnerait! reprit Etienne.

Il gloussa deux ou trois fois puis s'agita sur le fauteuil, avant de continuer.

– Ce que je vais te dire n'est pas très glorieux, mais si cela peut te servir! Je me suis fait escroquer de soixante mille francs. Elle m'a tout simplement menacé d'aller tout raconter à ma femme si je ne lui prêtais pas cette somme. Tu connais Béatrice! J'ai préféré cracher.

Confidence pour confidence, Paul n'osa pas lui raconter que, dans le genre, Valérie avait fait beaucoup mieux.

A peine sorti de l'agence, Paul décida de se rendre à Carry-le-Rouet.

La première chose qu'il remarqua en arrivant sur le parking de l'hôtel fut une Golf noire. Sur la portière s'étalait une inscription: Château Pecornet. Un employé? Lopez? A moins que ce ne fut tout bonnement le patron. Un coup d'œil à l'intérieur lui montra une canne, celle d'Emile. Un coup au cœur fut suivi par un long moment d'hésitation. Fallait-il rebrousser chemin ou pas? Sur un coup de tête, il décida au contraire de les affronter, tous les deux. Le comptoir de la réception était flambant neuf. Il n'y avait personne, pas davantage au bar. Entendant des bruits il se dirigea vers la future salle à manger. Un plâtrier y travaillait.

– Vous n'avez pas vu la patronne? demanda-t-il.

L'homme semblait étranger: il dut lui répéter la question. Peut-être en haut, fit-il en levant la main.

L'hôtel comportait deux étages. Les chambres du premier étaient toutes refaites. Il les ouvrit les unes après les autres. Puis accéda au second étage. Un bruit de voix le guida. Arrivé devant la porte, il crut reconnaître celle de son père. C'est à ce moment seulement qu'il s'affola de son intention. S'il se trouvait dans la chambre avec Sophie! Ce qui était, après tout, le plus probable. Son cœur se mit à cogner, sa gorge se serra. Comme paralysé devant cette porte. Soudain celle-ci s'ouvrit et il se trouva face à face avec Sophie. On ne peut dire lequel fut le plus étonné. Mais le regard de Paul s'était tout de suite porté vers l'intérieur de la pièce. Son père, en chemise et caleçon était en train de remettre son pantalon. Le regard qu'il lança à son fils terrifia celui-ci. Sophie, rapidement remise de son étonnement, arborait même un sourire ironique.

– C'est moi que vous vouliez voir ou votre père?

Paul se sentait incapable de prononcer la moindre parole. Ses yeux sautant de Sophie à Emile et vice-versa.

– C'est moi qui vais le voir, tonna ce dernier, laissez-nous deux minutes, voulez-vous, Sophie?

– Tout le temps que vous voudrez, concéda celle-ci, d'un ton mondain. Mais, si vous permettez, j'aimerais auparavant dire deux mots à votre fils?

Elle entraîna Paul dans le couloir et ferma la porte derrière eux. Puis elle lui tendit une liasse de billets.

– Les soixante mille francs que je vous avais empruntés.

Il fut tenté de les refuser puis songea tout d'un coup que ce devait être ceux d'Etienne. Il les lui reverserait.

– Je tiens toujours parole, ajouta-t-elle. Rejoignez votre père maintenant.

Et elle lui tourna le dos.

Paul pénétra de nouveau dans la chambre. Son père finissait de se rhabiller. En haut du lit, défait, les oreillers portaient la trace de deux têtes. Paul ne put s'empêcher d'imaginer ce qui venait de se passer. Ce n'était pas la jalousie qui l'habitait mais de la pitié pour le vieil homme qu'une garce était en train d'enserrer dans ses filets. La peur l'avait quitté, ce sentiment qui, toute sa vie, l'avait paralysé en face de l'auteur de ses jours. Pendant que celui-ci se rhabillait, il nota combien il avait vieilli en si peu de jours. Le pantalon passé, Emile se tint les reins d'une main, cependant qu'il respirait fort, puis il se rassit.

– Qu'est-ce que tu voulais?

Le ton exprimait plutôt de la lassitude que de la colère.

– Te parler, vous parler à tous les deux.

– Tu aurais peut-être pu choisir un autre endroit.

– Un ouvrier en bas m'a dit que la patronne était dans les étages.

– Tu pensais sans doute que j'étais venu pour inspecter les moquettes, s'efforça-t-il d'ironiser. Je n'ai pas encore dételé, contrairement à ce que tu peux penser.

- Je ne pense rien. Je voulais simplement te mettre en garde.
- Je sais, tu es contre ce mariage, Sophie me l’a dit.
- Tu aurais peut-être pu m’avertir, plutôt que je l’apprenne d’elle!
- J’aurais pu effectivement, je n’en ai pas vu la nécessité. C’est tout ce que tu voulais me dire?

- Cette affaire touristique aux Caraïbes ne m’inspire pas confiance
- Serais-tu, en quelques jours, devenu un spécialiste de l’investissement? C’est une affaire en or, présentant toutes les garanties.
- As-tu pris des renseignements? insista Paul.
- Tous les renseignements nécessaires.

A la légère hésitation qui transparut dans cette réponse, Paul sut qu’il avait tout simplement fait entière confiance à Sophie.

C’est alors qu’il conta son entrevue avec Etienne. Si Emile commença par s’écrier que pas un Bellot ne valait l’autre, il l’écouta cependant jusqu’au bout. Puis resta silencieux, se tortillant la moustache comme chaque fois que cela n’allait pas comme il le voulait. Enfin, ironiquement, il lâcha:

- Je te remercie de te soucier de moi ainsi... à moins que ce ne soit l’héritier qui s’inquiète.

Quelques jours auparavant, Paul aurait claqué la porte. Il resta calme, toujours adossé à la porte, se contentant de changer de pied d’appui.

- Tu peux faire tout ce que tu veux, même vendre cet hôtel.
- Cela ne t’intéresse plus?
- Je ne sais pas, je ne sais plus.
- Il faudrait enfin que tu saches ce que tu veux.
- Je ne veux pas que tu vendes Château Pecornet.
- Trop tard.
- As-tu pensé à tous les gens qui y travaillent, Lopez, Bacrif...
- Maria! fit-il avec un léger sourire.
- Oui, Maria.
- L’acheteur devra s’engager à les garder.

Il avait fini de se rhabiller. Paul nota un pli profond sur le front de son père, comme à chaque fois qu’il était engagé dans une réflexion profonde.

- Allons voir Sophie, dit-il soudain.

Il se leva péniblement et s’avança vers la sortie. Dans l’escalier, il s’appuya sur l’épaule de son fils. Celui-ci remarqua que son père descendait difficilement les marches.

- Saloperies de hanches, finit-il par dire. Je suis en train de me faire vieux tout d’un coup. Vivement le soleil des tropiques.

Cependant qu’il s’installait sur un des fauteuils du bar, au soleil justement, Paul partit à la recherche de Sophie. Il finit par la trouver en compagnie du plâtrier. Elle avait l’air de prendre plaisir à la conversation, car elle n’arrêtait pas de pouffer de rire. Quand Paul s’approcha, elle vint vers lui, du rire dans les yeux.

- Ah, ces Italiens, ils ont la drague dans le sang. Alors, avec ton père, cela s’est bien passé?

Pourquoi le tutoyait-elle, soudain.

- Plutôt bien.
- Je suis contente pour lui. Il s’inquiète toujours de toi.

Lorsqu’elle s’assit en face d’Emile, elle remarqua son air sévère.

- Cet Eliacin de Caumont dont il est question dans le projet, c’est un ami à vous?
- A mon frère.
- Je ne savais pas que vous en aviez un!
- Vous ne me l’avez pas demandé.

C'était vrai.

– Ce Caumont n'est qu'un vulgaire escroc.

– Dommage qu'il ne soit pas présent, il saurait comment vous répondre. Un mètre quatre vingt dix, cent kilos!

– Il était bien dans la Légion, en Algérie?

– Je pense bien et il n'en est pas peu fier. Ce n'est pas la moitié d'un homme, lui!

– Que fait sa photo dans votre sac?

– Que racontez-vous là?

Manifestement, elle avait paru touchée. Paul sortit une photocopie de sa poche et la lui mit sous le nez.

– C'est bien lui, n'est-ce pas?

– Oui...

– Elle a été faite à partir d'une photo trouvée dans votre sac.

– Qu'y a-t-il d'anormal à avoir dans son sac la photo d'un homme avec qui on travaille?

– Rien, en effet. Ce qu'il y a derrière l'est peut-être un peu plus.

Il sortit la deuxième feuille et la lut: "à l'amour de ma vie".

– C'est vous cet... 'amour'?

– Vous divaguez complètement. La jalousie vous fait perdre l'esprit. Oui, Emile, je dois vous avouer que je me suis laissée aller une fois avec votre fils et que depuis il me poursuit de ses assiduités. Vous me le pardonnez, j'espère, c'est vous que j'aime. Les jeunes gens ne m'intéressent pas.

– Sauf les légionnaires, répliqua Paul.

– Ne l'écoutez pas, ami.

Elle voulut se saisir de la main d'Emile qui la retira.

– Je m'aperçois que les mensonges de votre fils sont en train de produire effet. En ce qui concerne cette affaire, il faudra faire vite. La liste est presque close. On se bouscule au portillon. Vous risquez de regretter toute votre vie, insista Sophie.

En guise de réponse, Emile porta la main à son col de chemise. Il regardait alternativement les deux jeunes gens. Paul voulut ajouter:

– Effectivement, j'ai couché avec Sophie. Mais je ne suis pas le seul. Etienne aussi. D'autres sans doute. Pourquoi pas le plâtrier? Je peux également te dire qu'elle a escroqué soixante mille francs à Etienne.

– Il me les a prêtés.

– Rassurez-vous, je les lui remettrai en main propre.

– Arrêtez, souffla péniblement Emile, je ne comprends rien à ce que vous racontez.

Avachi sur le fauteuil, il respirait difficilement.

– Appelez un médecin, dit Paul à Sophie.

– A votre place, je n'en ferais rien, si vous ne voulez pas tarder à hériter.

– Vous êtes odieuse.

– Non, réaliste.

Paul se retourna vers son père. Celui-ci respirait difficilement. Des gouttes de sueur coulaient sur son front et dans le creux des joues.

– Est-ce que tu te sens en état de marcher, papa?

Sur un signe de tête affirmatif d'Emile, Paul l'aida à se lever, puis, le soutenant, ils s'avancèrent vers la R 25, cependant que Sophie n'avait pas fait un geste pour l'aider et les regardait s'éloigner avec une moue de mépris.

Quand ils arrivèrent à la maison, Séraphine s'affola aussitôt. Quand elle eut fini d'aider Paul à coucher Emile dans son lit, elle s'écria, en s'épongeant le front.

– Je lui avais bien dit à votre père que cette jeunesse-là était comme une sangsue, et qu'elle finirait par avoir sa peau.

Paul fit venir le médecin personnel de son père qui, en des termes un peu plus scientifi-

ques, reprit un peu le discours de Séraphine. Il révéla à Paul que son père avait déjà eu deux attaques cardiaques – celui-ci n'en avait rien su – et qu'il serait temps qu'il accepte enfin de ne plus vouloir jouer au jeune homme.

Ce soir-là, Paul ne rentra pas à la maison. Il téléphona à la voisine chargée de récupérer les enfants, puis à Valérie en l'informant que désormais elle aurait à se débrouiller toute seule.

Maria passa un long moment à ses côtés au chevet du malade, jusqu'à ce que celui-ci les renvoyât en leur disant qu'il avait envie de dormir et qu'il n'était pas Louis XIV pour qu'on veille ainsi sur son sommeil.

31

Le lendemain, Paul retrouva avec plaisir son bureau de Château Pecornet. Il avait dormi dans sa chambre de jeune homme où le lit était fait en permanence – consigne de monsieur Emile, avait dit Séraphine. Levé de bonne heure, après un rapide petit déjeuner, pris en compagnie de Séraphine qui n'arrêta pas de se lamenter sur la vie en général et sur les femmes qui faisaient faire tant de bêtises aux hommes – ce qui n'avait pas dû être son cas – il rendit visite à son père. Au pied du lit, sur un tapis, Castor et Corail étaient roulés en boule. Ils se contentèrent de lever le nez à son entrée.

– Ils sont arrivés après ton départ, dit Emile. Ils n'arrêtaient pas de gratter à la porte. Séraphine ne voulait pas les laisser entrer prétendant que la place des chiens n'est pas dans une chambre. Dire que je m'apprêtais à les laisser! Ils me donnent une belle leçon.

– Ne pensons plus à tout cela. Ce qui compte maintenant est que tu te rétablisses au plus vite. Je reviendrai dans la matinée, nous avons beaucoup de choses à nous dire.

– Quand tu voudras, tu seras le bienvenu.

En sortant, il se dirigea vers les vignobles. Une perdrix lui partit dans les pieds. Au loin il entendit des coups de feu. S'il ne tenait qu'à lui, il interdirait la chasse dans le domaine. Emile lui avait répondu qu'il n'était pas bon de se mettre à dos les chasseurs. On ne savait jamais de quoi ils étaient capables. Puis il fit un tour par les hangars de vinification et termina par la cave. En sortant de celle-ci il se heurta à Pedro qui venait prendre le travail. Apparemment surpris, celui-ci ne sut que dire. Il est vrai qu'habituellement Paul ne se montrait guère dans ces endroits qui étaient la vie même du domaine. Son père eut été heureux de voir qu'il s'intéressait enfin à cette affaire familiale qui allait lui revenir. Dire qu'il avait fallu tous ces événements pour qu'il réalise enfin où était sa voie: continuer l'œuvre du grand-père et du père qu'il transmettrait lui-même à son fils. C'est avec une certaine allégresse qu'il pénétra dans son bureau. Maria parut aussitôt et lui demanda des nouvelles du malade.

– D'ici quelques jours, il va de nouveau pouvoir te houspiller.

– Je n'oserai plus lui répondre, fit-elle en mettant son doigt sur la bouche, comme un bébé. Je me rattraperai sur vous.

– Et si je n'avais plus envie de me disputer avec toi!

Cette hypothèse la laissa sans voix.

– Allez, au boulot, ce n'est pas cela qui doit manquer.

A un moment, la tête toujours baissée sur une lettre, Paul lâcha:

– Et ton inspecteur de police, tu lui avais fait la commission?

– Oui.

– Et alors?

– Je ne le vois plus.

– Cela n'a plus d'importance... Pourquoi tu ne le vois plus?

– Il m'ennuie.

– Tous les hommes t'ennuient?

– Non, pas tous.

Il la regarda en coin. Elle rougit.

Peu après elle regagnait son bureau. A peine arrivée, elle lui transmet une communication téléphonique.

– Qui est-ce? demanda-t-il.

– Une femme. Elle n’a pas voulu donner son nom, mais j’ai cru reconnaître sa voix.

Paul la reconnut également.

– Avant de quitter ce cher midi, je tenais à vous dire une ou deux petites choses. Je vous ai trouvé touchant dans votre rôle de fils attentif. Vous l’auriez peut-être été moins si vous aviez su que vous n’êtes pas réellement le fils d’Emile.

– Arrêtez, vous êtes ignoble.

– C’est lui-même qui me l’a dit. Si vous lui demandez, il ne pourra pas nier. Profitez-en pour lui remettre en souvenir Alice! Bien qu’il lui ait ruiné sa vie, elle ne lui en voulait pas. Ce que je n’ai pas admis, moi, sa fille, pas de votre père, rassurez-vous, j’aurais eu horreur d’avoir un tel père! Dommage! Eliacin va être déçu: c’était un beau coup! Un dernier mot. Je savais qui vous étiez quand je suis monté à bord de votre voiture sur la Nationale 7 : le soi-disant fils d’un salaud. Vous avez employé le mot pigeon ; il vous va à ravir.

Et elle raccrocha.

Sur le moment il ne retint que la méchanceté pure d’une aventurière furieuse d’avoir été démasquée. Mais la révélation, bien que grosse, s’insinuait lentement dans sa conscience. Il ne put bientôt plus se concentrer sur sa lecture. Un nouvel appel téléphonique vint apporter une heureuse diversion. C’était Sylvie Aubert. De retour la veille de son stage parisien, elle venait d’apprendre la maladie d’Emile et désirait venir lui rendre visite, le plus tôt possible.

Vingt minutes plus tard, elle débarqua d’une petite Austin. Paul, l’ayant vue se garer, sortit du bureau pour l’accueillir. Vêtue d’un tailleur sombre, son visage, reposé, reflétait cependant une certaine gravité. Il lui demanda des nouvelles de son stage dans la capitale, auxquelles elle répondit très vite, comme si cela n’avait eu aucune importance.

– Avant d’aller rendre visite à votre père, j’aimerais vous dire deux mots, Paul.

– Venez dans mon bureau.

– J’aimerais mieux un endroit plus discret.

Son regard embrassa les vignobles.

– Il fait beau, nous pourrions marcher dans les vignes.

– Comme vous voulez.

Avant de se mettre en marche, Paul eut le temps d’apercevoir Maria qui les observait derrière la fenêtre de sa pièce de travail.

Ce n’est qu’après avoir mis une certaine distance entre les bâtiments et eux qu’elle commença.

– Ce que j’ai à vous dire m’est pénible mais, à Paris, j’ai pensé que j’avais une certaine responsabilité dans les événements qui viennent de se dérouler.

– Je ne vois pas en quoi!

– Vous êtes toujours en relations avec cette Sophie?

– Elle quitte la région ce matin même.

– Ah!

Elle parut soulagée, puis continua:

– J’ai appris qu’Emile voulait vendre le domaine.

Cela faisait deux fois qu’elle l’appelait Emile!

– Il en a été question. Je ne pense pas qu’il donne suite.

– Cela m’aurait navré. C’est si beau ici. Une réussite comme celle-là, on doit en être fier.

Paul ne voyait toujours pas où elle voulait en venir.

Elle s’arrêta près d’un pied de vigne. Une grappe pendait, oubliée par la machine à vendanger. Elle prit quelques raisins qu’elle porta à sa bouche.

– Sucrés à souhait, la récolte va être bonne. (Puis, soudain elle lui fit face et répéta:) Paul, j’ai honte, je me suis fait manipuler par cette Sophie.

– Vous n’êtes pas la seule, hélas! ne put s’empêcher de s’exclamer Paul.

Elle ne s’y arrêta pas.

– Il y a quelques semaines, une jeune femme est entrée dans l’agence et a demandé à me voir. Elle s’est présentée comme une amie d’enfance de votre femme. Diplômée d’école hôtelière, elle cherchait un investisseur désireux de lui confier la gestion d’un établissement. Votre père m’avait souvent parlé de son désir d’acheter un hôtel en vue de diversification. Je la lui ai adressée. Je crains avoir fait une énorme erreur.

– Vous ne pouviez pas savoir.

– Je crains aussi que ce ne soit elle qui ait suggéré à votre épouse le faux rapt.

– C’est bien possible, mais comment savez-vous?

– C’est moi qui ai donné les numéros des billets au commissaire Merlin, que je connais bien. Il a trouvé l’affaire bien montée, inattaquable. Je ne pense pas que votre femme en aurait eu l’idée toute seule. Là-dessus je suis partie en stage. J’ai appris la mise en vente du domaine. Ce matin on m’a fait part d’un projet d’investissement sous les tropiques. (Paul se demanda qui était son informateur mais ne lui posa pas la question.) C’est alors que j’ai décidé de vous avertir. Je m’aperçois que vous n’avez pas eu besoin de moi. Si nous allions voir Emile maintenant!

Sylvie savait-elle qu’il n’était pas l’enfant d’Emile? Il n’osa lui demander.

Emile fut surpris par la visite de Sylvie.

– Je ne suis pas encore à l’article de la mort, commença-t-il par grogner.

– Je vous préfère vivant, répliqua-t-elle.

– Un vivant bien diminué, observa-t-il un peu amèrement.

– Si cela peut vous apporter un peu d’humanité, ce n’est peut-être pas à déplorer.

– Si vous êtes venue pour m’agresser, ma petite Sylvie, je vous préviens que j’ai encore du répondant.

Le rire dans le ton démentait les paroles. Manifestement ces deux-là étaient heureux de se retrouver.

Paul s’éclipsa.

32

Dans l’après-midi, Paul revint seul, décidé à poser la question qui n’avait cessé de le turpiner. Les deux hommes commencèrent par évoquer les problèmes du domaine.

– Commencerais-tu par hasard à t’y intéresser? l’interrogea Emile.

– C’est souvent quand on est sur le point de perdre quelque chose qu’on s’aperçoit qu’on y tenait.

– Sais-tu, soupira Emile, que c’était une des raisons pour laquelle j’avais mis en vente le domaine: ton désintérêt. Le rêve de tout homme de transmettre à un fils ce qu’il a créé s’évanouissait.

C’était le moment ou jamais de poser la question. Il ne s’y résolut qu’avec une forte angoisse.

– Même si ce fils n’était pas de soi!

– Que dis-tu là?

Emile avait soudain pâli. Adossé contre un oreiller dans son lit, il se prit les doigts qu’il serra fortement les uns contre les autres.

– C’est encore Sophie, révéla Paul. Elle me l’a fait savoir ce matin. Il paraît que tu lui en aurais fait la confidence.

Emile resta un long moment silencieux, avant de répondre.

– Confiance n’est pas le mot exact. Un jour, elle m’a demandé de visiter ce que vous appelez le musée Adrienne. Sur certaines photos apparaissait son metteur en scène préféré, un certain Serge Konikov. Elle m’a fait la réflexion: “vous ne trouvez pas que votre fils Paul lui ressemble?” Je lui ai alors répondu: “pas étonnant, c’est son fils!” Cela m’a échappé. Voilà comment elle l’a appris. Je m’en suis voulu après, mais c’était trop tard.

– Tu as accepté d’épouser ma mère tout en sachant que...?

– Ce Konikov n’a pas fait grand bruit. Adrienne le trouvait génial. Un peu fou, aurais-je dit. Lorsque Adrienne lui a appris qu’il allait être père, il a piqué une véritable crise, hurlant qu’un artiste ne pouvait accepter d’autres enfants que ses œuvres et qu’il ne fallait absolument pas qu’elle compte sur lui pour l’élever. J’étais fort amoureux de ta mère, bien que connaissant l’existence de ce Konikov. Lorsqu’elle me demanda si je voulais être le père de l’enfant qu’elle attendait, ce fut avec joie que j’acceptais. La manière passionnée dont elle m’annonça sa grossesse m’incita à penser que sa carrière d’artiste ne survivrait pas à la naissance de l’enfant et qu’elle serait enfin mienne. Non seulement les mois qui ont suivi ne lui ont pas apporté l’épanouissement que les grossesses entraînent parfois mais ta naissance lui a été fatale. Je dois être franc, Paul, si on m’avait demandé de choisir entre l’enfant et la mère, je n’aurais pas hésité: c’est à Adrienne que je tenais par-dessus tout, d’autant que... Tu survécus, une partie d’elle. J’ai essayé de reporter mon amour pour elle sur toi. Y ai-je vraiment réussi? Toi seul peux le dire. Longtemps je me suis posé la question. Devais-je t’en faire la révélation? Quand, et de quelle façon? Enfant je n’ai pu m’y résoudre, tellement tes grands-parents te considéraient comme leur petit-fils, bien que je ne leur eus rien caché. J’ai reporté à un plus tard qui le serait sans doute resté si... J’en suis heureux en définitive. Cela a sûrement influé sur nos relations, et pas dans le bon sens. C’est ainsi. J’aurais peut-être fini par te le dire... sur mon lit de mort. Ou peut-être pas! Pour être complet il me faut ajouter que Serge Konikov est mort peu après ta mère, dans un accident de la route.

Ils restèrent silencieux, longtemps, comme si, soudain, ils étaient devenus étrangers.

Une question, peut-être pas si insolite qu’elle pourrait en avoir l’air, s’insinua dans l’esprit de Paul.

– Pourquoi, dans ces conditions, tu n’as pas voulu que madame Aubert garde l’enfant qu’elle attendait de toi?

La réponse l’étonna et déclencha une forte émotion en lui.

– Parce que je craignais qu’à cause de cet enfant qui aurait été le mien, je ne te délaisse. Nous en avons parlé ce matin avec Sylvie. Je ne lui en avais jamais donné la vraie raison. Si c’était à recommencer, agirais-je de la même façon? Je ne puis le dire. Voilà: il va nous falloir désormais vivre avec cela entre nous.

Paul était assis sur une chaise, près du lit où se trouvait Emile. Par la fenêtre, il apercevait les grands platanes, un champ de vigne. Des images de son enfance lui revinrent. Qu’est-ce que cela changeait? C’est ici qu’il avait été heureux et malheureux. Paul, dont il portait le prénom, Emilie, avaient été ses vrais papi et mamie.

– Les vrais parents sont ceux qui élèvent les enfants, exprima Paul.

– C’est comme cela que je l’ai vécu, confia Emile.

– Tu restes mon papa, finit par dire Paul.

Presque simultanément les larmes apparurent aux yeux des deux hommes. Paul se leva et se dirigea vers la fenêtre afin de cacher ses pleurs et de ne pas voir ceux d’Emile. Ils restèrent longtemps ainsi, sans échanger aucune parole.

Epilogue

L’intrusion de Sophie dans la vie d’Emile et de Paul l’avait, certes, bouleversée, mais pas dans le sens où celle-ci l’avait imaginée. Jamais les deux hommes ne s’étaient tant parlé que

depuis la révélation qu'ils étaient étrangers par le sang.

Emile entra vite en convalescence. Il reprit le chemin du bureau, mais en prenant son temps. Maria était aux petits soins pour lui. Il la taquinait en lui disant qu'elle essayait de se placer comme future belle-fille, ce qu'il souhaitait d'ailleurs, comme cela il aurait les petits-enfants à domicile. Maria ne criait pas et se contentait de sourire, et d'attendre. Paul avait entamé la procédure de divorce. Valérie, épanouie dans son magasin, était d'accord sur tout. Elle ne lui avait plus jamais parlé de Sophie. Cette nouvelle Valérie aurait bien plu à Paul, mais il y avait trop de choses entre eux, trop de mensonges. Emile le laissait entièrement libre. Il n'avait jamais évoqué le problème, mais Paul savait que Valérie ne serait plus jamais acceptée à Château Pecornet, de même que cette dernière refuserait d'y mettre les pieds. Maria ferait une femme tout à fait convenable, pour le domaine. Emile ne cachait pas qu'il en serait heureux. Une grande complicité avait toujours lié Paul et Maria. Se transformerait-elle en amour? C'était fait depuis longtemps pour la jeune fille.

Sylvie rendait souvent visite au château. Maintenant que Maria savait que c'était pour Emile qu'elle venait, elle l'accueillait bien. Elles devinrent même amies. Sylvie avait besoin d'une famille. Emile ne désirait plus vivre seul. Tous attendaient que Paul se décide, afin que Château Pecornet résonne de nouveau sous les babillages d'enfants. Maria n'avait pas caché qu'elle souhaitait en avoir beaucoup.

De plus en plus souvent Justine et Benoît venaient animer de leurs courses les chemins entre les vignes et se faire bousculer par Castor et Corail.

Après une grave crise, Château Pecornet entamait une nouvelle vie.

F I N

—